

L'Exécuteur [240]

– Le Capo et le Monsignore

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LE CAPO ET LE MONSIGNORE

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**LE CAPO ET
LE MONSIGNORE**

Adapté de l'américain par
Urban Aeck



PROLOGUE

Le *padre de los pobres*, Miguel Viserio, était préoccupé. Carmela Ordonez aurait dû l'accompagner lors de ce voyage, mais elle n'avait pas pu venir, car, ces derniers temps, elle semblait au plus mal. Alcool, drogue... et tous ces hommes de passage ! Le cœur serré, le prêtre songeait à tout cela en se hâtant. Il venait de quitter le presbytère de l'église de la Rédemption où il avait dîné avec le père Anselme afin d'organiser la visite du prieuré St-Jean, demain matin avec les gosses. Ses *chiquillos* des *barrios*, les quartiers défavorisés d'Alicante.

Alicante et son formidable essor économique... Alicante et sa misère cachée. Alicante et son soleil.

Le *padre* Miguel frissonna, remonta le col de son manteau et pressa le pas. L'avenue était triste et déserte, et cette banlieue froide et brumeuse du nord de Bruxelles lui faisait regretter le climat de sa *provincia*. Mais ce voyage annuel avec ses petits pauvres était une sorte de mission sacrée. Mission qui aurait dû le distraire un temps de cette sombre histoire : la *Banco del Trabajo Inmobiliario*. Une histoire qui l'obsédait de plus en plus, et à propos de laquelle il avait secrètement espéré que Carmela Ordonez ait plus ou moins fabulé. Les vapeurs de l'alcool, de la drogue, de tous ces démons qui dévoraient son corps et son âme torturés. Mais aujourd'hui, les convictions du prêtre étaient ébranlées. La veille de son départ pour la Belgique avec les gosses, il avait eu la preuve de ce que Carmela avait avancé comme élément à charge. Alors qu'il n'y croyait plus du tout, qu'il allait quitter Valence et renoncer à son enquête, il avait surpris les deux hommes ensemble. Dont celui dénoncé par Carmela. En civil, attaché-case à la main, casquette de golf sur le crâne, et d'énormes *gafas de sol* sur le nez. Des lunettes de soleil qui le rendaient méconnaissable. Enfin, presque. Car le prêtre connaissait trop bien l'homme et son appendice nasal en bec de vautour pour se tromper.

Lui ! En compagnie de ce gangster.

Lui ! Dans la voiture d'Ignacio Ajaco. Don Ignacio, comme on l'appelait dans son univers du Mal. Le *padrino* de la pègre locale. Le parrain de la mafia. Peine et colère mêlées chevillées au corps, le prêtre avait suivi la limousine à bord de sa vieille Panda. Jusqu'à sa destination finale : le siège de la *Banco del Trabajo Inmobiliario*.

Les deux hommes y étaient entrés, en étaient ressortis une trentaine de minutes plus tard, s'étaient quittés sur le trottoir. Don Ignacio était remonté dans sa Mercedes qui avait aussitôt démarré, puis un taxi était arrivé, et cette sainte colère lui nouant toujours l'estomac et se maudissant de n'avoir même pas pris son appareil photos, le *padre* Miguel avait remis l'antique Panda en marche pour suivre le taxi jusqu'à *l'aeropuerto internacional* de Valencia-Manises.

En voyant la haute silhouette à l'attaché-case et à casquette de golf s'engouffrer dans l'aérogare, le prêtre avait décidé d'aller jusqu'au bout de son enquête. S'attachant à ne pas perdre la casquette de vue, il avait suivi la haute silhouette jusqu'aux embarquements. Jusqu'à celui au-dessus duquel un écran TV indiquait la destination du vol concerné : Rome.

Peu après, il avait vu la haute silhouette passer les contrôles, puis disparaître enfin. Il était alors demeuré un long moment prostré, en proie à toutes sortes de pensées confuses. Dont trois dominaient.

Le sentiment de trahison, la peine... et le doute.

Toujours ce doute qui le taraudait. Bien sûr, il avait vu les deux hommes entrer ensemble à la banque, bien sûr cela correspondait aux accusations émises par Carmela ; pourtant, le prêtre n'arrivait pas à croire complètement à toute cette histoire. Trop énorme. Trop dérangeante. Alors, le doute persistait, et ce trouble lui avait fait différer l'envoi d'un nouveau mail à Rick pour joindre son témoignage au « dossier ». En fait, il avait décidé de ne le faire que si ce fichu doute disparaissait complètement, et si...

Arrachant brutalement le prêtre à ses pensées, un rugissement mécanique résonna soudain dans son dos. Il tourna la tête, reçut une lumière aveuglante en pleine face, eut à peine le temps de réaliser son imprudence. L'avenue... au moins dix mètres encore à traverser, et ce camion qui...

Puis ce fut le choc. Épouvantable. Disloquant. Mortel.

CHAPITRE PREMIER

L'Exécuteur eut à peine le temps d'entrevoir les éclairs au bout de l'énorme poing. La rafale crépita, cisaillant l'air confiné, faisant voler dans l'espace des nuages de coton, de lin et de denim. L'essaim rageur vrombit à son oreille gauche. Se jetant de côté, il releva son bras armé, pressa la détente et le 93-R cracha. Trois fois. Mini-rafale.

La dernière.

Chargeur vide. Mack Bolan le savait, il les avait comptées. Il serrait toujours la crosse du Beretta, quand, en face de lui, le P-M. s'échappa du poing droit du colosse. Du sang jaillit du bras monstrueux, qui partit en arrière, avant de retomber tout flasque. Inerte. Mais, comme par magie, le bras gauche s'était relevé, tel un ressort. Le Guerrier n'eut que le temps d'apercevoir la masse du type fondre sur lui, le bras gauche levé, armé d'un objet noir. Le choc fut si puissant qu'il crut son crâne défoncé et son cerveau réduit en bouillie sous le terrible impact. Des lucioles plein les yeux, il ressentit un début de nausée, tandis que ses nerfs semblaient s'arracher et que ses muscles paraissaient se liquéfier. Mais il réalisa qu'il avait en partie esquivé l'attaque. En partie seulement. Il n'avait pas évité le tueur, mais seulement l'objet qu'il tenait dans sa main. Une masse si lourde qu'elle fit sauter le carrelage du mur situé dans son dos. Un fer à repasser !

Énorme. À l'ancienne. En fonte. Avec une pointe et des angles vifs, capables de défoncer le crâne le plus dur. Évité de justesse. Un miracle, dû à ses réflexes foudroyants. Bouche ouverte et cherchant de l'air, il comprit aussi que, seul, l'énorme bras du colosse avait heurté son crâne. Déséquilibré par son esquive mais le fer à repasser toujours brandi, le monstre avait culbuté en avant, s'affalant de tout son poids sur le carrelage. Encore ankylosé par le choc, Mack Bolan eut du mal à envoyer son propre bras en barrage, quand le fer s'éleva de nouveau au-dessus de son crâne. L'outil lui arriva dessus comme la foudre. Aussitôt détourné par sa nouvelle parade. L'acier glissa de côté, entraînant le colosse qui avait tout misé sur son élan. Déséquilibré, il trébucha, partit en vol plané. Hélas, le monstre semblait lui aussi connaître toutes les ficelles du combat rapproché. Au lieu de chercher

à se rattraper, il se laissa aller dans une chute avant impeccable, se recevant très vite sur ses deux pieds et se retournant à la vitesse de l'éclair, exactement à l'instant où l'Exécuteur qui avait suivi le mouvement arrivait sur lui comme la foudre. Bras semi-tendus, le monstre préparait déjà une nouvelle attaque.

Une rapidité stupéfiante pour un tel gabarit. Doublée d'une force herculéenne, car la jambe et le pied qui giclèrent vers la tête de l'Exécuteur pesaient une tonne. Il fallait une sacrée puissance pour envoyer l'ensemble aussi vite vers le haut. Une masse de muscles et d'os, et une chaussure à grosse semelle qui montèrent si vite vers la face de l'Exécuteur, qu'emporté à son tour par son élan, il faillit se laisser surprendre. D'une rotation du buste, il parvint à esquiver le choc in extremis. Le vent de l'attaque lui chuinta à l'oreille, tandis que, lancée à pleine puissance, la masse du géant lui arrivait dessus à la vitesse d'un rhinocéros chargeant à pleine course.

Pour le Guerrier, c'était l'instant crucial.

Une colère glacée l'envahit subitement. Laisant le pachyderme plonger sur lui, il fit mine d'esquisser un mouvement de retrait, évita de nouveau le fer à repasser, et, à l'ultime fraction de seconde, il envoya sa tête en avant. Cou bien raide, épaules durcies. Puis ce fut le choc. Dévastateur. Craquement sinistre, cri rauque, guttural, aussitôt mué en une sorte de barrissement, à la fois furieux et douloureux. Solide boîte crânienne contre fragile cartilage.

Super coup de boule.

Coup défensif extrêmement primaire... extrêmement efficace également. Terriblement calmant. Même chez ce type d'adversaire. Surtout quand il se double d'une récidive. Immédiate, sèche comme un claquement de fouet. Sous le crâne de Bolan, il y eut un second craquement. Un son mouillé, suivi d'un nouveau barrissement. Stoppé net dans son élan et lâchant enfin le fer, le primate sembla frappé par la foudre, marqua un frisson étrange, puis, alors qu'un flot de sang jaillissait de son nez éclaté, l'Exécuteur lui expédia à la volée la crosse du Beretta en pleine tempe. Le crâne du monstre ballotta violemment, l'imposante masse de son corps parut hésiter une seconde, sa jambe demeurée en l'air retomba lourdement, donna l'impression de reprendre appui au sol, puis, sous le choc d'un deuxième coup de crosse encore plus violent, elle plia soudain, entraînant l'autre dans une chute tournoyante, qui s'acheva dans les portants surchargés de jeans emballés sous plastiques. Toute une armée de pantins métalliques qui s'affalèrent en une succession de chutes en cascades, telles des lignes de dominos textiles vomissant leurs indigestions plastifiées. Sans hésiter, l'Exécuteur plongea dans l'espèce de brouillard fibreux, bras tendus vers son unique but.

Le P.-M. du monstre, qu'il avait lâché en recevant la mini rafale du 93-R. Mais alors que le Guerrier allait toucher le sol, des cris s'élevèrent dans son dos, et le vacarme des rafales vibra à ses tympan. Du verre explosa quelque part, et il lui sembla apercevoir la masse noire du P.-M. devant lui, à deux mètres de sa main gauche. Trop tard. Dans son dos, le choc fut épouvantable. La douleur ne vint qu'après.

C'était toujours comme ça, juste avant la mort.

Pourtant, le vacarme redoublait. Rafales, chutes d'objets divers, éclatements de plâtres, de bois, de verre. Cataclysme ponctué d'éclairs blêmes dans l'éclatement des tubes fluorescents. Et la douleur. Supplice cuisant. L'impact avait résonné dans toutes les fibres nerveuses du corps de Mack Bolan, remontant des reins jusqu'au crâne, en vagues si aiguës qu'il ne put contenir un grognement étouffé. Le temps d'un éclair, il se dit que cette fois, il était bel et bien en train de mourir. Il se dit aussi que c'était dommage. Et stupide. Car ce blitz à Bruxelles n'avait rien d'exceptionnel. Rien qu'un peu de ménage en Belgique. Une simple élimination. Celle d'un minable petit réseau de trafic de main-d'œuvre dans le prêt-à-porter. Un atelier clandestin, planqué dans un hangar... qui cachait autre chose d'un peu plus lucratif. Business du shit local. Le haschisch. Mais également celui de l'héroïne, bien plus lucratif encore. Une des trois raisons du blitz. Avec pour objectif final, le sous-sol du local. Là où la livraison de ce soir était en train de s'opérer. Un joli stock de poudre, directement importée de Turquie. Plus un petit trésor : le coffre-fort de Refik Gürdul, avec, à l'intérieur, tout un paquet de gros dollars, précisément destiné aux achats comme celui de ce soir. D'où ce comité d'accueil. Beaucoup plus important que ce qu'avait affirmé l'indic D.E.A. tamponné par Bolan. Un comité d'accueil qu'il avait bien fallu affronter, ce qui commençait à poser problème, en matière de discrétion... Dans le dos de Bolan, quelqu'un cria quelque chose. Genre allemand. Ou hollandais. Une voix aiguë, à l'accent paniqué. Une autre rafale résonna, des morceaux d'étoffe giclèrent près de l'Exécuteur, mais, malgré la douleur, il avait réussi à rouler de côté, éjectant dans le mouvement le fatras d'étagères et de tubes d'acier qui s'était abattu dans ses reins. Il n'était pas blessé. Du moins, pas par balle. Enfin, il l'espérait. Dans le mouvement, et grimaçant néanmoins sous la douleur cuisante, il avait réussi à atteindre le P.-M. de la brute. Micro-Uzi. Double chargeur scotché tête-bêche. Près de lui, la montagne de muscles bougeait de nouveau, essayant à son tour de s'extraire des rayons abattus et des monceaux de jeans hachés par les rafales. Sans hésiter, le Guerrier pointa l'arme sur le colosse, pressa la détente. Le P.-M. sursauta dans son poing. Deux fois seulement. Le percuteur claqua dans le vide. Fin de chargeur, mais, crâne éclaté, le monstre était passé de vie à trépas. Derrière Bolan, on cria :

— Putain ! Flingue-moi ce connard, une fois !

Une autre voix, mais en français cette fois. Quant à l'accent, plus belge, on mourait. Deux présences inhabituelles. Généralement, les Turcs veillaient jalousement à ne « travailler » qu'entre eux. Et si possible en famille. Mais après tout, on était en Belgique. En attendant, les rafales continuaient, mais ayant roulé encore plus loin, le Guerrier s'était retrouvé à l'abri d'un comptoir transformé en table de coupe. Dessous, quelques épaves de machines à coudre. Crevant le bois du comptoir, les balles s'écrasaient ou ricochaient sur l'acier des machines, vrombissant à ses oreilles comme autant de frelons enragés. Un itinéraire accompli dans l'urgence, parfaitement planifié par l'ordinateur de guerre de son cerveau. Instinctivement, il avait permuté le bi-chargeur de l'Uzi et réarmé ce dernier, tandis que, dans ses reins, la douleur avait encore gagné en intensité. Chaque mouvement déclenchait à présent un véritable enfer dans sa chair. Instinctivement, il aventura sa main libre dans son dos, la referma sur quelque chose de froid et de tranchant comme une lame. Il tira dessus, grimaça, ressentit une brûlure au creux de sa paume, ramena l'objet. Un éclat de verre. De miroir. Épais, long comme une lame de sabre, à la pointe rouge de sang. À priori, aucune balle ne l'avait touché, mais cela risquait de ne pas durer. Les rafales résonnaient toujours. Apparemment au hasard. Il ne restait plus qu'un fluo intact tout au fond du hangar. Insuffisant. D'évidence, les pourris ne savaient plus où tirer. Ils l'avaient perdu de vue, et ils s'énervaient.

L'instant idéal.

Refoulant la douleur de son dos, l'Exécuteur enfouit sa main blessée dans une poche de sa combinaison de combat, la ressortit aussitôt. Entre ses doigts, une grosse pièce de monnaie. Les fameuses « monnaies d'Herman ». Un de ces faux dollars aux effets divers, concoctés par le génial Herman « Gadgets » Schwarz, et que l'Exécuteur utilisait parfois dans les situations délicates. Plusieurs options, selon les circonstances, allant des propriétés aveuglantes ou incapacitantes, à l'explosive et l'incendiaire. De vrais petits prodiges de la microchimie, enfermés dans de simples faux dollars en métal creux, qu'il suffisait de plier d'une forte pression, pour enclencher l'effet retard des mélanges.

Le Guerrier avait déjà engagé la pièce entre ses dents. Il la tordit, ferma les yeux, la balança aussitôt par-dessus le comptoir. À l'instinct. Direction la source des rafales. Précisément à l'instant où ces dernières cessaient, faute de cible localisée. Deux secondes s'écoulèrent, puis, les oreilles bourdonnantes, il perçut le petit choc métallique de la pièce touchant le sol, suivi d'une succession d'autres sons plus légers quand elle roula au loin, puis la voix du « Français » qui s'exclamait :

— Qu'est-ce que...

Il se boucha les oreilles, juste avant la déflagration. Sèche. Vibrante. Incapacitante. Suivie d'un éclair aveuglant d'une telle intensité qu'une lumière vive et diaphane filtra à travers ses paupières. Puis le silence. Épais, bourdonnant. Ennemi paralysé. L'instant idoine. L'Exécuteur rouvrit les yeux, ne fut pas surpris par l'obscurité. Sous la déflagration, le dernier fluo avait sauté. Il s'y était attendu, et, d'un geste automatique, il rabattit devant son œil droit le petit appareil fixé à son front par un système d'attaches velcro.

Le Smart.

La nouvelle mini-lunette à vision nocturne, confectionnée par l'ami Herman après la destruction du précédent appareil quelque temps plus tôt.

Pas plus gros qu'une simple webcam *new génération*, le nouveau Smart restituait une vision accrue, et sa puce interne permettait d'enregistrer 30 minutes de vidéo sonorisée. Une merveille de technologie, que le Guerrier utilisait en combat pour la première fois ce soir-là.

Test en live.

Tel un ressort et malgré son dos lacéré, Mack Bolan se redressa, P.-M. tendu, index sur la détente. Instantanément, les images s'inscrivirent dans le réticule du Smart. Légèrement verdâtres, relativement nettes, malgré la fumée et la poussière qui occupaient l'espace confiné. Décor immobile, aucune présence. Il tourna la tête et les vit enfin. Ombres improbables, figées dans des mouvements inachevés. Armes brandies vers n'importe où, n'importe qui. Dans le vide. Marionnettes immobiles aux ficelles inertes. Fils relâchés de vies abjectes, que le Guerrier était venu faucher.

Ce qu'il fit.

Détente enfoncée, première rafale. Courte. Sélective. Parfaitement ciblée. Au fond du local, près de l'escalier du sous-sol, trois pantins sursautèrent violemment. Arrachés dans le même temps à leur hébétude chimique et à leurs existences pourries. Une rafale qui hacha le silence, et qui résonna en écho sinistre sous les superstructures du hangar, accompagnant les chutes désordonnées des trois rafaleurs. Trois minables tueurs, desquels l'Exécuteur s'était déjà détaché pour intégrer les paramètres suivants : deux silhouettes verdâtres, aux yeux luminescents et dilatés, tapies dans l'angle le plus obscur du local à dix mètres de là. Deux silhouettes qui s'animèrent soudain. L'effet incapacitant de la monnaie d'Herman s'émoissant, les deux types se précipitaient vers la cage d'escalier tout en relevant leurs armes et cherchant leur cible. Mais, encore hébétés et toujours aveugles, ils

manquaient de réflexes et de repères. Leurs premières rafales se perdirent, loin au-dessus du Guerrier. L'un d'eux cracha ce qui semblait être une insulte en langue turque, cria de nouveau dans sa langue, cherchant du canon de son arme une cible invisible. D'une mini-rafale de trois ogives, le Guerrier lui fit éclater le cou et tout un côté de la tête. Tandis que le flingueur basculait de côté, un long jet sombre jaillit de sa carotide arrachée, arrosant son voisin qui atteignait l'escalier. Brandissant maladroitement un pistolet et trébuchant contre la balustrade tubulaire, le type paraissait paniqué. Il éructa :

— Putain de merde !

Le « Français ». En fait, un des deux seuls Belges du clan Gürdul, Van der Noste, l'intermédiaire Wallon du clan. Comme son alter-ego Spit Hanke le Flamingant et tous les membres de la Famille Gürdul, il figurait en bonne place dans les listings-computer du char de guerre. Répertoire comme simple sous-traitant. Une sorte de dealer en gros. Pas un foudre de guerre. Complètement affolé et ne sachant visiblement que faire de son pistolet, il cria encore :

— Putain de mer...

Il n'eut pas le temps d'achever. La nouvelle mini-rafale de l'Exécuteur lui perfora l'abdomen. Du sang... et d'autres choses peu ragoûtantes giclèrent là aussi, droit devant. Le Flamingant émit une sorte de jappement, plia sur ses jambes, lâcha l'automatique. L'arme ricocha entre ses pieds, rebondit, passa entre ses talons avant de plonger dans l'escalier, dévalant les marches dans un bruit de cascade dérisoire. Comme emporté par le mouvement, son propriétaire trébucha, ses bras balayèrent l'espace comme pour se rattraper, puis, d'un coup, il bascula contre la rambarde d'escalier en gémissant d'une voix aiguë :

— Putain de putain !

Sans avoir l'air de bien réaliser ce qui lui arrivait. Serrant les dents, jugulant la douleur de son dos, l'Exécuteur fut sur lui en trois bonds. Surveillant la cage d'escalier déserte et prêtant l'oreille, il lui sembla percevoir des accords musicaux et des chants lointains, provenant apparemment du sous-sol. Lancinants. Genre musique orientale. Fronçant les sourcils, il enfonça le canon brûlant du micro-Uzi sous le menton du revendeur, gronda entre ses dents :

— Gürdul. En bas ?

Il s'était exprimé en français, pourtant Van der Noste parut ne pas comprendre. Normal. L'obscurité, l'adversaire qui lui tombait dessus comme la foudre, le désarroi. Roulant des yeux dilatés par la douleur et la trouille, il haleta :

— Merde ! Tu m’as... Je suis en train de... de crever !

Une bave artificiellement vert clair s’écoulait de sa bouche, et ce qui s’échappait de ses boyaux ouverts dégageait une odeur pestilentielle. Vissant le canon de l’Uzi sous son menton, le Guerrier insista :

— Gürdul ?

Complètement paniqué, le Belge haleta de plus belle :

— Merde ! Je vais...

Lui coupant soudain la parole, il y eut un déclic dans le dos de Bolan. Et une voix. Cinglante :

— Hé !

Puis un son métallique. Comme une mort annoncée.

CHAPITRE II

Avant de faire l'amour, Carmela Ordonez appréciait trois choses essentielles à ses yeux. Un bon bain, avec plein de sels très parfumés dans l'eau mousseuse, une sniffette de coke dans les narines, tout en se caressant en cherchant ce qu'elle savait depuis longtemps ne plus pouvoir trouver. Un rite pourtant incontournable, surtout destiné à faire languir ses amants, les faire piaffer dans la chambre à côté. Leur mettre la pression, histoire de les transformer en bêtes de sexe. Et quand en plus de la coke comme ce soir, elle avait l'occasion de tirer sur un joint, c'était presque le paradis.

Presque seulement.

Car malgré la drogue et l'impatience de ses amants, l'angoisse continuellement tapie en elle ne disparaissait jamais complètement. Elle s'estompait seulement. Très provisoirement. En fait, jusqu'à la déception, l'instant inévitable de la frustration : l'échec orgasmique. Aussi total, aussi désespérant que sa recherche l'avait épuisée, et que l'espoir d'y arriver enfin avait été grand. Parfois, elle se sentait si près de l'extase qu'elle se mettait à hurler. Pour essayer de déclencher le processus. C'était alors encore pire. Car, convaincu de lui avoir fait atteindre le Nirvana, son nouvel amant se laissait aller au plaisir. Et c'était fini. Alors le faux cri de bonheur de Carmela se muait en gémissement. Détresse. Animal blessé mortellement. Louve hurlant au désespoir, chienne aux affres de la rage. Colère, frustration et dépit de ne plus jamais avoir ressenti ce qu'elle avait connu dans son adolescence. Une seule fois. La fièvre folle. La jouissance absolue, volée dans le total interdit. Dans le péché mortel.

L'amour avec un prêtre. À quatorze ans.

Enfin, pas vraiment l'union sexuelle dans l'acception du terme. Pas vraiment un prêtre non plus. Un jeune séminariste, chargé des activités sportives du groupe de vacances dont elle faisait partie, et dont, comme toutes les autres filles, elle était secrètement amoureuse. Une soirée de veillée, une sorte d'accident. Un feu de camp, des chants, une guitare d'accompagnement, et un jeune prêtre. Jaime. Beau comme Adonis, et formidable guitariste. À cette époque, Carmela jouait un peu de cet instrument. Sans grand talent, mais avec foi. Ce

soir-là, les garçons et les filles avaient bu en cachette un peu de Moscatel, et, l'esprit enfiévré, Carmela avait emprunté la guitare du jeune séminariste. Un peu par amusement, un peu par défi. Mais l'esprit embrumé, elle n'avait pas vraiment donné le récital qu'elle avait espéré. Faux rythmes, fausses notes, etc. Sous les quolibets et les rires excités, et prise d'un étrange sentiment de défi, elle s'était installée sur les genoux de Jaime, assis en tailleur sur le sol. D'autorité et avant même qu'il puisse esquisser le moindre mouvement de retrait, elle s'était emparée de ses mains, l'avait un peu forcé pour qu'il veuille bien guider les siennes. Alors pendant un long morceau du concerto d'Aranjuez, elle avait eu l'illusion de jouer divinement. Sur le fond vocal d'un très bel effet, entonné par l'assistance. Un de ces moments de magique harmonie, durant lesquels le cœur et l'esprit semblent flotter à l'unisson. Jusqu'à cet instant où, tout contre ses reins, elle avait ressenti ce contact. D'abord ténu, puis de plus en plus net. Impérieux. D'abord, elle avait cru à l'existence d'un objet dans la poche de Jaime. Un objet devenant de plus en plus ferme à mesure que les accords du concerto s'écoulaient. Puis, soudain, elle avait compris. À cette espèce de crispation dans les mains qui guidaient les siennes. Et leur chaleur. À son âge, en plein éveil des sens, ses amies et elle avaient souvent évoqué ce phénomène physique auquel les hommes sont soumis quand ils sont pris de désir. Extrêmement troublée, elle avait également senti l'amorce de mouvement entamé par Jaime pour essayer de l'éloigner de lui. De s'échapper. Un instant, elle avait aussi esquissé la même démarche. Simple réflexe. Car la seconde suivante, elle s'était au contraire laissée aller en arrière, reprenant sa position initiale sans paraître se rendre compte de quoi que ce soit. Mais dans ses reins et au fond de son ventre, de petits brasiers s'étaient brusquement allumés, tandis que, sous ses jeunes seins, son cœur s'était mis à galoper. Sans l'avoir vraiment décidé, elle s'était cambrée contre le corps de Jaime, sentant monter en elle une fièvre cuisante et crescendo. Jusqu'à ce que, le souffle court et les entrailles en feu, elle sente le soubresaut de Jaime au creux de ses reins. Tout son corps à elle avait alors sursauté dans un spasme brutal. Si violent qu'elle s'était mordu la lèvre inférieure jusqu'au sang. Pour ne pas hurler.

Puis elle s'était sauvée. Abandonnant guitare et Jaime et retenant toujours ce cri sauvage et forcené coincé dans sa poitrine, elle avait couru se réfugier dans la nuit odorante de l'Estremadura. Une véritable fuite. Éperdue. Quasi désespérée. Avait-elle eu alors le pressentiment qu'après cette fièvre-là, son corps et son esprit n'en éprouveraient plus jamais de semblable ?

Cela faisait un quart de siècle. Et, plus jamais depuis, elle n'avait ressenti le plus petit orgasme. Avec aucun de tous ces hommes de

passage, ces ombres sans consistance que son ventre accueillait, pour les oublier aussitôt. Rien que des échecs. Surtout avec Matteo. Très beau, lui aussi, mais despote et violent, qui la traitait en domestique, et qui au lit ne s'occupait que de lui. Matteo son erreur absolue, et le père d'Antonia.

Matteo qu'elle avait réussi à quitter. Au péril de sa vie.

Et depuis, elle traînait sa carcasse sans joies de bars en motels, de bouteilles en sniffettes, dans sa quête sans espoir, dans la désespérance de sa lente descente aux portes de l'enfer, dans ce cheminement vers l'oubli et la...

— *Querida !*

Arrachée à ses démons, Carmela Ordonez sursauta dans l'eau mousseuse, tourna la tête. Elle avait oublié de condamner l'accès à la salle de bains, et la silhouette massive s'encadrait dans l'ouverture de la porte.

Jango.

Son dernier amant. Sa dernière « ombre » de passage. Ramassé dans un night quelconque, ou dans une boîte à touristes aux flamencos lyophilisés.

— *Todo esta bien ?*

Jango la belle gueule, avec ses yeux de braise et son sourire de fauve, un brin énigmatique. Détail qui l'avait fait choisir, parmi les improbables hidalgos rencontrés cette nuit dans les vapeurs d'alcools et les fumées diverses de ces lieux interlopes où Carmela traînait ses effluves musqués. Rencontre de regards, de magnétismes animaux, de désirs provisoires. Agacée contre elle-même par cette intrusion, Carmela souffla un peu de mousse nichée au creux de sa paume en renvoyant sur un ton faussement indolent :

— Retourne dans la chambre et attends-moi, *querido*. Je suis bientôt prête.

Puis, retenant son souffle, elle ferma les yeux et se laissa lentement couler dans l'épaisseur de la mousse. Alors que ses oreilles s'enfonçaient dans le lit moelleux et odorant, elle entendit encore :

— ... *solado*,... *erida*.

Des parcelles de mots dont elle se moquait éperdument. Elle savait déjà que, encore une fois, elle s'était trompée.

Cette nuit encore, elle n'avait ramassé qu'un minable don Juan de bazar.

— ... *rida !*

La voix de Jango. Tout près. Trop près. Parfaitement audible maintenant, malgré la mousse dans ses oreilles. Une voix désagréable.

Elle s'était trompée. Elle ne voulait plus de ce bellâtre.

Puis une masse s'abattit entre ses seins, et son dos fut plaqué au fond de la baignoire. D'abord, elle crut à un jeu imbécile et voulut se débattre, repousser vers le haut cette poigne qui l'écrasait contre la tôle émaillée. En vain. Elle lâcha le poignet dur comme l'acier, lança ses mains de chaque côté de la baignoire, en accrocha le rebord, tenta de se hisser. Toujours en vain.

— *Qué lástima, querida ! Qué lásti...*

La suite se perdit dans le concert du bouillonnement de l'eau et des cris étouffés de Carmela. Des cris de rage et de peur mêlées. Car, comme un rideau qui se déchire, l'évidence la frappa dans le temps d'un éclair. Éblouissant, couleur de soleil et de feu...

Le sang battait furieusement à ses tempes, à ses yeux, gonflait son cœur à l'exploser. Elle sut alors que sa vie s'en allait, que ce Jango était en train de la tuer, et elle eut encore le temps de se demander pourquoi.

Malgré toute sa science de la guerre, l'Exécuteur avait failli se jeter au sol et rafaler dans la foulée. L'instinct de conservation. Mais, à l'ultime fraction de seconde, le détail avait fulguré dans son cerveau. La musique, par-dessus laquelle la voix avait résonné. La même que celle perçue précédemment de loin, mais en plus fort. Plus métallique également.

— Hé, là-haut !

La même voix. Toute proche dans le dos de Bolan. Retenant son index sur la détente du micro-Uzi, il tourna la tête, aperçut dans le réticule du Smart un boîtier d'interphone, fixé sur un poteau métallique du hangar. La musique et la voix venaient de là. Un timbre dur, guttural, au fort accent oriental.

— Hé, là-haut !

Un temps mort, puis la même voix lança une phrase en arabe. Impatiente. Ça ne pouvait venir que du sous-sol. Enfonçant derechef le canon de l'Uzi dans les côtes du Belge, le Guerrier ordonna tout bas :

— Dis-lui que tout baigne. Que tout est normal.

Hésitation de Van der Noste. L'Exécuteur menaça :

— Vite !

Déglutissant avec peine et s'étranglant à demi, le pourri finit par coasser :

— Ouais ! Tout... tout baigne !

Un silence, et la voix reprit :

— Passe-moi Amar.

Forcément un des Turcs abattus. Complications en perspective. Le Guerrier ordonna encore au Belge :

— Il est sorti pisser.

Van der Noste, haletait. Il dégustait salement, et si ceux d'en bas se doutaient de quelque chose, bonsoir l'effet de surprise.

— Il... il est sorti pisser !

Un silence dans l'interphone, puis :

— Dis-lui de descendre sitôt revenu.

Un léger frisson d'excitation parcourut la nuque de l'Exécuteur. L'occasion rêvée de se faire ouvrir la porte sans devoir la forcer. D'une pression du canon de l'Uzi, il encouragea de nouveau le Belge, et, malgré son état de plus en plus critique, ce dernier parvint à gaillonner :

— D'a... d'accord.

Dans l'interphone, le baby-sitter grommela une autre phrase en arabe, où il sembla à Bolan deviner une amabilité particulière destinée à la mère du Belge. Puis un déclic, et le silence. Un bref répit pour le Guerrier. Tout petit. Le nommé Amar n'était pas censé avoir des problèmes de prostate. Il fallait faire vite. Allant à l'essentiel, l'Exécuteur insista :

— Gürdul est en bas ?

Rouvrant ses yeux aux reflets luminescents, le Belge inclina la tête vers la cage d'escalier, râla péniblement :

— Ou... oui !

Il eut un hoquet, releva ses yeux aveugles vers le Guerrier, articula difficilement :

— Qui... Merde ! Mais... mais qui t'es, toi ?

Ignorant la question, l'Exécuteur insista, faisant allusion aux échos orientaux :

— C'est quoi, cette musique ? Il y a des filles avec eux ?

Il n'aurait plus manqué qu'il tombe sur une partie fine.

Toujours le souci des victimes innocentes. Le Belge vomit légèrement sur lui, haleta :

— No... Non ! Il... écoute toujours ce genre de truc. Même tout... seul. Toujours à fond. Un... un truc sacré, qu'il... qu'il dit. Un machin maw... ou malawi. Enfin, je crois. Des musiques pour les derviches. Tout le temps. Une... une manie !

Apparemment, les échos de la fusillade n'avaient pas guéri la manie en question. Intrigué mais toujours sur ses gardes, l'Exécuteur

insista :

— Le livreur est avec eux ?

Le livreur. Selim Aradan. Un Turc lui aussi, également dans les listings-computer du TACOM. Dans le réticule du Smart, la face du Belge grimaça.

— Ou... oui.

— Combien de flingueurs avec eux ?

— Je sais p... Trois... non... quatre. Les siens et ceux du... du boss !

— Dont celui qui vient de parler ?

— Ou... oui ! Put... Merde, t'es qui ! Un flic ?

À en juger par le ton, il n'y croyait guère. Sans répondre, Bolan jeta un regard au fond de la cage d'escalier, découvrit une porte, apparemment métallique. Fermée. Quand même bizarre que les autres n'aient rien entendu de la bagarre. Ne connaissant pas la topographie du sous-sol, il interrogea :

— C'est comment, en bas ?

Mine incrédule du Belge. Et douloureuse.

— Hein ?

— Grand, petit, un couloir, d'autres portes ?

— Je... oui ! Ass... assez grand. Un couloir et... un couloir avec une autre porte... et... et une salle. Comme une cave. C'est là... c'est là qu'ils sont.

D'où sans doute ce manque de réaction. Encore fallait-il faire durer l'effet de surprise. L'Exécuteur interrogea :

— Cette porte, elle est verrouillée ?

Mouvement de tête du dealer.

— Tou... toujours, quand... quand ils discutent.

— Et Amar. Il a une clé ?

Dénégation du Belge.

— Il... il faut... il faut sonner... à la porte. Trois... et deux.

Visiblement complètement épuisé, Van der Noste lâchait graduellement la rampe. Son temps était compté. Bolan tenta encore une fois :

— Au sous-sol, une autre issue ?

Crachant une bave abondante, le Belge éructa, yeux révulsés :

— Merde ! Je... vais crever.

— Une autre issue ?

Roulant des yeux de plus en plus affolés, Van der Noste cracha un long jet lumineux, avant d'hésiter :

— Je... je crois que... oui ! Mais... mais je... je la connais pas !

Il prit une longue inspiration, cracha de nouveau, gérait dans un souffle :

— Putain ! Je vais crev...

L'Exécuteur hocha la tête, gronda :

— Affirmatif.

Le dealer ne lui apprendrait rien de plus, et, en bas, on risquait de s'impatiser. Subrepticement, il avait dégagé le Survival de sa gaine de ceinture. D'un mouvement d'une rapidité fulgurante, la lame en céramique trancha d'un coup le larynx et la carotide du Belge. Tandis que le sang giclait et que, secoué par de violents spasmes, le moribond faisait entendre un odieux souffle mouillé en achevant de s'effondrer, le Guerrier bondit dans l'escalier. La porte était effectivement métallique. Massive. Solide.

Et pas de sonnette.

« Shit ! »

Le juron avait fusé dans son esprit. Malgré son état, Van der Noste l'avait grugé. Pas de sonnette. De toute évidence, la demande d'ouverture devait se faire par Interphone. En l'occurrence, bonne nuit l'effet de surprise !

Et le temps passait.

Restait une alternative. Soit attendre que les rats sortent de leur trou, soit la méthode habituelle. Passage en force. Bien que séduisante, la première option comportait désormais un risque. À l'intérieur, ils attendaient le nommé Amar. Son retard allait finir par intriguer. Voire alerter. Ils allaient appeler par l'interphone. Et, bien sûr, il n'y aurait plus personne pour répondre. Ne pas oublier la seconde issue. La fuite possible des rats. Le sauve-qui-peut. Pour l'Exécuteur, échec et mat. Moralité, la deuxième solution.

Avec ses risques elle aussi.

Se fouillant, il sortit deux dollars explosifs d'une de ses poches de combinaison, les examina brièvement. Charges explosives. Les plus puissantes. À travers le réticule du Smart, il chercha l'endroit idéal entre la serrure du panneau métallique et le chambranle, y trouva un mince espace, parvint à y insérer les deux pièces. Si le battant tenait bon, derrière, ce serait le sauve-qui-peut par l'issue de secours. Adieu le blitz. Le reste également. Et le reste intéressait l'Exécuteur au plus haut point.

Les pensées de Bolan défilaient, tandis qu'il insérait les explosifs

dans l'interstice choisi. Loin derrière le panneau d'acier, il percevait mieux les échos musicaux. Lancinants, répétitifs. Un thème qui évoquait des souvenirs dans la mémoire de Mack Bolan. La Turquie, certains de ses blitz précédents, de simples évocations. Soudain au-dessus de lui, un déclic. Et la voix.

— Hé ! Amar !

Au sous-sol, on s'impatientait. Pour l'Exécuteur, l'instant crucial. En deux pressions du pouce, il tordit les dollars, fit demi-tour, escalada les marches en deux bonds, se plaqua au sol, et il s'apprêtait à se boucher les oreilles et à fermer les yeux, quand le déclic survint. Un son métallique, suivi de deux autres sons, légers, tintinnabulants. Incrédule, il releva la tête, eut à peine le temps de voir les pièces de monnaies rouler au bas de l'escalier et d'entendre le claquement de la porte battant à la volée contre le mur. À peine le temps d'entrevoir les silhouettes armées qui se ruaient dans l'ouverture. Des rayons de lampes balayèrent la nuit, et l'un d'eux aveugla le Guerrier.

Puis ce fut l'enfer.

CHAPITRE III

Un enfer de feu et de plomb.

Des centaines de guêpes rageuses jaillissaient de la cage d'escalier, cisaillant l'air confiné, criblant le béton et l'acier, ravageant tout dans le délire sonore de leur course mortelle. Et, dans le concert des chapelets rageurs, une voix se mit à hurler !

— T'es mort, Mack Bolan ! T'es mort !

En français, avec un fort accent arabe. Tandis que le Guerrier roulait au sol pour échapper à la tempête, il analysait la situation. Cette fois, plus d'effet de surprise. Ceux d'en bas avaient éventé sa présence. Ils savaient aussi qui il était. Une seule explication : l'interphone. Contrairement à ce qu'il avait cru l'instant d'avant, celui qui réclamait Amar n'avait pas coupé le contact. Flairé le piège ? Simple hasard ? Plus d'importance. L'Exécuteur se boucha les oreilles et ferma les yeux. Dans une seconde, les...

Deux déflagrations sourdes firent vibrer l'air. Des débris volèrent, accompagnés d'une épaisse poussière, débouchant de la cage d'escalier. Un nuage compact, semblable aux gaz des tuyères émergeant de la fosse de lancement d'une fusée. D'une détente, le Guerrier avait roulé à terre. Vers la cage d'escalier. Dans cet air chargé et malgré le Smart, il n'y voyait presque rien. Juste trois ombres gesticulantes, affolées. Explosant dans le vide, les « monnaies » n'avaient fait que peu de dégâts, et les pourris s'en tiraient à bon compte. Leurs lampes également. Le rayon de l'une d'elles cherchait déjà sa cible.

Et le canon d'une arme se redressait dans sa direction, prêt à cracher. L'Exécuteur ne lui en laissa pas le temps. Dans son poing, le micro-Uzi tressauta brièvement. Barrage de feu vite éteint. Inutile de gaspiller. Dans un ultime ballet d'ombres verdâtres, les trois silhouettes achevaient de s'effondrer. Sur une dernière rafale, le P.-M. d'un des flingueurs ponctua leur descente aux enfers. Puis le silence. Dans un dernier spasme, la jambe d'un des morts s'était détendue, repoussant la porte vers l'intérieur, où, miraculeusement épargnée par les explosions, une lumière persistait quelque part, telle

une invitation. La voie était libre.

Ou presque.

Car rompant le silence, d'autres cris s'élevaient déjà des profondeurs du sous-sol, accompagnés de cavalcades. D'un coup de pied, le Guerrier rabattit la porte à l'intérieur, découvrit des casiers à bouteilles vides, un tableau électrique, un large couloir aux parpaings bruts. Tout au bout, une ampoule de faible voltage, accrochée au-dessus d'une deuxième porte. Fermée. Le Belge semblait avoir menti sur les effectifs, mais avait dit vrai pour la topographie. Au-delà du panneau, les cris et les claquements de semelles se rapprochaient. Des cliquetis métalliques suivirent, et, d'un coup, la deuxième porte s'ouvrit à la volée, augmentant subitement le volume de la musique. Le Guerrier était prêt. D'abord, priver l'ennemi de ses repères. D'un geste prompt vers le tableau électrique, il avait déjà abaissé la manette du disjoncteur, et, dans le même mouvement, il s'était jeté au sol. Exactement à la seconde où l'obscurité s'abaissait, et où la musique s'arrêtait. Dans le brutal silence, les cris se muèrent en hurlements, tandis que, dans le réticule du Smart, des silhouettes verdâtres s'inscrivaient, stoppées net dans leur élan. Quatre. Dans leurs poings, des armes. Que des P.-M. brandis dans le vide, cherchant une cible invisible. Puis, soudain, un silence plein d'interrogations. Et, enfin, une des silhouettes appela :

— Mehmet ?

Sans doute s'agissait-il d'un des trois morts de l'escalier. Pas de réponse, évidemment. Pour l'Exécuteur, c'était le moment de donner la sienne. Redressement du canon de l'Uzi, brève crispation de l'index sur la détente. Seulement le nécessaire. Toux sèches de l'arme, sursauts de l'acier, éclairs cinglants crevant la nuit verdâtre. Six. Puis aussitôt, six autres. À vingt mètres, quatre silhouettes se mirent à danser, tanguer, se tordre. Pantins gesticulants, ridicule pantomime d'ombres désaxées encore en suspension. Ombres qui basculent, culbutent, s'affalent, sans avoir eu le temps de comprendre. Sans avoir eu non plus celui de presser la détente de leurs armes. Morts lamentables, pour âmes très noires. Se redressant d'une détente, le Guerrier fonça dans le couloir, arriva sur les corps, ramassa un micro-Uzi, rafla deux chargeurs au passage, les glissa dans les passants de sa ceinture, bondit dans le deuxième couloir, franchit un coude, aperçut une troisième porte. Fermée. Mais, à l'instant où il y parvenait, le panneau s'ouvrit. Ou plutôt, s'entrouvrit. Tel un boulet, l'Exécuteur percuta le battant, l'envoyant dinguer à l'intérieur en entraînant l'imprudent, l'angle d'acier lui tapant violemment le front et le nez. Du sang gicla. Le type cria, brandit un gros automatique, voulut en redresser le canon, n'en eut pas le loisir. D'une mini-rafale, le Guerrier

lui fit exploser le crâne. Du sang et de la cervelle souillèrent les murs et la porte, tandis que des choses tièdes atteignaient le visage de Bolan. La hideur de la mort. Mais l'Exécuteur n'y songeait même pas. Une lampe venait de s'allumer quelque part, éclairant le décor de sa lumière mouvante. Un local aux murs en pierres nues, au plafond voûté duquel pendait un lustre à globes éteints, au-dessus d'une longue table encombrée de cartons, d'objets divers et entourée de bancs, et de plusieurs paquets en plastique transparent... pleins de ce qui ressemblait à de la poudre. Facile à identifier. Un sous-sol classique, avec également des casiers pleins de bouteilles. Mais là encore, l'attention de Bolan était ailleurs. D'autres silhouettes venaient d'entrer dans son champ de vision. De nouvelles ombres verdâtres, dont deux brandissant leurs armes. Selim Aradan le livreur, et un de ses gros-bras. Plus une autre. Massive, courte sur pattes et lampe au poing, qui courait vers le fond du local en transportant une mallette. Course pesante et pataude, fuite éperdue et maladroite. Dans la lueur verdâtre et bizarrement modeste de la lampe, son crâne énorme, rond et rasé luisait, semblable à une pastèque.

Refik Gürdul.

Le chef du clan turc de Bruxelles. Mais là encore, l'Exécuteur devait gérer l'urgence. Grâce à la lampe de Gürdul, les deux autres venaient de le localiser, et tels des bras d'automates, leurs armes s'étaient redressées dans sa direction. Trop tard. Les deux Uzi de Bolan avaient craché. En même temps. Mini-rafales, sélectives, radicales, mortelles. Touchés simultanément, Aradan et son flingueur sursautèrent violemment, agitant leurs pistolets à bout de bras, basculant en arrière et s'effondrant avec un ensemble touchant. Tête éclatée pour le dealer, cœur transpercé pour l'autre. Morts avant de toucher terre. Déjà effacés dans la mémoire de l'Exécuteur. Sautant par-dessus les corps, il s'était élancé. Au fond de la cave, Gürdul atteignait une autre porte, quand, en pleine course, le Guerrier décida d'en finir. Dans son poing gauche, un des Uzi toussa. Rafale de quatre. Jambes brutalement fauchées par les ogives, le Turc fit encore un pas, s'affala contre la porte fermée. Un bruit sourd de bombarde, suivi d'un râle aigu. Pourtant, doté d'une résistance étonnante, Gürdul avait lâché la mallette, plongé la main sous sa veste, et, tout en achevant de plier sur ses énormes jambes transformées en fontaines, il tourna sur lui-même, brandissant à la fois sa lampe et un pistolet. Masque convulsé et bouche ouverte sur un cri rauque, il eut encore le temps de lever le canon, avant que l'index droit de Bolan n'effleure la détente de l'autre Uzi. Atteinte de plein fouet, l'épaule droite du Turc envoya du sang partout, tandis que l'arme volait à l'écart. Dans un sursaut accompagné d'une plainte animale, le corps massif tenta encore de se redresser. En vain. Achevant de s'écrouler, le Turc cracha

une insulte en arabe, et se laissa tomber de côté, lâchant sa lampe pour essayer d'atteindre l'automatique échappé. Il allait y parvenir, quand l'Exécuteur lui tomba dessus. Coinçant le bras tendu entre le sol et sa Nike, il gronda :

— Pas bouger.

Gürdul parlait le français, il le savait. Pourtant, le mafieux insista, encore en arabe, en l'insultant avec rage. Demeurant sur ses gardes et surveillant dans le viseur du Smart la porte ouverte sur le couloir, Bolan ramassa la lampe toujours allumée. En fait, un simple téléphone portable, équipé d'une mini-torche. Dirigeant le mince rayon sur le côté et le fixant sur la valise échappée par le blessé, il ordonna :

— Ouvre-la.

Serrant les dents sous la douleur, le Turc jeta un regard vers le bagage, grinça entre ses dents :

— Va te faire...

— Tss, tss, coupa le Guerrier. Tu vas devenir grossier.

Du pied, il poussa la valise vers la main libre du boss en répétant :

— Ouvre.

Et pour déstabiliser le pourri, il éteignit la torche du portable en insistant :

— Vite.

Dans la nuit revenue, sa voix d'outre-tombe avait sourdement résonné sous le plafond bas. Sinistre. Pétrifié par la douleur et le saisissement, l'autre ne réalisait pas encore complètement ce qui lui arrivait. La bouche tordue dans une grimace assez laide, il geignit :

— Merde ! T'es qui ?

À l'accent U.S. de Bolan, il venait de comprendre son erreur.

— Bolan, répondit le Guerrier. On m'appelle aussi l'Exécu...

— Putain !

Le Turc avait sursauté. Dans l'œilleton du Smart, ses petits yeux luminescents avaient chaviré. À présent, leur expression virait à la panique.

— Tu... tu veux di...

— *That's right*, coupa Bolan. La grande Salope, si tu préfères.

Gürdul devait surtout préférer l'anglais au français, car ce fut dans la langue de Shakespeare qu'il jura de nouveau :

— *Son of a...*

— La valise ! coupa l'Exécuteur.

Le Turc tourna la tête vers le bagage, hésita dans le noir, aventura son bras valide en sifflant entre ses dents :

— Si c'est ça que tu voulais...

Bizarrement, il semblait presque soulagé. Sans doute espérait-il s'en tirer à bon compte. Par ailleurs, le temps pressait, et pour hâter les choses, Bolan corrigea du pied la position de l'attaché-case en insistant :

— Affole-toi !

Le mafieux finit par s'emparer du bagage, le tira contre ses jambes et en fit jouer les serrures à l'aveuglette, avant d'en soulever le couvercle. Avec un soupçon de regret tout de même. Il y avait de quoi. Bien alignées, les liasses apparurent dans la lueur verdâtre de l'œillet du Smart. Apparemment, rien que des billets de 100 dollars. Une très coquette somme, même pour l'Exécuteur. Une des raisons de son petit blitz.

L'argent.

Le nerf de toute guerre, et la sienne coûtait cher. Très cher. Or depuis quelque temps, ses fonds étaient en baisse. Dans la nébuleuse des mafias internationales, les transactions s'informatisaient de plus en plus souvent, transitant par les canaux des nombreuses sociétés écrans situées dans les paradis fiscaux. Sauf chez certains parrains de l'ancienne école. Ceux pour qui manipuler l'argent « vrai » restait une jouissance de marchand levantin. C'était le cas de Refik Gürdul. Le vieux Turc aimait trop les dollars pour ne se satisfaire que de relevés bancaires. Une aubaine pour le Guerrier. Rabattant du pied le couvercle de l'attaché-case, il commenta sobrement :

— *That's right.*

Connaissant toutefois par l'indic D.E.A. tous les petits secrets du Turc, il insista :

— *And now, the safe, please.*

Mine incrédule de Gürdul.

— *What ?*

— Ton coffre-fort. Je sais que tu en as un ici. Je veux l'endroit, et la combinaison.

— *But...*

Le reste demeura dans la gorge du Turc. Exactement sous le point où le canon encore chaud du micro-Uzi venait de se poser. Délicatement, pour ne pas l'empêcher de parler. L'Exécuteur répéta, toujours calme :

— *Quickly.*

Battements frénétiques de paupières du pourri.

— *But...*

Puis se rendant compte que tout bluff était proscrit, il grommela dans une grimace à la fois de douleur et de dépit :

— La table.

Incrédule, le Guerrier tourna la tête vers la longue table encombrée de paquets. À son silence, Gürdul réalisa, avoua encore :

— Sous le tapis.

Bolan baissa les yeux, découvrit effectivement un tapis sous la table. Genre sisal. D'abord, il crut que le Turc le menait en bateau, puis il comprit. En prononçant le mot « sous », Gürdul n'avait pas fait allusion au tapis *sous* la table, mais à ce qu'il y avait *sous* le tapis. Le coffre. Planque enterrée. Pas très courant, sauf chez les types très méfiants. D'évidence, Gürdul faisait partie de ceux-là. Mack Bolan l'était également. Rallumant la lampe du portable, il en braqua le rayon sur le tapis de sisal en ordonnant :

— Va l'ouvrir.

Les coffres piégés, ça se voyait parfois, chez les mauvais garçons très méfiants. Clignant les yeux comme un hibou ébloui, le Turc coassa :

— Quoi ?

L'attrapant par le col, Bolan le tira sans ménagement. Lui arrachant une plainte sourde, il le traîna jusqu'au tapis, souleva ce dernier, découvrit effectivement la plaque carrée d'une trappe de coffre enterré, équipée de trois molettes plates et d'une poignée rabattable. Rallongeant le Turc sur le dos en lui arrachant une autre plainte, il lui fit les poches, trouva un trousseau de clés, dont une à la forme caractéristique. Écartant la lourde table, il fourra la clé dans la pogne du Turc en exigeant :

— Ouvre le coffre.

Mine soudain figée, Gürdul balbutia mollement :

— Put... Putain ! Je...

Puis son regard se révolta, et il retomba au sol, inerte. Évanoui. Le Guerrier se pencha sur lui, observa la large face ingrate au rayon de la torche-téléphone. Livide, trempée de sueur.

— *Shit !*

Son dépit augmenta encore à l'examen de la porte du coffre. Aucun espace disponible où insérer le moindre explosif. Et le temps passait. S'éterniser pouvait se révéler risqué. La fusillade, des témoins toujours possibles, la police...

— Hé ! Gürdul !

Mais l'Exécuteur avait beau secouer le mafieux, rien à faire. Complètement dans les vapes, celui-ci respirait difficilement. Bien sûr, ses blessures, la perte de sang, mais un tel coma... Pris d'un doute, Bolan se pencha encore, appliqua son oreille sur le torse du Turc, se redressa presque aussitôt en jurant :

— *Shit !*

Le cœur de Refik Gürdul ne battait plus.

CHAPITRE IV

Ce matin-là, Selim Catli était de mauvaise humeur. Il avait mal dormi. Rage de dent. Selim Catli avait une mauvaise denture et sa dernière molaire gauche le faisait souffrir. On lui avait extrait sa voisine directe, et à force de mastiquer sur la rescapée, cette dernière commençait à branler dans la gencive. Selim Catli aurait dû arrêter de mâcher ses éternels *bubles*, mais il avait cessé de fumer, et les chewing-gums lui étaient indispensables pour supporter le manque de nicotine. Son dentiste lui avait recommandé de se faire poser des implants en remplacement de ses molaires manquantes, mais ces trucs-là coûtaient la peau du cul, et, en ce moment, le fric lui manquait. Pour les dents... et aussi pour les gonzesses. Parce que Selim Catli était laid, et que pour se faire une fille, il devait payer.

Alors forcément, tout ça le rendait de mauvais poil.

Surtout quand, comme ce matin, ou plutôt ce midi, il se voyait dans le miroir du cabinet de toilette. Bouffi, les yeux rouges et bardés de « valises », le cheveu rare et gras, les joues pas rasées. Pour parfaire le portrait, un menton fuyant et de grosses lèvres si boursouflées qu'on les aurait dites pleines de pustules.

Un régal, pour lever les gonzesses !

Un look qui n'inspirait guère confiance aux mémères à chiens-chiens qui louaient ses services de *dog-sitter*. Sortir les chiens, les promener, et ramasser leurs déjections dans un sac en plastique. Le boulot de Selim Catli. Enfin, son job officiel. Son deuxième travail, en fait le principal, était beaucoup moins avouable, et non déclaré au fisc.

Killer. Tueur à gages.

Uniquement pour le compte de la communauté turque de Floride. À vrai dire, la mafia turque. Pas encore très importante dans le secteur, mais en voie de progression. Hélas, depuis le 11 septembre 2001 et la tragédie des *Twin Towers*, les contrats se faisaient rares. Aux States, les *Muslims* étaient désormais plutôt mal vus. Logique. Surtout lui, avec sa gueule pas possible. Même que les mémères à chiens-chiens y regardaient maintenant à deux fois avant de lui confier leurs

quadrupèdes. Des fois qu'il aurait des idées de hot dog ! Alors ce midi et après sa tournée de canins du matin, Selim Catli n'était pas à prendre avec des pincettes. Aussi, quand le téléphone sonna dans le coin chambre du minable studio, il faillit ne pas répondre. Il s'en serait sans doute même abstenu si sa toilette avait été entamée, si la sonnerie n'avait pas insisté aussi lourdement, et s'il n'avait pas eu cet impérieux besoin de fric. On ne savait jamais. Grognant une vague insulte dans sa barbe noire et surtout adressée aux chrétiens, il écarta le rideau du cabinet de toilette pour aller décrocher et lancer dans l'appareil d'une voix de rogomme :

— *Hello ?*

— Pacha ?

Un timbre masculin, léger, presque doux. Et un accent vaguement guttural. Facile à reconnaître. Tom. Le contact « professionnel » de Catli. Un éclair passa sous les sourcils broussailleux du Turc, tandis qu'au bout du fil, la voix douce s'impatiait :

— Pacha ?

Pacha, le pseudo de killer de Selim Catli. Instantanément mobilisé, celui-ci renvoya dans son mauvais anglais :

— *That's error. My name is Max.*

Procédure habituelle de présentations. Désormais certain de bien avoir affaire à lui, son correspondant reprit :

— *Your letter box. Absolute urgency.*

Selim Catli sourcilla :

— *Absolute urgency ?*

— *Yes*, renvoya son correspondant. Aujourd'hui. Impératif.

En clair, un contrat. Une bonne nouvelle en soi, mais une telle urgence !

— Je te rappelle à minuit, ajouta son correspondant. Tout devra être fini. O.K. ?

— Euh, d'accord, répondit Catli, destabilisé.

Il y eut un déclic dans le combiné. Tom avait raccroché. Jamais un mot en trop, jamais de noms concernant les contrats, jamais d'adresses. Pour la suite... Raflant un trousseau de clés au passage et remettant sa toilette à plus tard, le Turc quitta le minable studio, descendit l'unique étage de l'ancienne menuiserie reconvertie en habitations ton marché, alla ouvrir sa boîte aux lettres, y découvrit une facture d'eau, et une enveloppe en épais papier gris sans la moindre inscription. Courrier déposé par porteur. Sitôt regagné son studio, il décacheta le pli, en sortit ce qu'il savait déjà y trouver. Une photo, format 13x18. Celle d'un homme, plutôt grand, plutôt maigre,

crâne dégarni, portant lunettes et de type hispanique. Au dos, écrits au crayon et très peu appuyés, un nom, une adresse, accompagnés d'un code chiffré, et de quelques indications annexes. Celles concernant une boutique d'accessoires de pêche de Port Blvd, à Dodge Island.

Rien de plus.

Respectant toujours les procédures de précautions, le Turc mémorisa les coordonnées, puis s'armant d'une gomme, il les effaça soigneusement. Enfin, emportant la photo dans le cabinet de toilette, il la posa sur l'étagère, la cala en position debout, avala deux comprimés d'aspirine pour estomper sa rage de dent, et, tout en examinant le cliché avec attention, il entreprit sa toilette, gravant avec soin les traits du visage du « contrat » dans sa mémoire. Enfin, vingt minutes plus tard, habillé de propre, ragaillardi par l'imminence d'une nouvelle rentrée de fric, il reprit son portable et composa un numéro.

— *Yeah !*

Une voix grasse. Vulgaire. Celle de son fournisseur d'armes. De celles qui ne « voyaient pas le jour », et dont il se débarrassait sitôt le contrat opéré. Sans préambule, il annonça :

— *I'm Max. I want a material. Discreet.*

En clair, arme avec silencieux. Un silence dans l'appareil, puis :

— Quand ?

— Tout de suite, précisa Selim Catli.

Encore un blanc dans le combiné, puis :

— O.K.

Le Turc hocha la tête, dit :

— J'arrive.

Il raccrocha, enfila une veste, quitta aussitôt son studio, l'esprit désormais entièrement mobilisé sur son nouveau contrat. Tom avait dit, *immediately*, et Selim Catli respectait les ordres à la lettre. Toujours.

Pour lui, sa nouvelle cible était déjà morte.

D'abord, Mack Bolan avait cru que le cœur de Refik Gürdul s'était arrêté. Mais, en écoutant mieux, il lui sembla discerner un léger tempo sous le torse du gros Turc. Très léger, désordonné.

Étouffant un juron, l'Exécuteur secoua le mafieux, n'obtint qu'un râle vague, accompagné d'un bref battement de paupières. Il le secoua de nouveau, appela :

— Hé ! Gürdul !

Pas davantage de réaction. Dépit, il arracha le trousseau de clés

de la main du Turc, engagea dans la serrure du coffre celle qu'il supposait être la bonne. Parce qu'on ne sait jamais. C'était bien la bonne clé, mais comme il l'avait craint, la combinaison était brouillée. Secouant derechef le Turc, il appela encore :

— Gürdul !

Nouveau rôle de l'intéressé. Rien de plus. Songeant alors au massage cardiaque, il allongea le corps inerte à plat dos, et il allait positionner ses mains sur la poitrine du pourri, quand un nouveau rôle sortit de sa bouche :

— ... *ringe* !

L'Exécuteur sourcilla :

— *What* ?

Nouveau rôle du Turc. Incompréhensible. Puis, ouvrant à demi les yeux sur un regard mourant, Gürdul lâcha dans un souffle :

— *Sy... ringe ! Po... Pocket !*

Seringue ! Poche ! Intrigué, Bolan fouilla le Turc. En vain. Quelques dollars, une facture de restaurant, des kleenex...

— *In... in the case* !

Entre les paupières à peine entrouvertes, le regard du mafieux cherchait quelque chose sur le côté. L'attaché-case plein de dollars. Le Guerrier l'inspecta, découvrit une petite boîte plate dans une poche intérieure du bagage. Une boîte pharmaceutique, marquée « *Insulin* ».

Insuline ! Gürdul était diabétique !

L'intervention de l'Exécuteur avait sans doute fait passer à l'as sa piqûre d'insuline. D'où ce malaise. Bolan ouvrit la boîte, en sortit une mini-seringue, équipée d'une aiguille microscopique, emplie d'un liquide clair. Prête à l'emploi. Sans hésiter, il releva le bas de la chemise du Turc, planta la fine aiguille dans le lard blême et velu, injecta l'insuline.

Soigner un mafieux ! L'empêcher de mourir ! Un comble !

Et l'attente commença. Toujours aux aguets, scrutant l'ombre environnante, écoutant le silence des morts immobiles et recroquevillés, guettant la progression laborieuse du souffle de Gürdul, le Guerrier sentait monter en lui un sentiment étrange. L'impression grandissante que ce blitz, plutôt mineur à l'origine, était en train d'évoluer. Il n'aurait su dire pourquoi, simple pressentiment.

Et le souffle de Gürdul s'améliora.

Empoignant le col du Turc, l'Exécuteur le tourna de côté, s'empara de sa dextre et la posant d'autorité sur la première mollette chiffrée, il ordonna :

— Ouvre. Vite.

Essoufflé, livide et transpirant à grosses gouttes, le pourri haleta quelque chose d'indistinct. Puis, comme un ressort cédant brusquement, il prit appui sur son coude libre et, d'une main tremblante, il commença à tourner la première molette. Dans le silence chargé d'odeurs de sang et de cordite, les cliquetis métalliques étaient à peine audibles. Enfin, après avoir manipulé la dernière molette, la main du Turc releva la poignée du coffre, essaya de tirer la porte vers le haut, n'en eut pas la force. Bolan intervint, souleva le panneau d'acier qui se rabattit de côté avec un bruit de cliquet. Repoussant le bras de Gürdul, le Guerrier se pencha, inspecta l'intérieur du coffre. Pas d'armes. Surveillant le mafieux, il en sortit le contenu, l'épala sur le tapis en laissant filer un petit sifflement entre ses lèvres. Il y avait de quoi. Encore des liasses de dollars. Billets de cent. Beaucoup. De quoi remonter confortablement les fonds de guerre de l'Exécuteur. Plus un lot de papiers, une enveloppe en kraft, et un épais dossier. La troisième raison du blitz. L'espoir de découvrir quelques éléments concernant les filières à la fois turques et belges. Soufflant comme un phoque, Gürdul l'observait en grimaçant. La douleur, l'inquiétude, les scories de son malaise. Mettant les dollars de côté, Bolan compulsa le dossier. Des listings, des relevés de banques domiciliées aux Caïmans et autres paradis fiscaux. Partout, de très grosses sommes. Remettant l'examen de tout cela à plus tard, il ouvrit l'enveloppe en kraft. À l'intérieur, presque rien. Seulement deux photos. Deux portraits en couleur. Celui d'une femme, brune, la quarantaine séduisante, mais au regard sombre et éteint, et celui d'un homme.

En soutane.

Un prêtre. La bonne soixantaine, le cheveu rare et le regard à la fois doux et fatigué. Le Guerrier tiqua, releva les yeux sur Gürdul qui l'observait, pantelant et de plus en plus angoissé. De sa voix d'outre-tombe, il questionna en exhibant les clichés :

— Qu'est-ce que c'est ?

Le Turc déglutit avec peine. Ses jambes et son épaule blessées le faisaient atrocement souffrir, et sa plongée dans les vapes lui laissait des séquelles. Mais, à cet instant, c'était surtout la trouille qui dominait en lui. Il connaissait la réputation de l'Exécuteur. Chez lui, pas de quartiers, presque jamais de rescapés sur son passage. Mais « presque jamais » ne signifiait pas jamais. D'ailleurs, le Grand Fumier ne l'avait-il pas sauvé, avec sa piqure ? Sentant néanmoins que sa chance ne tenait qu'à un fil, il haleta :

— O.K., Bolan. Donnant-donnant. Je te dis tout, et tu me butes p...

— Tout quoi ? coupa l'Exécuteur.

Le mafieux hésita. Il semblait aller un peu mieux. Louchant du côté des photos brandies par Bolan, il bafouilla :

— Je... tout. Enfin, je veux dire... sur ces photos, toute cette histoire...

— C'est quoi, cette histoire ? pressa le Guerrier, implacable.

— C'est... c'était deux contrats. Un... un deal avec les Ritals.

En clair, deux exécutions. Des assassinats. Un prêtre et une femme ! Sombre, l'ex-sergent Miséricorde gronda :

— Tu veux dire, des contrats commandités par les Italiens ?

Le Turc baissa les yeux, souffla :

— Oui...

Mack Bolan n'était pas surpris. Dans la nébuleuse des mafias internationales, ce genre d'arrangement n'était pas si rare. Les « marchés » se traitaient à présent au niveau planétaire, et on s'y échangeait allègrement les « services ». Relevant les précédents propos de Gürdul, l'Exécuteur insista :

— Tu as dit, *c'était* deux contrats. Ce qui signifie ?

— Ben... ça veut dire que... que nous, on n'a pu traiter qu'un seul cas.

— Lequel ?

— Le prêtre.

Bolan s'étonna :

— Pourquoi seulement lui ?

— Ben... parce que la fille, elle, devait venir avec lui à Bruxelles, mais elle n'est pas venue.

— Venue d'où ?

Mimique douloureuse du mafieux, qui répondit d'une voix molle :

— L'Espagne, je crois.

Le Guerrier fronça les sourcils.

— Comment ça, tu crois ?

— Je... c'est ce qu'on m'a dit ! *Shit ! I...*

— Et le prêtre ?

— *Spain*, répéta Gürdul.

Bolan hochâ la tête, songeur. L'affaire semblait plutôt alambiquée. L'Italie, l'Espagne, la Belgique, cela faisait un sacré triangle. Consultait le dos vierge des photos, il interrogea :

— Leurs noms ?

Grimace du Turc.

— On nous les a pas donnés. Ni les raisons de ces contrats. Seulement les photos des cibles, et les endroits où on pourrait les coincer.

Plausible. Le jeu des cloisonnements. Moins on en sait, moins on peut en raconter aux flics en cas de pépin. Le Guerrier questionna :

— Ces cibles, elles venaient d'où. En Espagne ?

— Valencia, je crois.

Je crois ! Tout ça ne servait à rien. Aucune info valable. Menaçant toujours le pourri de son arme et ne redoutant aucun autre danger pour le moment, il insista encore :

— O.K. La fille n'est pas venue avec le curé. Mais lui, vous l'avez refroidi ?

Mine renfrognée du mafieux, qui finit par avouer d'une voix atone :

— Oui. Pour la fille, ils ont dit que quelqu'un s'en occuperait en Espagne.

— Pour le prêtre, ça s'est passé quand, où et comment ?

Toujours renfrogné, Gürdul énonça brièvement :

— Il y a deux jours. Dans la banlieue de Bruxelles, près de l'église de la Rédemption. Un camion volé. Les infos ont parlé d'un accident de chauffard.

— Explique. Tout. Vite.

Plus sépulcrale que jamais, sa voix avait fait frémir Gürdul, qui coassa dans un désagréable bruit de gorge.

— C'est un deal. Une combine avec les Ritals. On est en affaires ensemble et...

— Ça, je l'ai déjà compris, le bouscula Bolan. Je veux les noms de ces Italiens, et leur appartenance. Mafia Siciliana, Sacra Corona, Camorra...

— Des... des Napolitains, avoua Gürdul d'un ton haché.

La Camorra. Le Guerrier insista encore :

— Leurs noms ?

— Je sais pas.

Menaçant, l'Exécuteur enfonça le canon du micro-Uzi dans l'abdomen du Turc.

— Tu ne sais...

— No ! I... C'est un mec ! Un Rital que je connaissais pas ! Il... il m'a filé rencard, et il m'a collé le deal en main. Une livraison de dope

sur mon secteur du nord de la ville, contre... contre ces deux contrats ! Je jure !

— Ne jure pas, Refik, renvoya l'Exécuteur d'une voix sinistre. Ne jure pas, tu insultes Allah.

Il marqua un temps, épia le silence environnant, et sur le même ton, il soupira :

— On ne t'a pas donné les noms de tes cibles, tu ne connais pas celui de cet Italien, bref, tu ne me sers à rien, Refik. Absolument à rien.

Ce qui n'était pas complètement vrai. Par le biais de la presse, il apprendrait très vite le nom du prêtre « accidenté » deux jours plus tôt. Maigre résultat néanmoins. De sa voix d'outre-tombe, il enchaîna en faisant frémir le canon de l'Uzi :

— Et quand on ne me sert à rien...

— Non, Bolan ! Je sais un autre truc !

Allégeant la pression du micro-Uzi sur le ventre du Turc, l'Exécuteur s'intéressa :

— Genre ?

— C'est... c'est un troisième contrat, haleta le mafieux. C'est... c'est le Rital qui me l'a dit. Enfin, comme ça, dans la conversa...

— Accouche !

— Oui, oui ! Bon... le Rital, il a dit comme ça que son frangin, au curé, des *amici* de Miami allaient... allaient très vite s'en occuper à son tour et que...

— Son frère ?

— *Yes ! Yes !* se hâta le Turc dans un regain d'espoir. Son frangin ! C'est ce qu'il a dit, le Rital !

Dans l'esprit de l'Exécuteur, une lumière s'était mise à clignoter. Couleur rouge sang. Le prêtre assassiné avait un frère, sur lequel un contrat était également lancé. Moralité, urgence extrême.

Si toutefois il n'était pas déjà trop tard.

Dissimulant à la fois son intérêt et son impatience, l'Exécuteur questionna, encourageant :

— Tu as autre chose à me dire ?

Gürdul ouvrit la bouche, la referma, la rouvrit. Visiblement, il cherchait sa réponse. Ou plutôt, la réponse adéquate. Lamentable, sentant sans doute sa survie hautement précaire, il finit par plaider :

— Bordel, Bolan ! J'ai sincèrement coopéré, non ?

Le Guerrier acquiesça :

— Tu sembles effectivement avoir coopéré. Quant à l'avoir fait sincèrement...

D'un mouvement d'une rapidité stupéfiante, le canon du micro-Uzi s'était redressé, et, avant même que le Turc n'ait pu réaliser, la mini-rafale lui fit éclater le cœur. Ou l'organe qui lui en tenait lieu. Les échos déchirants des détonations ricochaient encore sur les murs du sous-sol, quand l'Exécuteur acheva :

— ... j'en doute sincèrement.

Puis il ramassa sa collecte du coffre, l'enfouit dans l'attaché-case qu'il referma, et, se redressant enfin, il enjamba les cadavres pour gagner le théâtre de la tuerie. Sans états d'âme. Pour le Guerrier solitaire, cette nuit n'était qu'une nuit ordinaire. Toujours la violence, la fureur, la mort et sa hideur. Son alliée quotidienne. Sa compagne maudite. Crasseuse, puante et détestable, pourtant indispensable. Il avait l'habitude. Il y avait longtemps qu'elle ne l'effrayait plus. Mais tout était bien fait. Un jour elle le prendrait lui aussi, et tout serait dit. Vengeance et punition, honneur de l'homme debout qui tranche les tentacules de la pieuvre, sachant que chacun d'eux repousserait aussitôt pour dispenser le mal. Encore et encore. Jusqu'à la fin des temps.

Ainsi allait l'humanité.

En attendant, une urgence s'imposait. Téléphoner au seul homme qui pourrait peut-être empêcher un nouveau drame : le contrat lancé contre le frère d'un certain prêtre assassiné deux jours plus tôt dans la banlieue bruxelloise. Alors, sitôt revenu au 4x4 Toyota de location qui l'attendait non loin de là, il démarra en activant son téléphone satellitaire, et composa un numéro. Très spécial, et très confidentiel. Celui du portable de son ami Hal Brognola.

Le numéro Un du *Justice Department* U.S.

CHAPITRE V

Ce soir, Selim Catli était encore de plus mauvaise humeur que ce matin. À cause de Tom. Son correspondant de midi, l'intermédiaire de ses commanditaires. Tom qui avait dit : « *Absolute urgency.* » Or, à la montre de Catli, il était 23 h 15, et après presque douze heures de mobilisation, sa cible était introuvable. Ni cet après-midi, ni depuis la fermeture du magasin d'articles de pêche par l'employé de Rik Viserio vers 19 heures, ce dernier n'était apparu dans le secteur. Pas plus à son commerce qu'à son appartement, situé à l'unique étage, juste au-dessus de la boutique. Une attente éprouvante pour les nerfs du killer, en fait, une véritable tuile. Car toujours à sa montre, la journée s'achèverait exactement dans quarante-cinq minutes, et Tom l'appellerait sur son portable. Alors, connaissant la réputation de ses commanditaires, l'énervement le disputait maintenant chez lui à une sorte de panique. Au point que tout à l'heure, il avait failli aller se renseigner à la boutique, quitte à enfreindre toutes les règles qu'il s'était imposées dès son premier contrat quelques années plus tôt. L'imprudence suprême. Se montrer, offrir son visage aux regards d'éventuels témoins. Le moyen le plus sûr d'identification. L'erreur mortelle. Il s'était donc abstenu. Il était resté au volant de sa putain de Ford pourrie, en pleine chaleur, à transpirer et à mastiquer ses putains de *bubbles* peppermint et à s'user les yeux sur cette putain de vitrine aux articles de pêche et au cadavre d'espadon empaillé. Un truc aux écailles vernies à l'œil figé, exposé là comme une menace, ou une condamnation.

En fait, Selim Catli ignorait si l'espadon avait des écailles ou non. Et il s'en foutait. La seule chose importante à ses yeux à ce moment était ce contrat. Celui qu'il était en train, qu'il allait rater. Exactement dans 44, ou 43 min...

— *Shit !*

Selim Catli avait juré en anglais, car il était intégré depuis longtemps, et qu'il s'appliquait à ressembler le plus possible à un Américain. Pour se fondre dans la masse. Hélas en vain. Sa « tête de Turc » se remarquait comme une mouche sur du lait. Mais, à cet instant, il n'avait que faire de ressembler à un Américain. De la

lumière venait de s'allumer derrière les lames de stores de deux fenêtres de l'étage au-dessus du magasin d'articles de pêche ! L'appartement de Viserio !

Cette lumière ne pouvait signifier qu'une seule chose. Ricardo Viserio venait de rentrer chez lui au nez et à la barbe de Catli ! Pas vu entrer par la porte attenante à la boutique. Forcément une autre entrée, auquel ce con de Tom n'avait pas fait allusion ! Injuriant à mi-voix ses commanditaires, le Turc fusillait d'un regard noir, tour à tour la vitrine obscure de la boutique, et les deux fenêtres éclairées. Un nouveau juron passa ses lèvres serrées, juste à la seconde où une silhouette apparaissait en ombre chinoise derrière les lames de store d'une des fenêtres. Une haute silhouette, qui disparut presque aussitôt. Lamelles du store basculées. L'instant d'après, la même opération se produisit à l'autre fenêtre, et Selim Catli cracha un nouveau juron, avant de se tasser sur son siège, incrédule.

Comment avait-il pu se laisser avoir ainsi !

Puis il se calma. Bien sûr, même à cette heure, ce secteur de Miami continuait à vivre, quelques restaurants fonctionnaient encore, la circulation s'écoulait toujours sur Port Blvd, et du monde circulait encore sur les trottoirs. Rik Viserio n'avait été qu'un passant parmi d'autres. Simple inattention de sa part.

Faute professionnelle quand même !

L'instant d'après, mastiquant frénétiquement son *bubble* et tâtant sous sa veste la crosse du Smith & Wesson 9 mm, il se redressa. Puis il consulta sa montre. Minuit moins dix ! Il était encore temps, à condition de ne pas traîner. De ne pas chercher à figner. Méthode directe, exécution classique. Deux ou trois bastos dans le torse de la cible, une dernière dans le crâne. Coup de sécurité. L'enquête conclurait forcément à une exécution professionnelle, mais Selim Catli s'en foutait presque autant que de savoir si l'espadon avait des écailles. Tom n'avait rien précisé quant au mode opératoire. Alors...

S'extrayant de la vieille Ford, Selim Catli palpa son portable à travers sa poche de veste, puis le jeu de passes qu'il transportait dans l'autre. Trois « clés universelles » confisquées quelque temps plus tôt à une de ses cibles. Un indic, serrurier de son état, un peu trop bavard auprès des flics. Un instant, il observa le secteur. Simple réflexe. Il n'était rien qu'un passant parmi d'autres. Apparemment parfaitement ordinaire. Retrouvant alors tout son calme, il traversa le boulevard, passa nonchalamment devant le magasin de pêche. Sans un regard. Inutile. Seule, la porte d'accès à l'immeuble l'intéressait. En bois massif, ornée de ferrures pseudo hispaniques. Verrouillée. Sur la droite, scellé dans le mur, un digicode. Sans hésiter et espérant que le code indiqué au dos de la photo n'avait pas été changé, il sollicita le

clavier d'un index qui ne frémissait pas. La tension de l'attente passée, il redevenait le killer glacial qui avait fait sa réputation chez les vieux « cheiks » de l'Organisation. Des cheiks qu'il valait mieux ne pas décevoir.

À sa montre, il était 23 h 52.

Plus que huit minutes. Il y eut un petit déclic au niveau de la serrure, le battant s'entrouvrit, et Selim Catli le repoussa. Derrière, un couloir sombre. Tout individu normalement constitué aurait aussitôt cherché la minuterie. Pas le Turc. Un professionnel. Depuis longtemps, il savait qu'à son déclenchement, une minuterie risquait de faire du bruit, ou que n'importe qui pouvait remarquer la lumière. Pour les théâtres d'opérations de nuit ou les lieux clos, Catli avait un truc à lui. Sa montre. Au cadran lumineux, mais surtout éclairant. Simplement en agissant sur le remontoir. Un mince faisceau de lumière bleutée, si discrète qu'un temps d'adaptation était nécessaire pour commencer à y voir. Mais cette nuit, Selim Catli n'avait pas le temps. Il actionna l'éclairage de sa montre, il ferma les yeux, les rouvrit, et tandis que sa vision s'adaptait progressivement, il parcourut un couloir aux odeurs de bois tiède, trouva un escalier sur sa droite. Un escalier dont les marches craquèrent légèrement sous son poids, mais il était déjà à l'étage. Là aussi un couloir. Avec fenêtre sur cour éclairée par la lumière du bâtiment d'en face. Meilleur éclairage. Au fond, une porte. Unique. Infos exactes au dos de la photo. Sous la porte, aucun rai de lumière. Foulant un carrelage râpeux en quelques pas, Selim Catli franchit les derniers mètres en silence, plaqua une oreille au panneau, capta les échos discrets d'une musique aux accords latinos. Probablement dans une pièce éloignée. Ou fermée. Une aubaine. Sortant les passes de sa poche, le Turc repéra les fermetures de la porte. Une seule serrure, centrale, équipée d'un canon en étoile. Classique, dans l'éventail des matériels de sécurité. Condamnation à barre verticale, à trois ou cinq points de verrouillage. Panneau sans doute blindé à l'intérieur, mais pour Catli, le genre d'obstacle facile à franchir. Choissant la bonne clé à la lueur de sa montre, il l'introduisit avec précaution dans la serrure, tâtonna une poignée de secondes, avant de percevoir un léger déclic. Huilé, à peine audible. Puis un deuxième. Un peu plus fort. Il tourna encore la clé, sentit une légère résistance, perçut un autre son huilé, sut que c'était gagné, et, sous sa poussée contenue, le panneau s'entrouvrit sur un filet d'obscurité. Par précaution, il avait éteint sa montre et empoigné le S&W. Comptant mentalement les secondes qui défilaient et songeant au coup de fil de Tom qui allait survenir d'une minute à l'autre, il vissa le réducteur de son au canon de l'automatique, et fit doucement monter une balle dans la chambre. Prêt, il prit une profonde inspiration et fit un pas en avant. Le battant s'ouvrit davantage, et,

cette fois, droit devant et au fond de l'obscurité, un filet de lumière sous une autre porte. Encore trois pas, et...

— *Don't move.*

Et un contact. Dans la nuque. Glacé. Puis, dans son dos, une autre voix, péremptoire :

— Police ! Lâche ton arme !

— *Putana !*

Pour la troisième fois, le juron de Matteo Caseri résonna dans le bureau enfumé à la manière d'un coup de feu. *Il numéro Tre della Famiglia napoletana* Saccia, nouvelle force dirigeante de la Camorra, était à cran. À la fois fou de rage et de fatigue. Il ne dormait plus depuis une éternité. Du moins lui semblait-il. Une insomnie qui avait débuté trois jours plus tôt à la lecture de cette coupure de presse en troisième page de *Las Provincias*. Le suicide de Carmela n'occupait qu'un minuscule entrefilet, mais sa fille Antonia était tombée dessus. Pas vraiment par hasard. Depuis le retour de sa mère Carmela dans sa ville natale d'Alicante, elle lisait régulièrement la presse espagnole, notamment celle de la province où sa mère s'était exilée, pour y vivre ses fièvres passionnelles avec un amant rencontré deux ans plus tôt lors d'une visite à sa grand-mère, morte depuis. Sa seule famille sur place. Une façon pour Antonia de ne pas rompre tout contact avec sa mère. Or, cet entrefilet, elle l'avait lu la première, et s'était mise à bégayer fortement, comme ça la prenait parfois sous l'empire d'un puissant stress. Depuis, elle restait cloîtrée dans son studio, à l'étage de la villa. Sourde aux appels de son père, refusant quasiment toute nourriture, tirant sur quelques pétards au passage et faisant trembler les murs avec les échos tonitruants de ses conneries de concerts gothiques. Orgie de décibels, en forme de protestation. Car bien que brouillée avec sa mère toujours ivre, bien avant sa « fuite » en Espagne, Antonia Caseri avait voulu sauter dans le premier avion pour Alicante. Sa seule famille se résumant à présent à sa fille restée en Italie, et à un demi-frère vivant plus ou moins d'expédients quelque part en Afrique, la nouvelle du décès ne leur était parvenue à ce jour que par voie de presse, et le corps de Carmela était déjà en terre. Néanmoins, Antonia avait aussitôt voulu se rendre sur sa tombe.

Et bien sûr, Matteo Caseri le lui avait interdit.

Réflexe sécuritaire. Car pour lui c'était sûr, *on* avait « suicidé » Carmela. Certitude qui lui était venue en apprenant la mort du *padre* Miguel Viserio. Parce que le prêtre avait connu Carmela enfant, que Matteo le savait, et que depuis le retour de celle-ci en Espagne, il était redevenu son confesseur, et surtout, parce qu'au cours de ses crises

éthyliques, elle avait plusieurs fois menacé de tout lui raconter... hors confession. *Tout*, c'est-à-dire ce qu'elle savait des grosses combines que la Famille Saccia avait réussi à planter en Espagne entre Valence et Alicante, en association avec les *amigos* locaux. Notamment dans l'immobilier. Et sur ces combines, elle en savait un peu trop. Par sa faute à lui. Car avant qu'elle se transforme en pocharde, Carmela était un super top. Et très maligne, et formidablement douée pour l'amour. Alors, tout membre important qu'il était de l'*Organizzazione* locale, et bien qu'il s'en défendît, Matteo Caseri en avait eu le béguin. Au point que, sur l'oreiller, il avait parfois parlé. Sans doute beaucoup trop. Alors forcément, de suspect à ses yeux, l'accident mortel à Bruxelles du *padre* Miguel Viserio, quelques heures seulement avant le « suicide » de Carmela, avait fait tilt dans son cerveau. Surtout à la lecture de cet entrefilet, où le journaliste n'avait pas hésité à faire le rapprochement entre Carmela et l'homme d'église en écrivant : « Perdue dans l'enfer de la drogue et de l'alcool, elle n'a pas supporté la mort du *padre*, son ami et confesseur. » Résultat, dans l'esprit du *sotto-capo* Caseri, le tocsin s'était mis à sonner comme un dingue. Carmela était à la fois trop croyante, trop pratiquante, et paradoxalement trop jouisseuse de tout pour se suicider. Même soûle, même droguée. Moralité, pour lui, il s'agissait bel et bien de deux assassinats. Celui de son ex pour la faire taire, celui du *padre*, pour le cas où elle lui aurait parlé. Ce qui était peut-être le cas, peut-être aussi que les commanditaires des crimes en avaient la preuve... et qu'ils savaient d'où elle tenait ses infos. C'est-à-dire, de lui.

Alors, depuis, Matteo Caseri avait peur.

Peur que les commanditaires en question ne soient tout simplement ou son propre boss, ou ses associés espagnols. Car, dans ce cas, il était mal. Très mal. Raison pour laquelle il avait interdit à sa fille d'aller sur la tombe de sa mère.

Pas question.

Depuis sa séparation d'avec Carmela, Matteo Caseri n'avait qu'une faiblesse dans sa sombre existence de mafieux. Antonia. Il en était raide dingue. Non parce qu'à 17 ans elle était encore plus belle que sa mère à sa meilleure époque, mais parce que depuis toute petite, la gamine n'avait pas sa pareille pour l'entortiller. Elle le menait par le bout du nez, et il adorait ça.

Sauf pour cette visite au cimetière d'Alicante.

Rien à faire. Même accompagnée par une escouade de porte-flingues, il ne la laisserait pas partir. Son instinct lui criait casse-cou. À cause de son boss. Sandro « Big » Saccia. Là-bas, il lui serait facile de la faire exécuter par une équipe locale. Il en était capable. Par simple principe de précaution.

Un parano chronique, Sandro, si violent qu'il l'avait vu une fois éclater lui-même le crâne d'un de ses *tenenti* seulement soupçonné de détournements de fonds. Cela s'était passé dans l'immense office de sa villa de Portici, où il avait l'habitude d'organiser la *pasta* une fois par mois, histoire en passant, de remonter les bretelles à tout le monde. Passé dans le dos de sa victime, il lui avait enfoncé par trois fois dans l'occiput la feuille de boucher qui servait à séparer les côtes de veau. Il y avait eu tellement de sang sur la table des convives et sur leurs fringues, qu'on avait dû émigrer à la salle à manger d'apparat pour dîner. Sans grand appétit. Sauf pour le boss. Une fringale monstrueuse. Il adorait foutre la trouille à ses hommes.

C'était réussi.

Matteo Caseri commençait à baliser sérieusement. Surtout depuis hier. Toute la journée, histoire de tâter le terrain, d'essayer de se rassurer, il avait tenté de joindre Saccia, parti une semaine sur le yacht de son ami José-Luis Somosa, un armateur panaméen, actuellement en croisière du côté de Capri. Chaque fois, il avait eu la boîte vocale du portable. Il avait laissé plusieurs messages, demandant au boss de le rappeler. En vain. Il avait ensuite envoyé un mail à sa messagerie, et avait même pensé pouvoir le joindre en appelant la ligne du yacht. On lui avait assuré que son message serait transmis, mais toujours le silence. En désespoir de cause, il avait alors appelé Cio Varese, le *consigliere* de Saccia. En fait, le sous-boss de la famille. Celui qui avait guidé les premiers pas de « Big » dans *l'Organizzazione*. Une sorte de père spirituel. Là encore, chou blanc. Ou presque. Laconique, le vieux Claudio lui avait seulement demandé :

— Tu as un problème, Matteo ?

Sur un ton bizarre. Enfin, il l'avait ressenti comme ça. Il avait répondu non. Rien que la routine. Depuis, la question de Clo et son intonation bizarre tournaient dans sa tête. Et son angoisse montait. Jusqu'alors, son intuition ne l'avait jamais trompé. Au temps où il faisait ses classes en tant que simple *soldato*, ça lui avait même sauvé la mise plus d'une fois, au même titre que ces deux calibres qu'il portait alors toujours sur lui. Un gros automatique sous la veste, et un petit revolver Bodyguard porté dans un étui de jambe, sous son bas de pantalon. Une habitude qu'il avait reprise depuis la veille. Précaution instinctive. Précisément à cause de ce silence du boss, à cause aussi du ton du *consigliere*, il était sûr que « Big » était pour quelque chose dans le « suicide » de Carmela, et dans « l'accident » du *padre* espagnol. Directement ou non. De toute façon, le résultat serait le même. Si le boss le soupçonnait d'avoir bavé trop d'infos à son ex, Caseri était mal. Au pire le tranchoir de boucher, au mieux, une balle dans la nuque. N'importe où, n'importe quand. Mais tout ça n'était presque rien. Car

chez les *amici*, on appliquait le principe de précaution. Dans les affaires trop sensibles, on éliminait tous les éléments potentiellement dangereux.

Dans ce cas précis, Antonia.

Si Sandro décidait de le supprimer, il ferait tuer sa fille dans la foulée. Peut-être même qu'il s'attaquerait à son frère de Terracina et à sa femme, qui n'avaient pourtant rien à voir dans tout ça. Susceptibles de parler. De dénoncer. Dans *l'Organizzazione*, on n'avait pas de sentim...

La sonnerie !

Arraché à ses sombres pensées par la musiquette de son portable, Matteo Caseri sursauta. Le téléphone ! À presque minuit ! Écrasant le moignon de cigare mouillé dans le taste-vin en argent qui lui servait de cendrier, le numéro Trois de la *Famiglia napoletana* décrocha.

— *Pronto ?*

— Matteo !

Un timbre grave, vaguement tramant, celui de Sandro « Big » Saccia. Enfin ! Dans le combiné, la voix enchaîna, sans fioriture :

— Tu as eu tort. *figlio* !

Instantanément, Matteo Caseri sentit son sang se glacer. Son instinct ne l'avait pas trompé : Saccia savait. Il allait mourir !

Et sa fille aussi !

CHAPITRE VI

— Tu as eu tort de ne pas insister, *figlio* ! Tu aurais dû dire à cet imbécile que c'était urgent. Il m'aurait fait passer le téléphone !

Plongé dans sa truille, Matteo Caseri mit quelques secondes à comprendre à qui Saccia faisait allusion. Au matelot du yacht de José-Luis Somosa qu'il avait eu au téléphone. Émergeant de son coup au cœur, il finit par balbutier :

— C'était pas important, *padrone*. Je voulais juste des nouvelles et...

— *Bene ! Bene !* Je vais bien, *Jiglio* !

Le gros Saccia n'avait qu'à peine dix ans de plus que Caseri, mais il l'appelait « fils ». Une manie. Sans doute pour bien marquer son statut de patriarche. De *padrino*. Se remettant peu à peu de son émotion, mais toujours inquiet malgré tout, Caseri tentait de détecter dans la voix du boss l'intonation suspecte. L'accent artificiel. Trop calme, ou trop nerveux. En vain. Déjà, le *capo* de Naples enchaînait sur le même ton :

— Pour mon portable, le bateau était hors zone de couverture. J'ai eu ton message que ce soir. De toute façon, j'allais t'appeler. On mouille à Amalfi, et j'ai besoin de documents.

Les pensées ailleurs, Caseri répéta :

— Des documents ?

— Un deal à régler avec des amis de Somosa. Des bataves. Ils sont chauds, mais ils repartent demain pour Anvers et je veux signer cette nuit. Pour ça, il me faut le dossier N.B.B.

Le dossier *National Bank of Bahamas*. Sous-entendu, une des combines immobilières dont Matteo Caseri s'occupait personnellement, et qui, via Nassau, passait par une banque de Georgetown, aux îles Caïmans. Mi-surpris, mi-soulagé d'entendre le boss parler simplement business, il s'étonna :

— Euh... *sì. Ma...*

— *Adesso*. Maintenant.

— *Adesso* ?

— *Presto*, confirma Saccia. Je t'ai envoyé Massi. Il devrait pas tarder.

Massimo Sordi. Le neveu du boss. Un fils de sa sœur, veuve d'un industriel de Turin. Véritable gravure de mode, feignant comme une couleuvre, prétentieux comme un paon, mais plus fayot tu meurs. Caseri le détestait depuis toujours, et l'autre le lui rendait bien. Pour faire plaisir à sa frangine, Sandro le traînait partout avec lui. Formation sur le tas, qu'il disait. Une instruction dont ce jeune minable comptait bien profiter très vite. Il n'y avait qu'à voir les regards qu'il levait parfois sur le numéro Trois. Des mitrailleuses lourdes. S'il avait pu le tuer...

— Remets-lui le dossier, enchaîna Saccia dans le combiné. Plus deux contrats vierges. Je te ferai rapporter le tout demain matin. T'auras plus qu'à faire enregistrer.

D'un coup, Caseri respira mieux. Le boss avait besoin de lui. Rien que du business. Il s'était fait des idées.

— *Bene, padrone*. Je m'en occupe.

Il y eut un déclic sur la ligne. Saccia avait raccroché. Sans un mot superflu. Comme d'habitude. Exactement comme d'habitude. Caseri faillit rire de lui-même. En l'occurrence, le parano, c'était lui. S'arrachant à son fauteuil, il empocha son portable, gagna le meuble bibliothèque de bois d'olivier qui occupait tout un pan de mur, sortit une ligne de faux livres d'un rayon, découvrant une porte de coffre-fort. Il l'ouvrit, écarta quelques liasses de dollars et d'euros, préleva un dossier fermé par une sangle et referma le panneau blindé. L'instant d'après, désormais sourd à l'orgie de décibels gothiques provenant de l'étage, il gagna l'entrée de la villa, sortit sur le perron. Aussitôt, deux ombres apparurent dans la zone de lumière. Roberto. Le *soldato* de garde et son chien.

— *Va bene*, dit-il, laconique. Ouvre le portillon.

— *Sì, padrone*, acquiesça le jeune flingueur en actionnant la télécommande accrochée à sa ceinture.

Son dossier sous le bras, Matteo Caseri descendit la longue allée de gravier bordée de massifs, et il arrivait à la grille d'entrée quand les feux d'un véhicule apparurent entre les arabesques de fer forgé. Un déclic huilé s'éleva du portillon attendant qui s'entrouvrit. Il tira le battant, se retrouva sur le trottoir de la petite voie pavée privative. La voiture était là, moteur tournant au ralenti. Une BMW noire, chauffeur au volant. Sa portière arrière était ouverte, et, dans la lumière du plafonnier, un homme lui faisait signe. Massimo. En costard crème rayé bleu, avec sa cravate impeccable, ses beaux cheveux super brushing et son sourire pâte dentifrice. Même à cette heure, on l'aurait

dit tout droit sorti d'un magazine de mode. Chassant négligemment une poussière imaginaire sur l'extrémité d'une manche de sa veste et se penchant à l'extérieur, il pressa :

— *Presto*, Mat ! Le patron attend !

Mat ! Matteo Caseri détestait être appelé par ce diminutif. Surtout par ce petit con. Il avait l'impression d'être ainsi ravalé au rang de simple *soldato*. De se retrouver vingt ans plus tôt. Or il était le numéro Trois de la Famille. Ce minable dandy ferait bien de ne pas l'oublier ! En trois pas, il fut à la portière de la BMW. Tendait le dossier au jeune neveu, il se penchait dans l'ouverture, quand un souffle passa dans sa nuque.

— Monte.

Une voix rêche bien connue, celle de Piero. Le *caporegime* de Saccia. Le chef de ses flingueurs. Arrivé dans son dos sans qu'il s'en aperçoive. Incrédule, Matteo Caseri allait tourner la tête, quand il sentit une main s'insinuer sous sa veste. Dure. Impérative. Une main qui empoigna la crosse du S&W enfoui dans son holster. Se crispant brusquement et tout en essayant de se dégager, Caseri protesta :

— Hé ! *Che pass...*

— Le boss t'attend. Grimpe dans la bagnole. *Presto*.

Le boss l'attendait ! Pas vraiment prévu, ça ! Il regimba :

— *Aspete !* Attends ! Je vais prendre ma voiture et...

— T'inquiète. On te ramènera.

Toujours Piero. La voix plus rêche encore. Dans le même temps, l'autre poigne du flingueur en chef avait saisi l'épaule de Caseri, serrant le deltoïde jusqu'à faire mal. Simultanément, sa dextre revenait à l'assaut du S&W sous la veste du numéro Trois de la Famille Saccia. Instinctivement et songeant à Roberto et au chien tout près de là, Caseri voulut redresser la tête, ouvrit la bouche pour appeler. Instantanément, la main se crispa sur son deltoïde. Derrière, la voix rêche gronda :

— *Calmo ! Non problema !*

Faussement rassurante. Malgré sa résistance et l'esprit chaviré, le numéro Trois se sentit délesté de son arme, poussé sans ménagement dans l'ouverture de la portière. Sous la lumière du plafonnier, le sourire pub de Massimo Sordi se changea en rictus.

— T'as besoin d'un flingue, Mat ? T'as un souci ? Tu te sens menacé ?

Il semblait très heureux de la situation.

— Grimpe, répéta la voix rêche dans la nuque de Caseri. Magne. Fais pas d'histoires.

Magne ! Langage habituellement réservé aux rangs subalternes de l'Organisation. À mesure que les mots et les phrases défilaient, le statut de Matteo Caseri lui semblait s'étrécir à la vitesse grand V. Jusqu'à tout à l'heure, aucun membre de la Famille n'aurait osé lui parler comme ça. Absence totale de respect. En quelques secondes, son univers venait de basculer. Irrémédiablement. Car, bien sûr, l'évidence s'imposait. Son instinct ne l'avait pas trompé. D'une façon ou d'une autre, Sandro « Big » Saccia avait tout compris. Et ce soir, il avait décidé de lui donner la punition. Or, dans leur monde, la punition se résumait à un seul mot. La mort.

Mourir ! Et Antonia ! Qu'allaient-ils faire à Antonia ?

La mort pour elle aussi. À moins qu'ils n'en fassent la maîtresse de l'un d'eux. Comme ce minable de Sordi. Ou pire encore, si elle refusait. Les bordels. D'abord les maisons d'abattage. Pour la mettre au pas. La briser. La transformer en animal. Et ensuite en épave ! En viande à plaisir. En viande avariée. Terrible. Insupportable...

— Grimpe, je te dis !

Tandis que Piero le poussait dans le dos sans ménagement, une sorte de voile de colère passa devant les yeux de Caseri. Sans qu'il l'ait vraiment programmé, et alors que sa jambe gauche disparaissait à l'intérieur de la voiture, sa main droite descendit le long de sa jambe. Un mouvement qui passa inaperçu des deux autres, et bien sûr du chauffeur resté au volant. Toujours plongé dans une espèce d'état second, il se laissa tomber sur la banquette en cuir, près de Massimo Sordi qui se poussa pour permettre au *caporegime* de prendre place à son tour. Pour le coincer entre eux. Accomplissant en douceur les gestes effectués autrefois à des milliers de reprises et profitant du mouvement général, il avait discrètement relevé le bas de son pantalon. Pour distraire l'attention, redevenu d'un calme qui le surprit lui-même et s'adressant au *caporegime*, il s'inquiéta :

— Bon Dieu, Piero ! Tu peux me dire ce qui se passe ?

Sans laisser à l'intéressé le temps d'ouvrir la bouche et tandis que ce dernier claquait la portière sur eux, Massimo Sordi répéta à sa place :

— *Il padrone*. Il t'attend.

C'était sûrement faux. Saccia n'avait en aucune manière formulé cette exigence au téléphone.

— Je viens de lui parler, opposa-t-il. Il m'a seulement dit de te donner ce dossier.

Disant cela, il s'était penché en avant, comme pour observer la face trop lisse du neveu. Dans le même temps, il avait tiré le petit Bodyguard de sa gaine de cheville, l'avait lové au creux de ses larges

paumes réunies, remontant celles-ci entre ses cuisses réunies. Geste apparemment naturel, compte tenu de l'espace exigü, et qui passa inaperçu dans la pénombre revenue. D'un ton soudain moins décontracté et sourire ravalé, le dandy renvoya :

— À toi, il te l'a pas dit, parce qu'il n'avait peut-être pas encore décidé. Mais à moi, il l'a dit. Il veut te voir. Avec le dossier. Maintenant.

L'argument aurait pu se tenir, sans ce détail qui taraudait l'esprit de l'ex-flingueur. La confiscation de son Smith & Wesson. Ce truc-là, il le connaissait par cœur. Il l'avait pratiqué des dizaines de fois. Précisément quand il recevait l'ordre d'emmener un gus « faire une balade ». Une mise à mort. Première précaution, délester le condamné de son artillerie. Pourtant, connaissant la paranoïa de Saccia, Caseri conservait un doute. Le boss se méfiait de tout et de tous. L'obsession du complot. Jusqu'alors, il n'avait jamais exigé le dépôt de son arme avant une entrevue, mais aucun comportement humain n'était figé pour toujours. Alors, Matteo Caseri décida d'attendre. Pour être sûr. Afin d'éviter la bavure. Il n'aurait plus manqué qu'il tue le neveu du boss ! Surtout sans raison. Surveillant tour à tour l'itinéraire, les attitudes de ses voisins et guettant les brefs regards du chauffeur dans son rétro, il se mit à attendre. Pas très longtemps. Il connaissait le secteur, la route lui était familière, et lorsque, à la sortie de Pompéi, laissant la côte à droite, la BMW tourna à gauche pour monter vers Scafati, il sentit son estomac se crispier.

Ils n'allaient pas à Amalfi.

Moralité, ou le boss avait menti sur le lieu où il se trouvait, ou ces enfoirés l'embarquaient dans un coin tranquille pour le buter. Dans les deux cas, ça sentait mauvais. Très mauvais. Histoire de lever ces derniers restes de doutes, Caseri tenta :

— Où est-ce qu'il m'attend, le patron ? Il n'est plus sur le yacht de Somosa ?

Le *caporegime* allait répondre, quand Massimo Sordi le devança :

— T'as un problème, Mat ? Tu balises, ou quoi !

Le ton se voulait ironique, mais une certaine tension transparaissait sous le propos.

— *Non problema*, laissa tomber Caseri, l'air indifférent. Je croyais qu'il était sur le yacht du Panaméen. *E tutto*.

— Il est où il veut, quand il veut, crut devoir justifier Massimo. Le Panaméen, il a une baraque dans la montagne. Le boss va y passer la nuit.

Le neveu marqua un temps, assena lourdement :

— À moins que ça déplaie au *signore* Mat ?

Encore Mat ! Décidément, Matteo Caseri détestait ça. Petite satisfaction toutefois, le jeune paon était nerveux. Sa voix frémissait un peu sur les fins de phrases. Normal. Lui n'avait jamais été tueur. Quant à Piero, privé de parole par les remarques du neveu, il était carrément absorbé par la contemplation de la nuque du chauffeur. Pendant ce temps, la BMW venait de dépasser Scafati, filant toujours vers l'est, s'éloignant de plus en plus de la côte. Un moment déstabilisé, le cerveau de Matteo Caseri recommençait à fonctionner. Pas celui du *numéro Tre della Famiglia* qu'il était devenu, celui de Mat, le tueur efficace et froid qu'il avait été autrefois. Peu à peu, les choses se mettaient en place dans son esprit. Il connaissait la région, et l'idée de l'endroit où ces deux minables l'emmenaient commençait à poindre dans son esprit. Les carrières de Santa Maria, situées aux contreforts des montagnes de Campanie, quelque part entre Nola et Avellino. Un lieu gravé dans sa mémoire, où lui et ses gars avaient autrefois emmené certains gus en balade. Comme eux ce soir. Il en était maintenant certain. Conviction bientôt renforcée quand la voiture dépassa l'agglomération jumelée de Pagani-Nocera, pour grimper peu après vers les collines. Au creux de ses paumes réunies et enfouies entre ses cuisses, l'acier du Bodyguard était devenu tiède. Rassurant. Et ses mains ne tremblaient pas. Loin derrière la vitre de gauche, la masse conique du Vésuve et les lueurs de ses fumeroles se profilaient dans la nuit, mais les pensées de Caseri étaient ailleurs. Dans son esprit d'ex-tueur, les éléments du scénario s'étaient déjà inscrits. Ces abrutis avaient oublié qui il avait été. Ils ne se méfiaient pas. Les carrières étaient encore à un petit quart d'heure, et comme lui dans le passé, ils avaient prévu l'exécution là-bas. Question de commodité. Pas de sang dans la bagnole, pas de cadavre à porter, et surtout, pas de problèmes avec les flics au cas où. Autour de Naples et de Salerne, c'était l'heure de tous les petits trafics, et les contrôles routiers n'étaient pas rares. À cet instant, Matteo Caseri se demanda ce qu'il ferait s'ils étaient arrêtés. Tenter le coup de force, demander l'aide des *carabinieri* ? Sûrement pas. Ça ne le sauverait pas. Les prisons italiennes étaient pleines d'*assassini* prêts à tuer. Surtout les repentis. Un ordre venu de l'extérieur, une lame qui jaillit quand on ne l'attend pas, la gorge tranchée, la mort instantanée. Ici, la Camorra régnait partout et sur tout. Même et surtout dans les prisons.

— Tu en veux une ?

Arraché à ses pensées, Matteo Caseri tourna la tête. Dans la pénombre, Piero lui tendait son paquet de Camel. La cigarette du condamné. L'ironie de la situation faillit faire sourire le numéro Trois. Sans bouger les mains, il secoua la tête.

— Grazie.

Tandis que le *caporegime* allumait la sienne, la flamme de son briquet éclaira ses petits yeux noirs. Vides d'expression.

Presque ternes. Comme ceux de Caseri autrefois, dans les situations analogues. La concentration du tueur avant l'action.

— Bene.

Le tueur se laissa aller contre le dossier de la banquette. Apparemment parfaitement détaché. Il fuma sa cigarette, entrouvrit sa glace de portière lorsqu'elle fut terminée, balança le mégot à l'extérieur. La BMW s'était engagée sur une petite route secondaire, cahotant dans les nids-de-poule. Une voie étroite, qui grimpait en virages serrés. Puis, dépassé le village de Santa Maria, elle s'élança à l'assaut d'une pente plus raide, avant de tourner à droite pour descendre un chemin caillouteux. De mémoire, Caseri refaisait le parcours final emprunté dans le passé. Le terminus approchait. Trois minutes. Cinq au plus.

— On arrive.

Jusqu'alors muet, le chauffeur venait d'annoncer ce que Caseri savait déjà. Sur sa droite, il lui sembla percevoir un mouvement dans le bras du *caporegime*. L'esquisse d'écartement du coude. Trop lente pour être naturelle. Caseri connaissait également ça. La dextre du tueur avait empoigné son arme sous sa veste, soulevant son coude opposé. Le flingue était à présent dans son poing. Et dans la lumière des phares, le chemin s'arrêtait brusquement. Comme une coupure à la hache, entre deux pans de roches. Au-delà, le vide, l'obscurité.

Noire comme la mort.

La mort au bout des canons. Celui de Piero. Celui de son arme venait d'apparaître entre les pans de sa veste. Fugitivement. Luisante. Acier stainless. Jusqu'à présent, Matteo Caseri avait pris Piero pour un tueur intelligent. Un pro. Il s'était trompé. Hors zone humide, tropicale, fluviale ou marine où le métal s'abîme, un bon soldat n'utilise pas d'arme en acier stainless. Trop brillante. Même la nuit. Surtout la nuit. La moindre source lumineuse, le moindre rayon de lune, la plus petite lueur accrochait l'éclat de l'acier. Comme la petite lueur dans l'œil de Piero. Le regard d'avant l'exécution. Il n'était pas encore temps. Pas de sang dans la voiture. Cette lueur-là, Matteo Caseri la connaissait bien. Infinitésimale. Si fugace qu'il fallait être un professionnel pour la saisir au vol. Or Matteo Caseri, lui, était un vrai pro. Un des meilleurs. Il l'était resté toutes ces années. Question de nature. De talent. D'instinct de survie. Et cet instinct-là, Matteo Caseri était né avec. Il l'avait conservé dans chaque fibre de sa chair. De son esprit. Une seconde nature. Une sorte de...

— On est arrivés.

La voix de Piero. Seulement sa voix. Ses lèvres n'avaient même pas bougé. On aurait dit un ventriloque. Et dans la pénombre, son regard était comme absent. Mais il était là. Et bien là. L'orifice noir de son pistolet aussi. Pointé droit entre les yeux de Caseri. La voiture était arrêtée, et le chauffeur s'était retourné. L'air d'attendre.

— Tu descends. Mat.

La voix de Sordi. Lui n'avait pas le regard absent. Ses yeux luisaient d'excitation. D'appréhension aussi. Matteo Caseri savait lire ces choses dans les yeux. Le dandy avait la trouille de rater son coup. Que quelque chose foire au dernier moment. Même maintenant que les jeux étaient faits, que Caseri était virtuellement mort. Virtuellement seulement. Car ses mains bougèrent, juste à l'instant où Piero ouvrait sa portière. Si vite que ni lui ni aucun des deux autres ne comprit ce qui se passait. Entre les mains jointes de Caseri, il y eut deux éclairs. Un vers la droite, un vers l'avant.

Deux seulement.

Dans une sorte de cauchemar, Massimo Sordi vit les deux éclairs, perçut un cri rauque du côté de Piero, vit la silhouette du *caporegime* basculer dans l'ouverture de sa portière, tandis qu'à son tour Tony, le chauffeur, émettait un drôle de couinement. Le temps d'une milliseconde, il vit la tête de ce dernier partir en arrière, tandis que des choses tièdes le frappaient en pleine face, et qu'un objet dur et tiède se plantait violemment dans son cou. Entre le menton et l'oreille.

— Faut pas m'appeler Mat, petit con.

La voix de Matteo Caseri, basse, sinistre, résonnait encore dans la tête de Massimo, quand son crâne explosa sous l'impact. Calibre .38 spécial, tiré à bout portant. Le dandy n'eut même pas le temps de souffrir. Matteo douta même qu'il ait eu celui de comprendre que sa mort arrivait. Dommage. Mais, oubliant sa frustration, il remit le Bodyguard dans son étui de cheville, rabattit son pantalon, descendit de voiture, et, sans un regard pour le crâne éclaté du *caporegime*, il enjamba le corps, fit le tour de la BMW, ouvrit les portières avant et arrière, tira les deux cadavres à l'extérieur, lança un regard vers les carrières où il avait autrefois envoyé d'autres flingueurs en enfer, et s'installa au volant. L'instant d'après, tandis que la berline dévalait en sens inverse la petite route défoncée, il sortit son cellulaire de sa poche, composa le numéro d'un autre portable. En espérant que l'orgie de décibels de musique gothique n'empêche pas...

— Pronto ?

La voix d'Antonia. Un peu molle. Le sommeil ou le shit. Sur fond d'accords gothiques tonitruants. Alors, Matteo Caseri cria dans le

combiné pour bien se faire entendre.

Leurs vies en dépendaient.

CHAPITRE VII

Albert Huyguens ressemblait à tout, sauf à un Belge. Il l'était pourtant. Par son géniteur. Un mécanicien automobile, que sa mère, piémontaise de souche, avait connu trente-deux ans plus tôt quelque part dans un bal. Le géniteur en question l'avait reconnu, s'était mis en ménage avec sa mère, mais leur cohabitation n'avait duré qu'un an et demi. Charles Huyguens buvait trop, et Adela ne l'avait pas supporté. Deux ans plus tard, Charles s'était tué dans un accident de la route, et Albert n'avait pas eu le temps de connaître l'auteur de ses jours. Résultat, une mère émigrée pour seule famille. Une très jeune mère. Dix-neuf ans à sa naissance. Hélas pour elle, elle n'était pas très belle. Et comme Charles Huyguens avait lui aussi été assez laid, le fruit de leur union, bien que typé très bel canto, ne dégageait pas un charme torride. Physique banal. Trop noir de partout. Cheveux, poils, yeux et peau. Enfin, une peau plutôt grisâtre, d'apparence malade. Par bonheur doté d'une intelligence moyenne, il avait réussi à maintenir ses études à un niveau acceptable. Suffisant pour réaliser son but : devenir flic.

Dans la profession, son physique serait un atout. De quoi mettre mal à l'aise n'importe quel suspect. Évidemment, il ne serait jamais commissaire, mais un traitement et une retraite d'inspecteur n'étaient pas négligeables. Du moins, c'est ce qu'il avait cru au début. Mais, au fil du temps et le coût de la vie augmentant, il s'était senti de plus en plus serré sur le plan pécuniaire. Nécessité d'une voiture neuve, d'un logement plus confortable, etc. Alors, quand Tony avait débarqué dans sa vie, quand après deux mois de relation devenue amicale et toutes ces pintes bues ensemble, l'Italo-Américain lui avait fait entrevoir l'espoir de se faire un paquet de pognon, rien qu'en écoutant, en regardant autour de lui tout ce qui pouvait être intéressant, il n'avait pas hésité très longtemps. La C.I.A. Le mythe américain. Il devenait une sorte d'agent secret. *Very nice !*

La Belgique, le Pacte atlantique, il n'y avait pas trahison. Au contraire. Alors il s'était mis à écouter, à regarder dans les dossiers... et à transmettre. Y compris ce qu'il estimait anodin. Et le fric avait commencé à entrer. Oh, pas de très grosses sommes ! Mais de quoi

s'offrir un peu de superflu. Une bagnole moins pourrie, un loyer moins minable, et de quoi se faire plus élégant. Les filles appréciaient les mecs bien habillés. Une vie plus agréable, quoi ! Mais la nature humaine étant ainsi faite, l'agréable était peu à peu devenu banal. Pas de quoi se faire une idée idyllique du bonheur. Aussi, quand Anselmo s'était fait copain avec lui dans ce night où il traînait tous les samedis soir pour essayer de draguer, quand cet avocat, napolitain d'origine, lui avait fait entrevoir le moyen de se faire *beaucoup* plus de fric qu'avec les Américains, il n'avait guère hésité plus longtemps qu'avec Tony. Là aussi, il suffisait d'écouter, de regarder dans les dossiers, de noter même ce qui lui semblait anodin. Et de transmettre. Là encore, de simples bavardages devant une pinte. Rien de bien méchant... entre « Ritals » déracinés.

Et tellement lucratif !

Mais, ce soir-là, Albert Huyguens n'était pas tranquille. Non seulement il avait lu la presse, mais c'était son district qui s'occupait de l'affaire. Celle du massacre d'Anderlecht. La tuerie de la Sportswear Tex. Et surtout, aucune trace de ce Yankee.

Ce John Dakota, auquel il avait été obligé de refiler ce tuyau, pour le compte de la C.I.A. Un tuyau qu'il pensait n'avoir guère d'importance, il ne bossait que pour les Italiens, et, par ici, les bouffeurs de loukoums occasionnaient trop de problèmes au district. On savait qu'ils trafiquaient, mais, faute de preuves, la police ne pouvait rien contre eux. Alors, en rencardant cet envoyé de la C.I.A., il avait pensé rendre service à tout le monde. Sauf aux Turcs, bien sûr. Mais à ce point ! Jamais il n'aurait pu penser déclencher un tel bordel. Des cadavres à la pelle. Un carnage dans l'atelier de confection du rez-de-chaussée, un autre dans ce sous-sol où ses collègues n'avaient jamais pu descendre, faute de commission rogatoire. Et malgré le remue-ménage déclenché en ville, tout ça n'aurait pas été si grave, si le clan italien de Bruxelles et les Turcs n'avaient été plus ou moins associés. Ce que venait de lui avouer Anselmo. Apparemment très contrarié, l'avocat.

S'il avait su !

Car Huyguens en était sûr, ce John Dakota était pour quelque chose dans ce merdier. La C.I.A. ! Ce balèze au look militaire s'était bel et bien recommandé de Tony, son traitant de l'agence fédérale U.S., mais il n'avait absolument pas fait allusion à la moindre action violente contre les Turcs. Un vrai sac de nœuds ! Une arnaque. Huyguens interprétait l'histoire comme une espèce de guet-apens. Le pire, c'était qu'il n'y comprenait rien. Cette histoire pleine de sang lui échappait complètement. L'impression angoissante qu'une catastrophe se profilait dans son avenir. Voire, son avenir immédiat. Le plus

angoissant était qu'il ignorait quel genre de catastrophe, et que par là même, il ne voyait pas comment s'en protéger.

Lui ! Un flic !

Mais il le savait, quand un flic s'écartait du schéma policier, il ne pouvait plus compter sur la loi pour l'aider à parer les coups. Il était entré dans cette jungle, où la loi est toujours celle des plus forts, des plus vicieux, des plus implacables.

Alors, depuis ce coup de fil d'Anselmo, depuis que le Rital lui avait demandé de se débrouiller pour savoir d'où venait le coup, Huyguens n'était guère à l'aise, et il conservait son flingue à portée de main. Pas son arme de service, mais un vieux Colt .45, de calibre 11,43, discrètement subtilisé au cours d'une saisie chez un receleur. Une arme qui ne « voyait pas le jour », et qu'il ferait disparaître après coup, si son utilisation se révélait nécessaire. En espérant que cela n'arrive pas. Car si c'était le cas, cela signifierait qu'Anselmo et les siens auraient découvert son implication dans le massacre, ainsi que son double jeu avec la C.I.A. En clair, sa trahison. Dès lors et tout flic qu'il était, ses jours seraient comptés.

Albert Huyguens songeait à tout cela en conduisant dans le petit matin gris et humide la 206 CC qu'il avait achetée le mois dernier. Véhicule quasi neuf, gris métallisé, dont le toit s'escamotait dans la malle arrière. Un cabriolet, c'était toujours mieux, pour emballer. Même en Belgique, où le climat n'avait pourtant rien à voir avec celui de la côte d'Azur. Du moins, c'était l'idée qu'il se faisait de la drague. Théorie hélas impossible à vérifier. Depuis huit jours, il faisait un temps de chien sur Bruxelles. Décapoter une voiture dans ces conditions eût relevé du suicide. L'ultime espoir de lever une fille résidait dans la fréquentation des quelques bars branchés du centre, précisément ce qu'avait tenté Huyguens cette nuit, après sa permanence au bureau.

En vain.

Chou blanc. Rien que des demi-putes. Voire des puttes entières. Or, l'inspecteur Huyguens détestait les prostituées. Il avait essayé deux ou trois fois par le passé, histoire de se faire croire qu'il pourrait du même coup glaner quelques infos intéressantes sur le milieu local. Lamentable. Aussitôt « retapissé » par les macs du secteur. Résultat, des filles plus muettes que des carpes, si méfiantes qu'elles n'osaient qu'à peine ouvrir les cuisses. Fiasco intégral. Comme ce soir encore, au Tiffany's. Résultat, un nombre incalculable de whiskies dans le gosier, un wagon de cigarettes, et une sacrée migraine. Nuit blanche, mauvais alcool, trop de fumée, trop de soucis. Avec une hantise, récurrente, celle de voir débarquer les copains d'Anselmo à tout moment pour lui faire sa fête. Peut-être une simple tête au carré, sans doute beaucoup

plus. Flic ou pas flic. Dans tous les pays du monde, les vrais mafieux n'avaient que faire de la police. Surtout des simples inspecteurs comme lui. Trop de relations, trop de fric, trop d'influence à tous les niveaux. Albert Huyguens était bien placé pour le savoir. Des tas de dossiers dans les tiroirs. Classés sans suite. Tout en conduisant, Huyguens songeait à tout ça, sans même s'être rendu compte qu'il était arrivé devant son domicile. Un petit pavillon en briques rouges et sans grâce des faubourgs d'Anderlecht, à loyer modéré, à la façade recouverte de vigne vierge, percée de fenêtres étroites dont il n'ouvrait que très rarement les persiennes. Départ au boulot le matin de bonne heure, retour le soir tard. Parfois même dans les petits matins blêmes, comme ce matin, pour quelques heures de mauvais repos, avant le retour au boulot. Seul luxe de l'habitation, un garage à ouverture télécommandée. Les pensées ailleurs, l'inspecteur ripou actionna le biper, fit entrer la 206 sitôt le rideau métallique relevé. Les phares éclairèrent un local étroit et en désordre, encombré de cartons, d'outils divers et d'une grande armoire de rangement. Un sournois début de nausée commençait à le tarauder, et, tandis que le rideau redescendait derrière la voiture, une obsession nouvelle vint balayer celle d'Anselmo et de ses semblables. Celle de se coucher. À cause des nausées. Dans ces cas-là, toujours mauvaise, la position allongée. Grimaçant à la fois sous un assaut de migraine et un hoquet nauséux, il éteignit les phares, coupa le contact, et ouvrit sa portière pour descendre. À cet instant, le détail le frappa.

La lumière.

Ou plutôt, l'absence de lumière. Celle qui aurait dû s'allumer automatiquement dans le garage, à l'ouverture du rideau métallique, ce qui n'avait pas eu lieu. Pas normal. Un détail qui ne l'aurait pas inquiété, sans justement ce qui s'était passé tout près d'ici l'autre nuit à la Sportswear Tex, et sans la contrariété d'Anselmo à ce propos. Instinctivement, sa main droite s'était engagée sous sa veste. Vers l'étui du Colt. Paume déjà posée sur la crosse. Froide. Massive. Rassuran...

Soudain, un chuintement se fit entendre, puis un cyclone explosa dans sa tête, et un gouffre s'ouvrit, peuplé d'éclairs et d'étincelles aveuglantes.

Matteo Caseri n'avait même pas sommeil. Trop tendu. Six heures de course effrénée sur l'*autostrada*, directement de Nola, où Antonia avait fini par le rejoindre. Seule explication à sa fille : mise au vert pour quelque temps. Sans doute trop fatiguée ou trop « chargée », Antonia n'avait pas cherché à savoir. Elle connaissait le caractère de son père, et depuis le temps, s'était probablement fait une idée

relativement juste sur ses activités. Au téléphone, il lui avait seulement dit de prendre un sac de voyage, d'y enfourner le strict nécessaire, et de rappliquer d'urgence avec la Mercedes, sur la piazza centrale de Nola où il l'attendrait.

Car il n'était pas question de repasser par la villa.

Sitôt raccroché et en quittant Nola, Caseri avait appelé un deuxième numéro. À Terracina, cent quarante kilomètres plus au nord. Celui de son frère Mauricio. Avec sa jeune épouse Marisa, son unique famille, depuis la mort de leurs vieux dans un accident d'avion au Venezuela, quatre ans plus tôt. Plus Antonia, bien sûr. Antonia qui dormait à poings fermés, allongée sur la banquette arrière depuis au moins quatre heures. Elle ignorait encore la raison précise de cette hâte à gagner la Suisse. Il serait toujours temps qu'elle l'apprenne. Car leur destin allait changer radicalement, comme celui de Mauricio et de Marisa. À son frère, il avait seulement dit : « Attends-nous où tu sais. » Mauricio savait. Un petit chalet suisse, situé dans la région de Châtel-Saint Denis, avec petits cœurs découpés dans les volets, toiture de bois, et vrai coucou chantant dans le salon. Résidence louée à l'année par Caseri, sous identité d'emprunt. Celle de son compte en Suisse, heureusement substantiel. Pour le cas où. Or justement, le « cas où » venait de leur tomber dessus. Le pire des cas. Condamnation à mort immédiate, la scène de Santa Maria en faisait foi. Il était à présent presque 7 heures du matin, le soleil se levait sur les contreforts alpins. Encore deux heures de route. Interminable ! Maintenant que le danger s'éloignait, Caseri commençait à fatiguer et...

La sonnerie du portable. C'était sans doute Mauricio, déjà arrivé à Lausanne. Normal. Son itinéraire était plus court. Caseri établit le contact.

— Si, jeta-t-il dans l'appareil.

Suivit un bref silence, puis :

— Tu as eu tort, Matteo.

La voix grave et quelque peu traînante avait résonné dans le portable de Caseri à la manière d'un glas. Celle de Sandro « Big » Saccia. Le reproche, dans la bouche du *capo*, signifiait parfois de graves ennuis à venir. La dernière fois, c'était seulement quelques heures plus tôt. Exactement six. Matteo Caseri s'était attendu à l'appel du boss. Maintenant, il s'en fichait presque. La frontière suisse n'était plus qu'à une soixantaine de kilomètres. Il y serait dans...

— Tu as eu tort, *figlio* ! Vraiment tort.

Pas le plus petit signe d'énervement dans le ton de Sandro « Big » Saccia. Au contraire. Presque affectueux. Mais Caseri le savait, ce ton-là chez Saccia dénonçait une grande rage intérieure. Glacée comme la

mort.

— Heureusement, reprit la voix du *capo*, ton frère est moins impulsif que toi. Il a un peu tardé avant de suivre ce conseil idiot que tu lui as donné. Il a réfléchi aux conséquences d'un exil, à la vie qu'il ferait mener à sa jeune et très jolie *sposa* en se coupant de toutes racines, et en vivant dans la peur perpétuelle. Résultat, Orso et ses gars ont débarqué à Terracina, juste au moment où leur voiture allait démarrer.

Orso avait piégé Mauricio !

Orso était le *primo tenente* de Piero. Une brute de cent dix kilos de muscles, doublée d'un imbécile sadique et sanguinaire, spécialiste des interrogatoires « spéciaux » de la Famille Saccia, et des assassinats pour l'exemple. Ceux destinés à marquer les esprits. De tout temps, seul Piero avait réussi à canaliser ses instincts bestiaux. Or, le *caporegime* était mort et...

— Tu connais Orso, pas vrai ? reprenait le *capo*. Il aimait beaucoup Piero ! Il l'admirait, et le respectait énormément. Ce que tu as fait l'a profondément choqué. Toi ! Un des membres les plus importants de la Famille ! Hélas, je ne suis pas sur place, et il suffirait...

Une lame de glace dans le ventre. Caseri n'entendait plus qu'à peine. Son frère et sa belle-sœur, aux mains d'Orso. Eux qui n'avaient jamais rien eu à voir avec l'*Organizzazione* ! Caseri avait demandé à Mauricio de l'appeler sitôt arrivé à Lausanne, or, parti de bien plus haut que lui, il aurait du être là-bas depuis au moins... Instinctivement, le regard de Caseri avait localisé un refuge d'autoroute. Le cœur fou, il y stoppa la Mercedes, tandis que le *capo* enchaînait au téléphone :

— Bon, écoute, *figlio*. On peut sans doute encore arrêter les dégâts. Cette nuit, j'ai beaucoup réfléchi. Je me suis même dit que j'avais peut-être eu tort. Qu'avant de t'envoyer Piero et mon neveu, j'aurais dû te parler, t'expliquer toute l'affaire à propos de Carmela et...

Carmela. Cette ordure de Saccia venait d'avouer implicitement être responsable de l'assassinat de Carmela, la mère d'Antonia ! Caseri avait envie de hurler. De tuer. Mais dans le téléphone, le *capo* continuait :

— ... je me suis même dit que j'étais le premier responsable de la mort de ce petit con de Massimo. Mais pour ce coup-là, je m'arrangerai avec sa mère. Une fable quelconque, histoire de pas te mouiller. Parce que bien que j'ignore où tu es allé te planquer avec ta fille, j'ai décidé de te laisser une chance, *figlio*.

Une chance ! Comme si Saccia avait jamais laissé une chance à qui

que ce soit !

— Tu as confiance en ton frère, Matteo, *vero* ? Alors, un conseil, appelle-le sur son portable. Maintenant. Il te confirmera qu'Antonia et toi, nous n'avez plus rien à craindre, et que vous devez rentrer. Toi et moi, on s'expliquera. En *huomini ragionevoli*. En hommes responsables. D'accord ?

Silence de Caseri. Tout se mélangeait dans son esprit. La fatigue. Le désarroi aussi. Toutes ces années passées dans le confort et la puissance, après l'époque des galères ! Balayées d'un coup. Car il savait que Saccia bluffait. Forcément. Trop de sang entre eux désormais. Surtout le sang d'un membre de la Famille. Le sacré du sacré ! Pourtant, et malgré lui, un embryon de doute subsistait. Infinitésimal, mais tenace. Et si ce vieux salaud de Saccia avait réellement réfléchi ? Et si, contre toute attente, il avait vraiment pesé le pour et le contre de la situation ? Matteo Caseri était un vrai pilier de la Famille. Essentiel à l'équilibre de l'*Organizzazione*. Et si son coup de rogne d'hier soir avait créé un électrochoc chez le *capo* ? Si les exécutions sans bavures de son *caporegime* et de son neveu lui avaient foutu la trouille ? Le genre de truc qui s'était déjà vu, même chez les chefs de clans les plus coriaces.

— Je vais raccrocher, *figlio*. Et où que tu sois, tu vas appeler ton frangin. Il te dira qu'il n'y a pas d'embrouille. Ni pour eux ni pour ta fille ni pour toi. D'accord ?

— *Sì*, maugréa le numéro Trois de la Famille. Je l'appelle.

— *Bene, figlio ! Bene !*

Communication coupée. Puis le silence, seulement troublé par les passages en trombe des véhicules sur l'autoroute. Sur la banquette arrière de la Mercedes, Antonia dormait toujours, et, pour la première fois depuis des années, Matteo Caseri se sentit terriblement seul. Coupé de tout. À cet instant et sans vouloir se l'avouer, il comprit à quel point la Famille avait été importante pour lui. La Famille et sa sécurité, la puissance qu'elle lui avait conférée. Malgré cet embryon d'espoir encore enfoui en lui, il savait que tout ça était désormais du passé. Perdu à tout jamais. Sandro « Big » Saccia bluffait. Il lui tendait un piège. Tentait de l'obliger à rebrousser chemin, à revenir à Naples. Il était conscient de tout ça, mais...

— *Pronto ?*

Dans le téléphone, une voix rude, grasseyante, vulgaire. Sans s'en être vraiment rendu compte, Matteo avait appelé le numéro mémorisé du portable de son frère. Il n'avait aucune peine à reconnaître la voix d'Orso. Ignorant la crampe qui torturait ses boyaux et recouvrant un semblant de ton de commandement, il lança dans l'appareil :

— C'est moi. Passe-moi mon frère.

Un « blanc » sur la ligne, puis :

— *Si, don Matteo. Subito.*

Don Matteo ! Sans la moindre ironie dans le ton. À croire que Saccia ne bluffait pas.

— Matteo !

La voix de Mauricio, lourde, mal contenue. Angoissé, Caseri répondit :

— Oui, c'est moi, Mauricio. Comment ça va ?

— Tout va bien. Il n'y a plus de problème. Tu peux revenir. Ils veulent juste te parler et...

Coupant soudain la parole à Mauricio Caseri, une espèce de musique syncopée s'éleva dans le combiné, en arrière-fond sonore. Lointaine, mais suffisamment audible. Une petite musique parfaitement incongrue, qui faisait : Coucou... coucou... coucou...

Coucou ! Deux notes égrenées six ou sept fois à la file. Pas l'idée de compter. Des notes d'une tonalité que Matteo Caseri aurait reconnue entre mille. Le coucou du chalet ! Sandro « Big » Saccia avait effectivement bluffé. Mauricio lui avait obéi sans hésiter. Lui et sa femme avaient bel et bien eu le temps de mettre les voiles avant l'arrivée de ces ordures à Terracina. Orso et ses sbires les avaient piégés en Suisse. Moralité, ou ils les avaient filochés depuis Terracina, ou Saccia connaissait déjà l'existence de la planque helvétique de son numéro Trois, et il avait deviné qu'ils s'y réfugierait tous.

Dans tous les cas, c'était foutu. Après ces sons si reconnaissables, même cet abruti d'Orso comprenait que le piège était éventé. Désormais, ses otages ne servaient plus à rien. Et comme si Mauricio l'avait également compris, Matteo l'entendit soudain crier dans le téléphone :

— Fous le camp, Matteo ! Fous le cam...

L'interrompant dans un boucan d'enfer, trois déflagrations claquèrent à l'oreille de Caseri. Trois explosions assourdissantes, suivis d'un hurlement de femme, et de deux autres déflagrations, qui transpercèrent son cerveau, et qui écrabouillèrent son cœur. Puis plus rien. Silence dans le combiné. Un silence sidéral, glacial comme la peine capitale.

Mauricio et Marisa étaient morts à cause de lui...

Un fardeau que Caseri devrait désormais porter jusqu'à sa propre mort. Avec un peu de chance, ce serait pour bientôt.

— *Papa ? Che passa ?*

Antonia venait de se réveiller. L'ex-numéro Trois de la Famille

Saccia leva les yeux vers le rétro et, d'une voix cassée, il rassura :

— *Niente, cara. Niente.* Rendors-toi.

CHAPITRE VIII

Une chute interminable. Un précipice apparemment sans fond, puis, soudain, le choc, et le crâne d'Albert Huyguens parut exploser. Confusément, il sentit son arme lui échapper. Il essaya de la retenir, tandis qu'une force extérieure le catapultait en arrière. Il voulut se débattre, encaissa cette fois un coup sec à la pointe du menton, et dans un jaillissement d'étincelles au fond des yeux, il plongea dans un vide sidéral, pour en émerger presque aussitôt, du moins lui sembla-t-il. Une impression de flotter entre deux eaux, suffoquant à la fois d'un manque d'air et d'une nausée grandissante, il perçut une voix lointaine souffler quelque part derrière lui à travers une sorte de brouillard sonore :

— Pas bouger.

Un timbre sourd et grave, lugubre. Simultanément, quelque chose de dur et froid s'était vissé dans sa nuque. Tandis qu'une poigne crachait dans ses cheveux épais pour lui tirer violemment la nuque en arrière et la plaquer à l'appui-tête, la voix lugubre et basse reprenait, tout près de son oreille droite :

— Salut, Albert... Tu te souviens de moi ?

D'abord, Albert Huyguens ne comprit pas vraiment. Trop mal au crâne. Cerveau en compote, et nausée montante. Il sentit qu'il allait vomir, voulut se pencher en avant, en fut empêché, eut un bref hoquet, se vomit dessus en gémissant lamentablement. Un spasme long et pénible, qui lui trempa le buste et les cuisses, le laissa anéanti, essoufflé comme après une course effrénée. Une odeur aigre emplit aussitôt l'habitable, et la voix reprocha dans sa nuque :

— Tu ne sais pas te tenir, Albert. Tu es un porc.

Un temps mort, et la voix enchaîna :

— Presque aussi dégueulasse qu'un flic ripou.

À cet instant seulement, Albert Huyguens reconnut le timbre grave, l'accent U.S. Cet Américain qui...

— Hé ! coassa-il à demi étranglé. Qu'est-ce que...

— Pas de chance, Albert, coupa la voix derrière lui. Vraiment pas

de chance. Mais le flic que tu es aurait dû savoir qu'on ne nage pas dans la merde sans se salir. Or. tu as nagé dans la merde, Albert. Celle d'un certain Gürdul. Refik Gürdul. Ça te dit quelque chose ?

Le cœur affolé de Huyguens rata un battement, et son estomac se serra de nouveau. Refik Gürdul ! La tuerie de l'autre nuit ! La C.I.A. était-elle dans ce coup tordu ? Quelque chose lui échappait. Quel rapport entre lui et les bouffeurs de loukoums ? Contenant sa nausée, il répéta en haletant :

— Qu'est-ce que...

— Tu es pourtant bien placé, Albert, coupa derechef la voix sinistre. Bien placé pour savoir que les groupes mafieux grenouillent entre eux. Qu'ils s'associent parfois dans des combines communes, qu'ils s'échangent des services, qu'ils partagent des infos...

Nouveau temps mort, puis :

— ... qu'ils se refilent des... disons des utilités.

Sa nausée s'éloignant et sa cervelle reprenant peu à peu du service, l'inspecteur ripou se dit qu'il devait réagir. En flic. Soudain agressif, il grinça :

— Des utilités ! De quoi tu parles, connard ?

— Tss, tss ! fit la voix lugubre. Pas connard. Albert. Pas connard. Je m'appelle Bolan. Mack Bolan.

Mack Bolan ! Le Yankee s'appelait Dakota. John Dako...

— Hein ?

D'un coup, l'inspecteur venait de comprendre. Flash dans sa mémoire. Mack Bolan, inscrit dans les fichiers informatiques de la police belge, suivi d'un pseudo très révélateur : l'Exécuteur !

Ce type était ce furieux qui flinguait les mafieux à tour de bras depuis des années ! Ce justicier, qui ridiculisait toutes les polices et les justices de la planète en faisant le boulot à leur place ! Ce boulot que, justement, les lois leur interdisaient de faire ! Maintenant, Huyguens comprenait tout. Le carnage de l'autre nuit chez les Turcs, c'était Bolan ! Ici. En Belgique. Et dans son district ! Il venait de saisir le rapport existant entre lui et ce Gürdul de merde. Croyant avoir affaire à la C.I.A., il avait bel et bien parlé des Turcs à ce John Dakota. Rien que des Turcs. Pas question de mouiller Anselmo. D'abord parce qu'on ne trahit pas un « pays », mais surtout parce que les *amici* d'Anselmo payaient beaucoup mieux que la C.I.A. Seul problème à présent, ce Dakota s'appelait en réalité Mack Bolan.

L'Exécuteur.

Révélation inquiétante. Pourtant, l'instinct de Huyguens lui disait que ce type ne l'avait pas attendu dans son garage pour le buter. Il

n'avait aucune raison de le faire, puisqu'il n'avait jamais bouffé à la soupe turque locale. Pas le moindre contact louche. Rien que de simples enquêtes, menant toutes au même résultat. Souvent soupçons, parfois certitudes, mais toujours sans preuves. Albert Huyguens se moquait éperdument des combines turques. Moralité, le faux agent de la C.I.A. ne l'avait débriefé l'autre jour que dans le but d'obtenir les infos nécessaires pour mener un de ses putains de blitz. Résultat, le Yankee revenait à la charge pour le cuisiner de nouveau. L'espoir d'infos supplémentaires, concernant probablement d'autres Familles mafieuses. Les Ritals à coup sûr.

Mais là, pas question. Silence radio.

— Tu as joué avec le feu, Albert. C'est mauvais, ça. Très mauvais.

Mais le ripou se rassurait. Il ne s'agissait que d'une simple intimidation. Comme les coups, et la menace de cet objet froid dans sa nuque. Un calibre. L'inspecteur Huyguens connaissait le truc. Certes, il s'était fait piéger l'autre jour, par le faux agent C.I.A., certes, il s'était encore fait coincer ce matin dans son putain de garage sans lumière, mais cette fois, pas question de...

— Refik Gürdul était un pourri, souffla Bolan. Mais c'était un pourri prévoyant.

Petit silence, puis :

— Tu ne veux pas savoir pourquoi je te dis ça. Albert ?

Le Belge déglutit, fit la grimace à cause du vomi, grogna d'un ton rogue :

— Rien à foutre.

— Je sais que tu mens, Albert. Et tu mens mal. Alors, je vais quand même te mettre au parfum. Il avait un coffre, le Turc. Un beau petit coffre-fort, plein de beaux dollars, et aussi des papiers, et un dossier. Et tu sais ce que j'y ai trouvé, dans ce dossier ?

Mutisme du ripou.

— J'y ai trouvé des tas de choses très intéressantes. Des photos de cibles pour des contrats, des infos sur certains comptes bancaires, des noms de sociétés étrangères, et des listings de noms de personnes.

Encore un silence. Plus long. La nausée de Huyguens revenait, sournoise. Sans autre raison que celle de l'alcool ingéré au cours de la nuit, et de son mal de crâne. Car il n'avait plus peur. Bolan était bien là dans le seul but de lui soutirer d'autres infos. Rien de plus. Forcément, puisqu'il n'y avait rien de...

— Des noms de personnes. Albert. Beaucoup de noms.

D'accord. Albert Huyguens avait compris. Bolan avait appris des trucs dans le coffre du Turc. Des noms. Sans doute des mafieux

attachés aux clans turcs. Et maintenant, il voulait d'autres noms. D'autres révélations. Et il allait tenter de les lui soutirer.

— Beaucoup de noms, répéta Mack Bolan dans sa nuque. Des dizaines... dont le tien, Albert.

Cette fois, le cœur du Belge rata deux battements au moins. Il avait mal entendu. Mal compris le sens de la dernière phrase de ce dingue. C'était forcément ça. Il n'avait jamais traficoté avec les loukoums et il...

— Et à la suite de ton nom, quelque chose était inscrit, mais en turc. Une langue que je ne sais ni lire, ni écrire. Alors, j'ai été obligé de faire traduire ce texte, Albert. Et tu sais ce qu'il dit, ce texte ?

Le flic demeura bouche ouverte. Impossible de dire un seul mot. Plus rien à voir avec le tout-puissant fonctionnaire de police qu'il était encore cet après-midi, quand il interrogeait sans ménagement ce jeune voyou, spécialiste du *car jacking*. Il n'avait plus ses repères. De chasseur, de prédateur, il était subitement passé à l'état de gibier. De...

— Il dit que tu bosses pour les Italiens, ce texte. Je veux dire, la mafia italienne locale. Il dit que tu leur fournis des tas de renseignements, et que tu serais peut-être également très utile aux amis turcs des Italiens en question. Il dit que ce serait seulement une question de fric. C'est vrai, ça ?

Huyguens referma la bouche, la rouvrit comme pour chercher de l'air. En vain. Il suffoquait, la trouille revenue, insidieuse, glacée, mais qu'il refusait d'admettre. Il avait seulement trop bu. Déstabilisé. Et encore groggy des coups reçus. Il devait réagir, essayer de comprendre. De prendre l'ascendant.

— Des conneries ! Le genre... le genre de bobards qui circulent chez tous les mafieux ! Histoire de se donner de l'importance ! De faire croire qu'ils ont des flics dans la manche ! Si tu crois ces fables, c'est que t'es pas très malin, justicier de mes deux !

Injurier. Pour chasser la peur. Pour essayer, au moins. Un nouveau silence s'établit. Pesant. Huyguens avait marqué un point. Il fallait poursuivre. River son clou à ce connard de...

— Pas des fables, Huyguens. Parce que dans les fables, tout est imaginaire, et que dans ce texte, on trouve également le nom de ton contact italien. Un certain Anselmo.

Anselmo figurait dans ces putains de listings découverts dans le coffre du Turc !

— Probablement un pseudo, hasarda la voix sinistre dans la nuque du Belge. Je suis même presque sûr que tu savais dès l'origine de l'histoire qu'Anselmo n'était pas son vrai nom, au Rital. Je me

trompe ?

Pas de réponse. Faisant frémir le tube du réducteur de son du Beretta 92-F dans la nuque du ripou, l'Exécuteur insista :

— Je me trompe ?

Huyguens cherchait l'échappatoire. Désespérément. En vain.

— Va te faire foutre, grailonna-t-il en sachant que ça ne servait à rien. Tu débloques complètement.

— Tu sais bien que non, Albert. Tu es flic, et tes neurones sont habitués à ce genre de truc. Je suis quasiment sûr qu'Anselmo n'est qu'un pseudo. C'est la méthode des *amici*. Précaution d'usage. Je sais que tu le sais aussi bien que moi, et je sais aussi que le flic qui est en toi a forcément cherché à savoir qui se cache derrière ce pseudo. Et qu'il a trouvé. Alors...

Un temps, puis la voix du Guerrier acheva :

— Tu sais que tu es coincé, Huyguens. Et en tant que flic, tu sais que, dans ce cas, il vaut mieux tout déballer, pas vrai ?

Ce Yankee était le diable. Fidèle à sa légende. Il savait, et ce qu'il ignorait, il semblait le lire dans les pensées des autres. Ensuite, il assenait la vérité. La preuve. Et il foutait la trouille, en même temps qu'il fascinait. Mais Huyguens était flic, et il connaissait l'art de la négociation. Les vieux réflexes jouèrent et, malgré son état, il parvint à renvoyer sur un ton redevenu presque ferme :

— Je donne rien contre rien.

Léger frémissement dans le contact dur et froid qui martyrisait sa nuque.

— Ce qui veut dire ?

Le Belge s'éclaircit la voix, essaya d'échapper à la poigne qui tirait ses cheveux en arrière, en vain. Rageur et angoissé à la fois, il exigea :

— Tu me lâches, tu retires ce calibre de ma nuque, et tu donnes ta parole de pas me buter.

Un silence, puis :

— Non.

— Hein ?

— Non. Je ne te lâche pas, je ne retire pas le calibre de ta nuque et je ne te donne pas ma parole de ne pas te tuer. Je ne le fais jamais.

L'angoisse progressait chez Huyguens. L'intimidation qui fonctionnait dans ses interrogatoires de petites frappes n'avait aucun effet ici. Mais au lieu de l'anéantir, cela augmenta sa rage. Mauvais, il cracha :

— Alors, tu peux te brosser, Bolan. Flingue-moi si tu veux, mais tu

sauras rien.

Dans l'ombre de l'habitacle, le Guerrier solitaire eut une esquisse de sourire glacé. La dernière phrase du Belge signifiait qu'il avait vu juste. Aveu implicite. Il avait bel et bien enquêté, il connaissait la véritable identité de son contact italien. L'esquisse de sourire disparut de ses lèvres, et, sur la détente du Beretta, son index se crispa. Légèrement. Juste ce qu'il fallait pour faire cliqueter la première bossette. Un son métallique très désagréable annonceur d'une mort prochaine. D'une voix très sourde, il souffla :

— Dis-moi tout, Albert. Absolument tout.

Le ton était quasi confidentiel, presque complice. Albert Huyguens connaissait ça. Il le pratiquait aussi pour tenter d'obtenir les aveux des suspects.

— Un...

D'abord, le ripou crut avoir entendu « hein ? », et resta coi. Puis, dans sa nuque, la voix sinistre enchaîna :

— ... deux...

C'était beaucoup plus clair. Ce salaud de Bolan comptait. L'ultimatum, avant la balle dans la nuque. Ce type était dingue ! S'il le tuait, il n'obtiendrait rien de lui et...

— À trois, tu es mort, Albert.

La voix avait baissé de ton. Désincarnée. Comme indifférente. Comme si l'Exécuteur avait compris qu'il ne dirait plus rien et qu'il n'existait déjà plus en tant qu'être vivant.

— Ça va ! Je...

Albert Huyguens déglutit péniblement, ferma les yeux, les rouvrit, lâcha dans un soupir rauque :

— Le type... il s'appelle Mazzetti. Fernando Mazzetti. Il... C'est un avocat. Il appartient à la Camorra.

Puis d'une traite, il ajouta tout ce que son enquête privée lui avait permis de découvrir sur son « traitant » de la mafia napolitaine. Quand il eut terminé, quand, à bout de souffle, il se mit à compter les secondes qui le séparaient de la balle dans la nuque, un long silence s'établit dans l'habitacle, interminable et crucifiant pour les nerfs. Tendue comme la corde d'un arc, regard figé fixant l'obscurité au-delà du pare-brise, il haletait de plus en plus fort. Mais, au lieu de l'explosion attendue de son crâne, il entendit, incrédule :

— D'accord, Albert. Tu viens de sauver ta peau. Provisoirement.

Bouche ouverte sur une exclamation qui refusait de franchir ses lèvres, le ripou crut avoir mal entendu. Pourtant, dans sa nuque, le contact froid disparut comme par enchantement, tandis que

l'Exécuteur ajoutait sur le même ton :

— Désormais, je serai ton confident, Albert. Ton confident privilégié. À partir d'aujourd'hui, tu me diras absolument tout ce que tu apprendras sur les différentes Familles mafieuses, de Belgique en général, et de ton secteur en particulier. Tu as bien compris, Albert ?

Le Belge prit une inspiration, hocha brièvement la tête, grimaça sous un violent assaut de migraine avant de coasser :

— Oui.

— C'est bien, pourri. Mais n'oublie jamais que quoi que tu fasses et où que tu sois, je serai toujours quelque part dans ton ombre, et au moment où tu t'y attendras le moins. Garde toujours ce détail à la mémoire. Si par malheur il t'arrivait d'oublier notre deal et de me trahir, ta mort serait inéluctable. Et très pénible.

— Oui... haleta le ripou de plus belle. Non ! Je... j'oublierai pas !

Dans le dos du flic, l'Exécuteur esquissa une ombre de sourire. Ce type de grâce en forme d'épée de Damoclès n'était que rare exception dans sa guerre contre le Crime Organisé, mais faire d'un flic son propre indic représentait une opportunité intéressante. Un pari sur l'avenir. En matière de renseignement, les agents doubles, voire triples, devenaient parfois de précieux auxiliaires. Il suffisait de ne jamais relâcher la pression.

Le Guerrier y veillerait.

CHAPITRE IX

Le jeune Cheng ne parlait toujours pas. Pour avoir des nouvelles, Mack Bolan appelait Viviane Beck, directrice de la Fondation Miséricorde, l'institution caritative qu'il avait installée en Suisse des années plus tôt, à la suite d'une action mémorable en Asie du Sud-Est.

Un terrible traumatisme avait à l'époque plongé le gamin dans les profondeurs de l'autisme. Rencontrée pendant le blitz au cours duquel le Guerrier avait sauvé l'enfant, la jeune femme consacrait, depuis, tout son temps et toute son énergie à diriger cet établissement entièrement géré par les fonds secrets de Mack Bolan. Ceux qu'il arrachait aux *amici* de toutes les obédiences mafieuses qu'il combattait depuis si longtemps.

Exactement depuis le drame de Pittsfield.

Depuis ce jour de cauchemar, où, rapatrié d'urgence du Viêt-nam, le jeune sergent-chef Mack Bolan avait couru à l'hôpital, au chevet de son jeune frère Johnny grièvement blessé, qui lui avait alors tout raconté. Les dettes accumulées par leur père malade auprès des mafiosi locaux, leur petite sœur Cindy prise dans leurs filets, obligée de faire le tapin pour rembourser la dette, le père qui l'avait appris, et qui était devenu fou. Au point de vouloir tuer tout le monde, Eisa sa femme, et Cindy, abattues sous les yeux de Johnny, avant de se faire sauter la cervelle. Johnny qui, malgré ses blessures, s'en était tiré par miracle.

Tireur d'élite à l'armée, le sergent Bolan avait alors volé une carabine dans une armurerie de Pittsfield. Une Marlin 444. Avec lunette, cartouches et cibles. Puis, un soir, animé d'une juste rage, devant le building de la Triangle Industrial Finance, il avait abattu les pourris responsables de ce désastre.

Cinq balles, cinq cadavres.

La messe aurait alors pu être dite, mais la haine s'était installée dans le cœur et les tripes du sergent Miséricorde, comme on l'appelait là-bas, dans l'enfer du Viêt-nam. Une haine froide et implacable, qu'il avait dès lors mise au service de sa croisade personnelle : sa guerre contre la mafia. Une guerre qui durait depuis des années. Des siècles,

lui semblait-il parfois. Une guerre sans merci, qui avait fait à ce jour des centaines de cadavres, au cours de laquelle sa chair avait souvent souffert, et aussi son âme, quand certains êtres chers rencontrés sur sa route avaient payé le prix fort, pour l'avoir aidé, ou simplement connu. L'Exécuteur ignorait à ce jour combien de cadavres il avait fait dans les rangs ennemis. Il n'avait jamais compté. Il savait seulement que cette guerre-là ne s'arrêterait qu'avec sa propre mort. Dans un an, un mois... peut-être demain, ou aujourd'hui même.

C'était la loi. Celle de sa guerre.

— Avez-vous quelque chose à déclarer ?

Arraché à ses lointains souvenirs, Mack Bolan leva les yeux sur la jeune fonctionnaire des douanes devant laquelle il venait d'arriver avec son sac de voyage récupéré sur le tapis roulant. Elle était jeune, brune et jolie, de type méditerranéen, comme on disait ici. Il débarquait du vol Genève-Nice Côte d'Azur. Et de Suisse, c'était connu, on sortait en fraude deux choses prohibées. Le chocolat, et l'argent qu'on avait placé dans les banques helvètes.

— Non, répondit-il en français. Rien.

Un gros mensonge. La jolie fille parut hésiter une seconde, mais, derrière Bolan, deux passagers arrivaient, poussant des chariots surchargés. Du grain à moudre. Le laissant finalement passer, la jeune fonctionnaire lui souhaite :

— Bon séjour à Nice.

Mack Bolan remercia poliment, quitta la zone des contrôles, se dirigea directement vers la sortie de l'aérogare et la station de taxis. Inutile de sacrifier ce soir au rite du passage par les toilettes. Bien au chaud dans son sac, son petit arsenal de poche pouvait attendre. À priori, aucun danger immédiat. La France n'était pas encore pour lui une terre trop brûlante, malgré ce blitz dans la région, quelque temps plus tôt.

Si l'action devait venir, ce serait pour plus tard. Après son rendez-vous de ce soir.

Il n'était que 18 h 15. il avait largement le temps de passer à l'hôtel. Sautant à l'arrière d'une Mercedes quasi neuve, il lança au chauffeur :

— Hôtel Aston.

Puis il activa son téléphone satellitaire, et, tandis que le taxi démarrait, il composa un numéro sur le clavier. Des sonneries à la file, puis une messagerie, sans annonce. Seulement un double bip. Ligne occupée. Sans laisser de message, Bolan raccrocha. Un peu plus loin, tandis que le taxi abordait la promenade des Anglais, il laissa son regard errer sur le décor, à travers sa glace de portière. À droite, la

mer d'un bleu-gris sous le soleil pâlisant du soir.

Nice. La Côte d'Azur toujours superbe. Ambiance de vacances, de fêtes, d'insouciance, voire de joie de vivre, d'aventures amoureuses, et d'amour aussi.

Une femme belle et tendre, des enfants rieurs, une vie normale. Mack Bolan aurait pu opter pour ces bonheurs-là. Il avait même failli. Pour le corps, la voix, le regard et l'âme de cristal d'une femme d'exception. Jil. Rencontrée sur les terres d'un de ces combats où il semait le feu, le sang et la mort. Jil, la mère des « petits Emmerdeurs », Aigrette Bavarde, et Iguane Solitaire. Ils adoraient Bolan, et en quelque sorte, ces enfants-là auraient pu être les siens. Frère et sœur de rencontre. Cela avait failli, mais le destin et les armes en avaient décidé autrement, et tout cela s'était terminé par un épouvantable drame...

Vingt minutes plus tard seulement, à cause de la circulation et des interminables travaux du futur tramway, le taxi s'arrêtait enfin devant l'entrée de l'Aston, arrachant Mack Bolan à ses vieux cauchemars. Un 4 étoiles, situé en plein cœur de Nice, où il avait réservé. L'esprit encore tout gris de souvenirs cendreaux, il s'enregistra au desk, prit possession de sa carte codée, et, sitôt dans sa chambre, il se déshabilla pour une douche rapide. Serviette autour de la taille, il s'installa sur le lit pour ouvrir les cadenas chiffrés de son sac de voyage, dont les deux mollettes « sabotées » par ses soins se cassèrent en trois segments. Deux cadenas remplaçants étaient prévus pour le voyage de retour. Du bagage, il sortit la mallette de la petite machine à écrire portable qu'il transportait le plus souvent avec lui lors de ses blitz à l'étranger. Une mini Japy d'apparence anodine et techniquement très dépassée à l'heure du traitement de texte informatique, mais Herman « Gadgets » Schwarz n'avait pas encore réussi à camoufler un pistolet dans le boîtier trop plat d'un ordinateur portable. Résultat, l'Exécuteur en était encore à jouer l'écrivain globe-trotter du type « âge de pierre », pour justifier le transport de la Japy. Une machine dont certains éléments intérieurs avaient été habilement restructurés par l'ami Herman, pour y dissimuler en pièces détachées, le fer de lance de son mini-arsenal. Le Snake. Nouvelle version, depuis la destruction du précédent modèle, lors d'un récent blitz au Sri Lanka.

En revanche, compte tenu des événements terroristes mondiaux et des nouvelles mesures de sûreté adoptées sur la plupart des plates-formes aéroportuaires, le génial inventeur avait dû revoir les structures de camouflage de son matériel de mort. Leurres plus diffus et plus nombreux, destinés à passer les contrôles des bagages voyageant en soute. Car bien sûr, et en raison des contrôles renforcés, plus question maintenant pour le Guerrier de conserver son sac en

cabine. Seul bagage à main, son porte-*notebook*. Un « Centrino », bien trop précieux. Heureusement, cette fois encore, le subterfuge avait parfaitement fonctionné. Lors de deux premiers passages sur le tapis roulant, et avant de récupérer le sac, il avait pu discrètement vérifier que ses propres mesures de sécurité étaient restées en place. Précisément ces deux cadenas à mollettes chiffrées, parfaitement fermés, avec en façade leurs combinaisons de brouillage inchangées. Signe qu'on n'avait pas cherché à les ouvrir. Faute de quoi, au moins une des deux mollettes qu'il avait préalablement coupées et recollées, sur les six au total, aurait cédé. Petites astuces toutes simples, mais très efficaces.

Presque autant que celle du Survival.

Une arme en matériaux composites à base de céramique, relookée coupe-papier et enserrée dans un livre.

Presque autant que les « monnaies d'Herman », ces faux dollars... et, récemment, faux euros également. Des pièces de monnaies très spéciales aux effets divers. Explosifs, incapacitants, déflagrants ou incendiaires. Des gadgets issus à l'origine des labos de la C.I.A., et actualisés par Schwarz. Aussi efficaces dans leur genre que le Smart, ce mini-Caméscope à fixation frontale, nouvel équipement de vision nocturne de l'Exécuteur, et la « pâte à tarte » également mise au point par le génial inventeur. Pâte modelée et parfumée à la demande, elle aussi transportée dans le sac de voyage, et que même les chiens entraînés à la détection d'explosifs ne parvenaient pas à dépister. Par les temps actuels, c'était préférable. Une pâte faite de différents composants très efficaces, qui pouvait prendre toutes les apparences, y compris celle d'innocents biscuits.

Laissant la boîte de petits sablés explosifs au fond du sac, le Guerrier avait démonté la Japy et récupéré les nombreuses pièces de son arme de voyage. Trois minutes plus tard, il en avait achevé le remontage. Un vrai pistolet automatique, mais d'un calibre peu courant. 4,7 mm. Une arme discrète et légère, composée d'une crosse moulée en plusieurs morceaux, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en trois éléments à assemblage emboîté. Le tout dans une matière composée de plastique et de carbone. Seuls, le ressort du mini-chargeur en plastique et le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Sous les rayons X des contrôles devenus hyper pointus, l'ensemble disparate parvenait pourtant à se fondre entièrement dans le puzzle mécanique de la machine.

Bien sûr, malgré les quinze coups de son nouveau et minuscule chargeur, il ne s'agissait que d'une arme d'appoint. Efficace, certes, mais un peu légère pour un vrai blitz. En attendant mieux, ça permettait d'assurer.

L'Exécuteur avait maintenant fini de remonter les touches creuses de la machine dans lesquelles étaient cachées les balles du Snake. Des munitions très étranges et très révolutionnaires. Des cartouches sans étui, constituées d'un petit bloc de propergol solidifié et spécialement traité, au sein duquel étaient insérés projectile et amorce. Une munition de calibre 4,7 mm, utilisée par le fusil automatique G11 de Heckler & Koch, et détournée à l'usage du Snake. Des mini-balles à fort indice de pénétration, dont certaines en version explosive, que Bolan aligna en quinze exemplaires dans la crosse-chargeur de l'arme. Enfin, conservant son arsenal sur le lit, il accrocha sa modeste garde-robe dans la penderie de l'entrée, remit la Japy dans le bagage, enferma ce dernier dans le placard. Laissant ensuite jeans, baskets et combinaison de combat accrochés, il enfila une tenue classique, plus en accord avec son lieu de rendez-vous, et s'équipa. Diverses monnaies explosives dans les poches, Snake sous la ceinture de pantalon, gaine de Survival fixée sous la manche gauche de sa veste en lin bleu. Enfin, réactivant le satellitaire, il appuya sur la touche bis du clavier. Deux sonneries, un déclic, et une voix :

— *Yes ?*

Un ton bref, sans fioritures.

— *It's me*, annonça le Guerrier. *It's O. K ?*

— *Affirmative.*

Sans un mot de plus, Bolan raccrocha, et quitta sa chambre. Deux minutes plus tard, il émergeait de l'hôtel pour emprunter un taxi, au chauffeur duquel il indiqua :

— Cap d'Antibes. Restaurant de Bacon.

CHAPITRE X

— *Hello, Mack.*

Le restaurant de Bacon, demeure de style local parfaitement restaurée, voiturier, accueil sur le perron, panorama unique allant des remparts du vieil Antibes jusqu'à l'Italie, nappes, cristaux et bougeoirs, ambiance feutrée.

— *Hello, Hal.*

Harold Brognola ne s'emmerdait pas ! Le luxe raffiné, dans toute l'acception du terme. Et, avec ça, une des meilleures tables de poissons de France. Tandis que Bolan prenait place à la table du grand Fédéral, celui-ci commenta en englobant l'espace d'un discret regard circulaire :

— Quatre étoiles. Méritées.

Il avait l'air d'être habitué à l'établissement, et comme Bolan semblait s'en étonner, il se pencha vers lui pour renseigner d'un ton confidentiel :

— Chaque fois qu'une « affaire » m'appelle en France, je fais un saut jusqu'ici.

Le genre de saut, qui nécessitait un solide compte en banque. Décidément, quoi qu'en disaient les oiseaux de mauvais augure, le dollar U.S. avait de beaux jours devant lui. Et encore, le numéro Un du *Justice Department* ne logeait pas à l'Eden Roc, tout près de là, mais, comme Bolan, à l'Aston de Nice... qui n'était pas non plus un taudis.

Il n'était que 20 heures, et la grande salle aux larges ouvertures plongeant sur la baie d'Antibes ne jouait pas encore complet. Une table de six businessmen, une autre occupée par toute une famille parlant arabe, un trio de copines riant et échangeant des confidences à voix contenues, un couple de quinquas muets et renfrognés, et, plus à l'écart, deux amoureux. Beau mec, belle fille, style bobos-fringues-cuir-grandes-marques. Tout ici sentait l'aisance, sans ostentation.

— Un peu de champagne vous ferait-il plaisir, *mister* Morton ?

Levant les yeux vers l'homme qui se penchait sur eux, Hal Brognola présenta sobrement :

— Monsieur Victor.

M. Victor semblait être le, ou un des dirigeants de l'établissement. Solidement charpenté, faciès avenant, souriant. Près de lui, un garçon en gilet bleu-vert et nœud pap, portait un seau à champagne. Hal Brognola semblait effectivement être bon client. Désignant Bolan, il présenta, dans un français impeccable :

— John Dakota. Le scénariste de mon prochain film.

Secrètement médusé, Mack Bolan esquissa un sourire. Le seau à champagne atterrit sur la table, les flûtes s'emplirent d'un breuvage doré et capiteux, et Monsieur Victor et l'employé repartis, le Guerrier souffla entre ses dents :

— Scénariste, hein ! Tu es devenu metteur en scène, *mister* Morton ?

Bref sourire du fédéral.

— Ne suis-je pas une sorte de metteur en scène depuis longtemps ?

Il faisait allusion aux opérations sanglantes que l'Exécuteur avait pu mener à bien depuis des années, grâce à ses infos et à ses couvertures.

Intrigué, mais ironique tout de même, le Guerrier renvoya :

— Spécialisé dans le film noir, non ?

Derrière les verres de ses lunettes, le regard habituellement froid et sans expression du fédéral s'éclaira d'une lueur amusée. Confidentiel, il souffla :

— En quelque sorte.

Bolan le savait, la vedette du film pour lequel ils se retrouvaient tous les deux sur la Côte s'appelait Camorra. La mafia napolitaine. Il connaissait également par son nouvel indic belge, l'inspecteur Albert Huyguens, le nom de son traitant, un certain Fernando Mazzetti, un intermédiaire camorriste, qu'il n'avait pas jugé opportun de « travailler » dans l'immédiat. Inutile d'affoler la structure italienne locale, et de risquer sa dilution dans la nature. Peu de risques en effet de voir Huyguens le trahir pour le moment. La trouille de mourir. Autant d'infos et d'options que le Guerrier avait expliquées au fédéral par satellitaire, avant de quitter la Belgique pour la Suisse et la Fondation Miséricorde. Depuis, Hal Brognola avait largement dû avancer dans ses investigations, d'où cette invitation à le rejoindre ici pour un briefing dont l'Exécuteur attendait beaucoup. Ils dégustèrent une gorgée de Don Ruinart en silence, puis, masquant mal son impatience et adoptant le langage cinématographique, Bolan demanda :

— Tu me fais le pitch ?

Le fédéral acquiesça, le regard redevenu froid, et commença d'un ton contenu :

— Tes infos de Belgique nous ont beaucoup aidés.

Le Guerrier s'en doutait. Il tiqua néanmoins :

— *Nous ?*

— Mon équipe locale, et moi.

Il sirota une gorgée de champagne, enchaîna :

— J'explique. Sitôt tes infos reçues, j'ai activé mes dossiers informatiques, afin de loger ce Fernando Mazzetti.

L'Exécuteur s'en doutait, il avait fait de même, grâce au « Centrino » à partir duquel, par Internet, il avait pu interroger le central informatique du TACOM, et ses listings-computer. Il récita de mémoire :

— Fernando Mazzetti, quarante et un ans, célibataire, condamné à plusieurs reprises en Italie pour violences, recel et proxénétisme, soupçonné d'être lié à la Famille napolitaine Saccia, convaincue elle-même de diriger une branche importante de la Camorra. Mazzetti a émigré en Belgique il y a deux ans, où il exerce l'activité de barman.

— *Bene !* murmura le fédéral entre ses dents. *Molto bene, amico mio !*

Bolan resta de marbre. Car, s'il avait bien consulté les mêmes sources que son ami, il ignorait en revanche le résultat de ses investigations postérieures. Son attente dura le temps de l'intervention du serveur qui leur apportait la carte. Tout en la consultant et s'en servant de paravent, Hal Brognola reprit :

— Avec ce Fernando Mazzetti, tu as décidément levé le bon lièvre. Un fil conducteur très précieux.

Bolan n'était pas vraiment surpris. Grâce aux aveux de Huyguens et aux organigrammes informatiques du TACOM, il savait déjà ce à quoi le fédéral faisait allusion : la famille mafieuse à laquelle appartenait Fernando Mazzetti. Il l'avait lui-même révélé à Brognola directement de Bruxelles, en même temps que ses infos concernant les connexions entre les mafieux turco-belges, et la Camorra. Alors bien sûr, un rapport existait forcément entre ces derniers, et ce rendez-vous insolite sur la Côte d'Azur. Intéressé, il encouragea :

— Mais encore ?

— Le bar, ça te dirait ?

Bolan fronça les sourcils.

— *What ?*

Tapotant doucement la carte du bout de l'index, son ami précisa :

— Le bar. Le poisson. Grillé. Aux algues et aux herbes.

— Ah... du loup !

Le bar et le loup désignaient en fait le même poisson, Bolan le savait, et il renchérit.

— O.K. ! Va pour le loup !

Appréciant la pique, son ami sourit en précisant :

— Tu verras, il est toujours formidable. Issu de la pêche locale.

Le fédéral semblait vraiment prendre plaisir à leur rencontre, à l'instant, au lieu et à ses promesses culinaires ; mais, de son côté, Mack Bolan était à cent lieues de la gastronomie azuréenne. Il piaffait d'impatience jugulée, mais M. Victor arrivait à leur table et il dut néanmoins attendre que la commande soit passée pour que le fédéral reprenne enfin :

— Donc, grâce à ce Mazzetti et à la révélation de son appartenance à la Famille Saccia, j'ai immédiatement pu faire le rapprochement, avec un événement qui s'est produit, il y a quelques jours seulement.

— Genre ?

— Genre exécutions sommaires. Un couple italien, assassiné dans un chalet suisse. Du côté de Châtel-Saint Denis. L'élément mâle du couple assassiné est un certain Caseri.

Cette fois, l'Exécuteur sourcilla :

— Caseri, Caseri... est-ce que... Tu veux dire, Matteo Caseri ?

— Bingo ! Enfin, presque.

De plus en plus intéressé, le Guerrier laissait l'ordinateur de guerre de son cerveau dérouler ses informations. Matteo Caseri figurait à l'organigramme de la Famille Saccia. Celle à laquelle appartenait précisément Fernando Mazzetti. Se penchant en avant, le fédéral précisa :

— Mais le mort n'est pas Matteo. Il s'agit de son frère. Mauricio. Sa femme et lui ont été abattus dans ce chalet de Châtel-Saint Denis, qui appartient officiellement à un certain Alfonso Grassi. Une des identités bancaires de Matteo Caseri. Son frère.

— Hum ! fit Bolan.

À la vitesse de la pensée, le puzzle se composait dans sa tête, et les personnages se mettaient en place, mais il manquait un élément : la raison de ce rendez-vous, ici, précisément dans la région Paca. Il connaissait Hal Brognola. Il n'était pas là par hasard ni pour le seul plaisir de goûter aux délices de la Côte. Comme s'il lisait dans ses

pensées, le fédéral déclara :

— C'est pour lui que je suis ici. Pour Matteo Caseri.

Le Guerrier hocha la tête, encourageant son ami à poursuivre.

— Caseri est en cavale, lui, et la fille qu'il a eue avec une certaine Carmela Ordonez. Il y a trois jours, j'ignorais encore pourquoi son clan cherchait à l'éliminer au même titre que son frère et sa belle-sœur. Jusqu'à ce que j'apprenne les identités des deux « contrats », les deux photos que tu as trouvées dans le coffre de Refik Gürdul.

L'intérêt du Guerrier s'aiguissait de seconde en seconde. Il pressa :

— Annonce ?

— Le *padre* Miguel Viserio d'Alicante... et Carmela Ordonez... originaire d'Alicante.

Surprise du Guerrier.

— *Great !*

— L'ancienne compagne de Matteo Caseri, confirma le fédéral.

Les cases du puzzle se remplissaient. Avec son blitz bruxellois, il semblait bien avoir levé un sacré lièvre.

— Tu saisis à quel point un type comme Caseri peut nous intéresser, commenta Brognola en achevant sa flûte de champagne. Tu es bien placé pour le savoir, nos fichiers comptent encore assez peu d'infos sur la Famille Saccia. On sait seulement que son *capo* supposé est l'aîné des deux frères, qu'il se prénomme Alessandro, que son énorme embonpoint le fait surnommer « Big », que son cadet serait trop dingue pour qu'il le laisse sortir de leur fief de Portici sans un commando de baby-sitters, et que Caseri serait un des éléments dirigeants de la tribu. On sait plus ou moins que le clan dirige les zones Ouest et Sud de Naples, qu'il contrôle la drogue, la prostitution, le trafic des armes, et qu'il infiltre les syndicats du port. Hélas, même la cellule anti-mafia du secteur semble ne pas avoir réuni suffisamment d'éléments contre eux pour les sauter.

La cellule anti-mafia. Initiée en partie et des années plus tôt, par feu le procureur Aurélia Gucci. Une des femmes qui avaient croisé la route de l'Exécuteur, qui avait fait un bout de chemin avec lui, et qui en était morte, abattue par la mafia. La cellule, c'était maintenant Claudia Simoni, capitaine de la *Scuadra di Lotta Antimafia*. La SLAM. C'était aussi le sergent Gina Loella. Toutes deux amies, et amies de Bolan. Ses alliées sur le terrain.

— ... Alors forcément, poursuivait le fédéral, les confidences d'un Caseri...

L'intérêt d'une telle « collaboration » tombait sous le sens. Chassant ses souvenirs, le Guerrier questionna :

— Comment sais-tu tout ça ? La cavale de Caseri, le reste...

— Par Lido. Le nom de code d'une de nos taupes italiennes.

Le F.B.I. n'avait ni autorité, ni la moindre autorisation d'ingérence hors U.S.A., mais certains services liés ou dépendants du *Justice Department* se moquaient des autorisations extérieures pour infiltrer leurs pions à l'étranger. Notamment en Italie, berceau de toutes les mafias. L'Exécuteur opina :

— Je vois. Et alors ?

— Lido, notre taupe, avait fait son nid au sein de l'autre Famille napolitaine, celle du nord et de l'est de la ville. Les Scaletto. Il y était depuis plus de deux ans, mais, en fait, il était grillé depuis un moment et, d'un commun accord, les deux Familles avaient décidé de le laisser en place, histoire de l'intoxiquer.

Fausse infos. Vieille méthode, utilisée dans toutes les guerres secrètes.

— Sitôt informé du double assassinat au chalet suisse, qu'il a semble-t-il suivi en direct par téléphone, reprit le fédéral, le « contrat » en cavale, Matteo Caseri, qui allait y rejoindre son frangin, a tourné son volant, et a franchi la frontière française à Vintimille. Pour lui, pas question d'aller pleurer dans le giron des flics italiens. Du suicide. Se jugeant enfin à l'abri en France, au moins pour quelque temps, et se souvenant de notre taupe grillée, il lui a tout simplement téléphoné, et lui a mis le marché en main. En fuyant l'Italie pour le rejoindre ici, Lido faisait d'une pierre deux coups. Il se tirait d'un sale pétrin, et servait sur un plateau un repentir majeur à l'administration U.S. Une belle fin de partie pour la taupe !

Pas mal raisonné. Cette fois, toutes les pièces du puzzle semblaient en place. Sauf une. Majeure. Alors, le Guerrier posa la question essentielle :

— O.K. Et moi, qu'est-ce que je viens faire, sur ce coup ?

À cet instant, un serveur survint, poussant un chariot. Dessus, posé sur un lit d'algues et de légumes finement découpés, le bar grillé. Bolan dut encore attendre le service du vin choisi pour le poisson pour répéter :

— Et moi ?

Hal Brognola éleva son verre de chablis dans la lumière, contempla la robe du breuvage quelques secondes, le huma, en dégusta longuement une gorgée, déglutit tout aussi religieusement avant de déclarer dans un soupir comblé :

— Un nectar !

Puis, reposant son verre, il se servit une portion de poisson, la

déposa dans son assiette, releva son regard pâle sur le Guerrier pour déclarer d'un air songeur :

— Toi, tu vas devoir les empêcher de nous tuer.

CHAPITRE XI

Toutes les portières claquèrent quasiment en même temps, et les trois véhicules s'ébranlèrent ensemble pour franchir la sortie de l'entrepôt. Ouvrant la marche, un 4x4 ML Mercedes, et la fermant, un second tout-terrain, le X5 de BMW. Tous les deux bourrés de *soldati*. La garde rapprochée d'Alessandro « Big » Saccia. Huit hommes au total. Entre les deux 4x4, une deuxième Mercedes. Celle du *capo*. S 400 CDI. Blindée, vitres fumées. Sur le cuir de sa banquette arrière, deux hommes. L'énorme Saccia, brun, teint olivâtre, tout petits yeux noirs, très enfoncés dans leurs orbites, expression dure, boudiné dans son complet gris trop étroit. Près de lui, Claudio Varese, son *consigliere*, la soixantaine largement dépassée, plutôt maigre, cheveux gris fer, regard noir éteint, comme absent. Tous deux muets. Certes, la négociation avec les représentants syndicaux du port s'était plutôt bien passée, des accords avaient été scellés entre eux et l'*Organizzazione*, de nouveaux marchés de fret s'ouvraient, mais les deux hommes avaient l'esprit ailleurs. Tous deux étaient axés sur le même souci.

Matteo Caseri.

L'ex-numéro Trois de la Famille était devenu un danger majeur. Et à propos de cette histoire, les avis des deux hommes divergeaient sur un point. Carmela Ordonez. Dès le début de l'affaire, le vieux *consigliere* avait fait part au *capo* de sa réticence. L'élimination de l'Espagnole lui paraissait trop risquée. Elle était la mère d'Antonia Caseri, et Matteo ne croirait jamais à son suicide. Il ruerait dans les brancards, et peut-être davantage.

Ce qui s'était produit.

Le soir même où la nouvelle était tombée, et dans l'impossibilité de joindre Saccia, Caseri avait appelé le *consigliere*, et ses propos avaient clairement traduit son état d'esprit. Fou de rage, il s'était écrié dans l'appareil :

— Pour le curé, j'étais O.K. ! Mais pour *elle* ! Si j'apprends que la Famille est dans le coup...

Il n'avait rien dit de plus, mais c'était suffisant. Sûr qu'il finirait par faire l'imbécile un jour. Un mot de trop à l'extérieur de la Famille,

voire un acte irraisonné. Si bien que, sitôt informé de l'éclat, Saccia avait pris sa décision.

— C'est vraiment dommage, avait-il seulement laissé tomber, lèvres serrées, regard dans le vague.

Puis, s'adressant à son ancien mentor, il avait ajouté :

— Tu avais raison, Claudio. Supprimer cette tarée a été une erreur. Je vais la réparer.

À cet instant, le vieux Varese avait parfaitement compris le message. Tout *numéro Tre* qu'il était, Matteo Caseri avait signé son arrêt de mort. La réparation. Affaire classée. D'autres soucis accaparaient le boss. Nino, son frère cadet. Un psychopathe, brutal et imprévisible, et complètement addict aux jeux vidéo les plus violents, auxquels il s'adonnait du matin au soir, et souvent la nuit. À son âge ! Nino, que « Big » Saccia séquestrait quasiment dans son fief de Portici, ne l'autorisant à sortir en ville qu'accompagné d'une escouade de baby-sitters, chargés de canaliser ses excès en tous genres. Surtout quand il allait à *son* bordel. Son préféré. Le *Rosa Nera*, près du port marchand. Un de ceux qui appartenaient à la Famille. Le plus glauque de tous. Bien sûr, il lui arrivait parfois de tabasser une fille un peu trop fort. Même qu'une fois, il en avait tué une.

On avait été forcé d'envoyer le cadavre se baigner en mer, une pièce de fonte aux pieds. Heureusement, c'était une Bulgare. Personne n'était venu la réclamer. Souci mineur, en quelque sorte. Il y avait bien pire.

Anastasia.

La sœur du boss. Depuis la mort de son fils Massimo, abattu par Matteo Caseri, Anastasia et leur vieille mère refusaient désormais tout contact avec lui. Ces histoires de gangsters les anéantissaient. Murées dans leur chagrin, recluses dans la maison familiale, juchée sur les hauteurs de Positano. Et ça, c'était un vrai souci. Dans la région, cela finirait par se savoir. On bavarderait. Par ici, la famille était sacrée, et les brouilles entre fils et mère donnaient souvent tort au fils. Surtout quand on savait l'intéressé plus ou moins lié à l'*Organizzazione*. Ce genre de truc pouvait ruiner une réputation, et les flics risquaient d'en profiter, de prêter l'oreille aux commérages. Mauvais. Très mauvais. Surtout si ces enfoirés de la SLAM venaient foutre leur nez dans ses combines.

— *Putana di mierda !*

Saccia ne décolerait plus. Les affaires s'arrangeaient avec les syndicats, le fric allait rentrer à pleins containers de produits de luxe contrefaits, mais il ne se calmerait qu'une fois Caseri transformé en cadavre. C'est-à-dire, silencieux, inoffensif. Avec un peu de chance...

— *Calmo !* souffla le *consigliere*. Calme-toi, Sandro ! *Tutto va bene !*

Lui seul pouvait prétendre calmer parfois les rages dévastatrices du *capo*. Il l'avait connu tout jeune, lui avait mis le pied à l'étrier, et Saccia le respectait. Il était bien le seul.

— *Calmo !* répéta Claudio Varese. Tout finit toujours par s'arran...

La sonnerie discrète stoppa le vieux conseiller. Il se fouilla, sortit un portable de sa poche de veste, établit la communication.

— *Pronto ?*

— C'est moi, déclara une voix rugueuse dans l'appareil.

Une lueur passa dans les yeux noirs de Varese, qui renvoya brièvement :

— *Si. Momento.*

Puis tendant le combiné à Saccia, il souffla :

— Orso.

Lourde et dure, la pogne du boss s'abattit sur l'appareil, l'arrachant presque des doigts du *consigliere*. Le plaquant à son oreille, il cracha :

— *Allora !*

Un bruit de fond de circulation, puis la voix rugueuse annonça :

— Tout est en place, *padrone*. Et sous contrôle.

Les paroles d'Orso avaient nettement résonné dans le combiné, pourtant, le cerveau d'Alessandro « Big » Saccia eut du mal à les intégrer. Trop improbables. « Tout est en place, et sous contrôle. »

Si vite !

Le *capo* était surpris. Il se méfiait des capacités limitées d'Orso, mais dans l'urgence et après la mort de Piero, il avait dû parer au plus pressé. L'immense et taciturne Aldo Vezza, rebaptisé Orso à cause de son air renfrogné et de sa force herculéenne, avait été videur saisonnier dans sa jeunesse. Embauché durant des années dans presque tous les night-clubs branchés d'Europe. Résultat, il baragouinait un nombre de langues impressionnant, d'où son utilité dans cette putain de galère. Toujours dans l'urgence, et pour ne pas risquer de mouiller les *assassini* de la Famille, Orso avait dû recruter les éléments de son équipe dans le stock de flingueurs à la petite semaine qui grenouillaient à Naples et dans les environs. En focalisant sur les bilingues. Ici, grâce au tourisme et à tous les petits trafics de la démerde locale, ça n'était pas si rare. Incrédule, le *capo* insista :

— *Tutti... sotto controllo ?*

— *Si, padrone. Assolutamente tutti*, répéta la voix rugueuse. *Sicuro*. J'attends plus que vos ordres.

Dans l'ombre de l'habitable, Saccia inspira une large goulée d'air, hocha la tête, cracha dans l'appareil :

— *Allora*, finis-en vite. Très vite. Et tiens-moi au courant.

Puis il raccrocha, ouvrit le mini-bar installé dans le panneau séparatif entre l'avant et l'arrière de la limousine, sélectionna un cigare dans l'humidificateur prévu à cet effet, et, apparemment calmé, il l'alluma posément. Puis, à l'adresse de son *consigliere*, il déclara en soufflant un épais nuage de fumée :

— Tu as raison, Claudio. *Tutto va bene* !

« Tu vas devoir les empêcher de nous tuer. »

Les mots résonnaient dans l'esprit de l'Exécuteur à la façon d'un tocsin. Levant les yeux sur Hal Brognola, il interrogea :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Le fédéral fronça le nez, fit entendre un petit reniflement, confia tout bas :

— Question de feeling. Mes gars n'ont encore rien dépisté, mais je les sens. Ils sont sur la piste de Caseri. J'en suis certain.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Lido. Une taupe, ça peut se retourner, ça peut se menacer, ça peut aussi se prendre en filoché à son insu.

Raisonnement frappé au coin du bon sens.

— Ils ne lâcheront pas le morceau, enchaîna le fédéral. Moi non plus. Alors, forcément, on joue sur le même terrain, et s'ils sont sur ses traces, il y aura contact, si tu vois ce que je veux dire.

Le Guerrier voyait très bien. Ça risquait de saigner. Il lança un discret coup d'œil alentour, mais son ami l'arrêta :

— Le couple de quinquas, sur ta gauche. Mes baby-sitters.

Bolan tiqua. Un couple qu'il avait vu en arrivant, pas vraiment joyeux, l'air de s'ennuyer ferme, ou de se faire la gueule, mais pas le look d'agents spéciaux. Bien joué, mais il n'appréciait guère d'être ainsi exposé à la vue d'agents spéciaux, fussent-ils U.S. Brognola le savait, et toujours à voix contenue, il expliqua :

— T'inquiète. Pour eux, tu es un *stinger*.

Un de ces agents très particuliers, et très clandestins, qui ne figuraient sur aucun listing. Le numéro Un du *Justice Department* enchaîna :

— Il fallait qu'ils te voient. Histoire d'éviter toute bavure éventuelle.

L'Exécuteur tiqua.

— On va bosser ensemble ?

Geste rassurant du fédéral :

— Ils vont rester dans l'ombre, en couverture. Se charger des filoches et de la surveillance éventuelle, etc. Je ne peux pas les mouiller dans une opé sensible. En ce moment tu le sais, la France et les States, c'est pas vraiment la lune de miel. Si leurs services nous repèrent, ça va faire désordre. Surtout en cas de bagarre. C'est pourquoi je t'ai appelé.

Réticent, le Guerrier s'enquit :

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Le fédéral prit le temps de déguster ses dernières miettes de loup, de tapoter le coin de sa bouche avec sa serviette, de boire une gorgée, et répondit enfin :

— Baby-sitting.

Surprise de Bolan.

— Tu te sens vraiment menacé ?

Signe négatif de Brognola :

— Il ne s'agit pas de moi. C'est pour Caseri. Lui et sa fille.

L'Exécuteur fit entendre un étrange bruit de bouche. Il avait déjà joué une fois ce rôle pour son ami. *Bodyguard* d'un repent.

Cela avait failli très mal tourner pour tout le monde, et ça n'avait pas du tout réussi à l'intéressé. Hal Brognola s'en souvenait, et il se hâta d'ajouter :

— Rien à voir avec l'autre fois. Il ne s'agit que d'une négociation avec Caseri, et ton rôle se limitera au contrôle de l'environnement. Du moins... quand on connaîtra le lieu de contact.

— *I see*, ironisa froidement le Guerrier. On pédale dans la semoule.

Vexé, le fédéral renvoya :

— Dans ce genre d'affaire, c'est toujours le cas, au début. Je te demande ça comme un service, mais ça peut déboucher sur un méga trip.

En clair, un blitz important. Il marqua un temps, consulta la carte des desserts en faisant observer, mi-figue, mi-raisin :

— Mais bien sûr, tu n'es pas obligé d'accepter.

Comme si Mack Bolan avait jamais refusé d'aider son ami.

Dernier exemple en date, le récent sac de nœuds en Floride.

Il grogna :

— O.K. Explique. Il est où, le repent ?

Expression floue de Brognola :

— On l'ignore encore. Au téléphone, il a dit à Lido qu'il l'appellerait quand il se sentirait parfaitement en sécurité, et prêt à négocier.

— Quel est le deal ?

— Il exige deux passeports pour sa fille et lui, avec de nouvelles identités, plus une *safe-house* garantie à vie.

Mine en coin de Bolan.

— Rien que de bien classique. Contre quoi ?

— Ce que j'ai exigé dans un premier temps pour tester sa bonne foi, c'est-à-dire, toute l'affaire concernant l'assassinat de ce prêtre espagnol, et le supposé faux suicide de son ex-compagne. Connexions turco-italo-espagnoles... Ce truc sent la poudre.

Le Guerrier dut l'admettre, mais le garçon survenait. Décidant de passer directement du plat au café, il dut attendre que ces derniers soient servis, avant d'interroger :

— O.K. *And now ?*

Hal Brognola sucra son café, le touilla, consulta sa montre, esquissa un geste évasif avant de répondre :

— Maintenant, on attend. En principe, Caseri doit se manifester. Il l'a assuré à Lido ce matin.

Ils burent leurs cafés, M. Victor tint à leur offrir le digestif, demanda au « scénariste » John Dakota de bien vouloir signer le livre d'or de l'établissement. Goûtant l'ironie de la situation et tandis que le fédéral réglait l'addition, Bolan accepta, alla honorer de sa prose une page du volume posé sur un pupitre près de la sortie. D'une écriture volontaire et solide, il inscrivit :

« La vie est courte, pour certains sans chaleur, sans saveur et sans joie. Les saveurs du Bacon font la joie des palais et la chaleur de l'âme. »

Signé John Dakota !

C'était bien la première fois qu'il paraphait de ce pseudo, un document que chacun pourrait consulter à sa guise ! En matière d'incognito, on faisait sûrement mieux...

Un son cristallin en cascade stoppa les pensées de Bolan. Il tourna la tête, vit la table sur sa droite, les verres, dont l'un roulait sur la nappe. Le jeune couple, style bobos-fringues-grandes marques. Des motards. Mêmes blousons de cuir gris souris, mêmes casques à la main et de même teinte. L'un à bande argent, l'autre à bande dorée. Au passage, celui de la femme avait heurté le coin de la table, d'où le

verre renversé. Hiératique, sans même un regard de côté, la motarde franchit la sortie, son compagnon sur ses talons, indifférente aux salutations du personnel. Pas franchement aimable, mais grande, brune, sculpturale, très belle. Exactement ce que tout homme normalement constitué rêverait d'emmener faire un tour, à moto ou non.

Mais hélas, cette fois encore, les prochaines soirées de l'Exécuteur manqueraient sûrement de romantisme.

— *Let's go*, fit Brognola en entraînant Bolan vers une Rover stationnée au fond du parking. La nuit pourrait bien être longue.

Et comme une sorte de signe, une petite sonnerie résonna dans une poche du fédéral. Tandis qu'ils arrivaient à la voiture, le numéro Un du *Justice Department* porta le combiné à son oreille et lança :

— *Yes ?*

Il écouta un instant, hocha la tête et répondit :

— O.K. Tout est prêt, on attend.

Il raccrocha, attendit qu'ils soient installés dans la Rover, vérifia que les deux quinquas quittaient le restaurant à leur tour pour gagner leur propre véhicule, puis, lançant le moteur, il déclara en démarrant :

— C'était Lido. C'est pour cette nuit.

CHAPITRE XII

Il était presque 23 heures, et le portable de Hal Brognola restait muet. Or, une heure plus tôt, par téléphone à la sortie du restaurant, Lido avait dit au fédéral :

— Il va appeler d'une minute à l'autre.

« Il », c'était Matteo Caseri en personne. Un appel destiné, selon la taupe, à mettre les derniers détails au point avant le contact de cette nuit. Pour tuer le temps, Bolan et son ami étaient montés prendre un verre au bar-terrasse de l'Aston. C'était le printemps, il faisait doux, une petite brise bienfaisante soufflait de la mer. De l'autre côté des parcs de l'avenue Félix Faure et du boulevard Jean Jaurès, les lumières du vieux Nice nimbaient la nuit d'un halo frémissant.

Décor et ambiance balnéaire, que chacun eût trouvé agréable, mais Mack Bolan commençait à trouver le temps long.

En Belgique, il s'était renseigné sur le prêtre assassiné par les Turcs, avait appris ses activités caritatives, était même allé sur son site Internet. Depuis, l'assassinat du *padre de los pobres* le hantait. Durant des années, le petit curé avait mené une croisade harassante contre la misère dans toute la *provincia* espagnole de Valence, s'attachant notamment à aider l'enfance en errance, ou en grande précarité. Une sorte de saint homme. Maintenant, une rage calme et glacée avait investi le Guerrier à la pensée de ces enfants, désormais privés de leur bienfaiteur. Or, d'après ce qu'il avait appris de la bouche de Gürdul et des propos du fédéral, le processus infernal de cet assassinat semblait peu ou prou être passé par la case Matteo Caseri. Alors il voulait en avoir le cœur net. Cette nuit. C'était également le cas de Brognola, pour des raisons différentes. La collaboration d'un repenté de la qualité du numéro Trois d'un important clan de la Camorra, c'était la quasi-assurance d'apprendre des tas de choses intéressantes. Et pour l'Exécuteur, des blitz en perspective. Mais pour le moment, pas question de faire couler le sang. D'abord...

La sonnerie du portable de Brognola sonnait. Tendait une des oreillettes mains-libres de l'appareil à Bolan et s'équipant de la deuxième, le fédéral établit la communication :

— Yes ?

Un silence troublé par des sons étouffés, puis une voix :

— *I'm Diego*. J'appelle de la part de Lido.

Le nom de code de Caseri, convenu entre Lido et Brognola. Un timbre grave, à l'accent italien. Le ton se voulait calme, mais une certaine tension transparaissait. Le fédéral renvoya :

— *I'm Washington*.

Son pseudo convenu pour l'opération. Puis, efficace et bref, l'Américain proposa :

— Voilà comment on va opérer. Je...

— Vous avez les documents ? coupa l'italien.

Sous-entendu les passeports américains, pour le mafieux et sa fille. Il avait exigé d'avoir affaire à un haut fonctionnaire U.S., capable de les lui fournir de la main à la main, contre ses premières confidences, justement liées aux assassinats de son ancienne compagne et du *padre*.

— Affirmatif, acquiesça Brognola. Tout est O.K. de mon côté. Je vous propose de...

— Je ne veux voir que vous, coupa encore Caseri. Vous seul et sans arme. Sinon, le deal est annulé.

Brognola et Bolan échangèrent un regard, et le Guerrier fit signe d'accepter. En fait, les deux hommes s'y étaient attendus. Le fédéral hésita, Bolan insista du geste, et l'Américain finit par accepter :

— D'accord. Où et quand ?

— J'ai bien dit seul, insista le mafieux. Absolument seul, et sans arme. Même pas un canif, et pas de téléphone. Si j'ai le moindre doute, le deal est...

— J'ai dit O.K. ! interrompit le fédéral d'un ton cassant. Si ça ne vous convient pas, vous pouvez toujours retourner à Naples.

Le fédéral savait jouer au poker. Les bonnes cartes étaient chez lui, l'autre pouvait toujours bluffer, il n'avait sûrement pas d'autre recours. Un nouveau silence s'établit dans l'appareil, puis un soupir :

— *D'accordo* ! Pour les détails, je vous rappelle.

Puis un déclic. La ligne était coupée.

— *Shit* ! jura Brognola.

La communication avait été brève. Peut-être trop. Une ombre de sourire froid étira les lèvres de l'Exécuteur qui souffla :

— Méfiant, le pourri.

Mais déjà, le numéro Un du *Justice Department* sollicitait le clavier de son portable. Une sonnerie, un déclic, une voix de femme :

— Yes.

La femme quinquu du restaurant. Bolan était au courant. Après leur sortie du Bacon, le couple d'agents avait filé quelque part dans la périphérie de Nice, au siège d'une société informatique U.S., reliée au N.S.A. et au système Echelon, et, entre autres, base locale et très secrète du F.B.I. Ayant déjà briefé Bolan sur tous les détails de l'opération entre le Cap d'Antibes et Nice, le fédéral interrogea :

— Vous l'avez ?

— Yes, entendit Bolan dans l'oreillette. J'envoie maintenant ?

Une lueur satisfaite passa dans le regard de Brognola qui pressa :

— *Immediately.*

— O.K.

Le fédéral raccrocha, se leva en soufflant à Bolan :

— Descendons chez moi.

Sa chambre était contiguë de celle du Guerrier, et deux minutes plus tard ils s'y enfermaient. Sortant une serviette noire de sa penderie, Brognola en ouvrit une poche, mit à jour deux passeports U.S. Les tendant à Bolan, il expliqua :

— Nos Italiens, père et fille. Avec leurs nouvelles identités. Gardeles sur toi, ça évitera les tentations.

Sage initiative. Avec les pourris, même repentis, on ne savait jamais.

— Tu me les rendras quand j'aurai pu vérifier la bonne foi de Caseri, ajouta le fédéral. Je t'appellerai sur ton satellitaire.

Puis il sortit un ordinateur portable du bagage, et tandis qu'il le mettait en service, Bolan se rendit à la fenêtre pour contempler le décor des parcs de l'avenue, quatre étages plus bas. À cause des travaux du futur tramway, la circulation était encore lente et dense, même à cette heure. Et surtout anarchique. Surtout pour les deux-roues, qui escaladaient joyeusement les trottoirs. À cet instant, le regard de l'Exécuteur se figea, juste quand Brognola s'exclama dans son dos :

— *Fine !*

Songeur, le Guerrier quitta la fenêtre pour le rejoindre. Se penchant par-dessus son épaule, il vit apparaître une image sur l'écran de l'ordinateur. Comme une vue aérienne, prise de nuit. Tout en bas, une inscription dans un cartouche.

« *Nice and area.* »

L'agglomération de Nice, et ses environs. Bolan connaissait. Au nord-est de la ville, dans une zone plus sombre, un point rouge

clignotait. Cliquant sur le signal avec la souris, le fédéral agrandit l'image, tandis qu'au bas de l'écran, une boîte de dialogue apparaissait, marquée de plusieurs symboles, dont le mot *play*. Brognola cliqua dessus, faisant naître le graphique mouvant d'un enregistrement sonore, tandis que le dialogue entendu tout à l'heure entre le fédéral et Caseri se déroulait, jusqu'au déclic de fin de communication, suivi du juron de Brognola. Tout y était. Mais il y avait plus intéressant : ce point rouge clignotant sur l'écran, au-dessus d'une zone largement piquetée de lueurs orangées. Une sorte de tableau abstrait, sur la nature duquel l'Exécuteur avait déjà son idée. La lui confirmant, le numéro Un du *Justice Department* agrandit encore l'image, jusqu'à reléguer la zone largement piquetée de lueurs tout au bas de l'écran, faisant apparaître d'autres dizaines de minuscules « étoiles », avant de commenter :

— Comme tu le vois, il s'agit du secteur Nord-Est de Nice. Près de la frontière italienne. Une vidéo satellitaire, relayée par un réseau de notre système Echelon.

Il cliqua sur un symbole de la boîte de dialogue de l'écran, l'image se figea, affichant une échelle au 10000^e, et il renseigna.

— Le petit paquet de points lumineux situé sur la droite figure les lumières d'une agglomération de la zone, et...

— ... et la tache rouge désigne le point de repérage du téléphone avec lequel vient d'appeler Caseri, coupa Mack Bolan.

— *Right*, fit sobrement le fédéral.

— Génial, souffla Bolan.

Il appréciait la prouesse technique, mais, dans le contexte, c'était encore assez maigre. Aucune localisation précise. Comme s'il lisait dans ses pensées, Hal Brognola cliqua sur un autre symbole de la boîte de dialogue, faisant cette fois apparaître le tracé d'une carte géographique. Une carte translucide, où se dessinaient les reliefs, les routes, les voies secondaires, et où s'inscrivaient des noms en surbrillance. Une carte marquée 10000^e elle aussi, qui, superposée grâce aux mouvements de la souris, à l'image satellite, affichait à présent une véritable radiographie du secteur concerné, avec en lieu et place... les noms des localités.

— Même les hameaux sont indiqués. Comme tu le vois, commenta fièrement le fédéral en pointant un doigt sur l'écran, le clignotant rouge indique une position située entre ces deux patelins. Contes et Bendéjun. Plus qu'à suivre la piste. Tu as emporté le Smart ?

— Affirmatif.

— Bien. Sur la fin du parcours, tu en auras besoin pour éviter d'être repéré. J'ai prévu une voiture pour toi. Spécialement étudiée.

Une VW Polo noire, stationnée en bas de l'hôtel. Tu vas la prendre et partir devant, histoire de couvrir le secteur en attendant mon arrivée, dit-il en lui tendant les papiers du véhicule. Sous la roue de secours, tu trouveras tout un nécessaire. Plus sérieux que ton arsenal de voyage.

Bolan réfléchissait. Dans la nuit, même avec l'aide du Smart, même avec ce repérage satellitaire étonnamment performant, pas vraiment évident de trouver son chemin, surtout sans se faire repérer. Caseri l'avait bien précisé, au moindre doute de présence suspecte, le deal était rompu. Dubitatif, le Guerrier questionna :

— Il me faudrait au moins un G.P.S.

Le fédéral balaya la remarque d'un geste.

— J'ai mieux que ça. Nos spécialistes locaux sont presque aussi futés que notre ami Herman.

Intrigué, l'Exécuteur demanda :

— C'est-à-dire ?

Brognoia sortit de la sacoche d'ordinateur un cordon connecteur. À une de ses extrémités, une prise HDMI, à l'autre, un embout cylindrique.

— Pour l'allume-cigare de la Polo, expliqua-t-il. Un faux. En connectant la HDMI au ordinateur, et l'autre embout à l'allume-cigare, on active un système de balise qui, relié à l'ordinateur, et couplé à notre procédé Army-G.P.S., signalisera ton itinéraire en *live*, et en surimpression sur l'écran. Une petite pastille verte, symbolisant la progression de la voiture. Arrivé sur place, tu obtiendras un zoom plus serré, en cliquant sur le symbole de la loupe, expliqua encore le fédéral. Jusqu'à obtenir des détails de un mètre. Et en activant ce symbole-là, tu passeras en mode I.L. Toute source de chaleur sera alors parfaitement visible. Mais ça, tu connais. Pratique, non ?

Bien qu'étant au courant des étonnantes facultés techniques des caméras embarquées à bord de certains satellites américains, Bolan était bluffé.

— Quand le point vert de la balise fera sa jonction avec le clignotant rouge, acheva le fédéral, tu seras tout près de notre cible. Une maison. Ou une villa. Pas très précis, mais d'après le plan, on y accède directement par la route.

L'Exécuteur fit néanmoins valoir :

— Sauf si, pour une raison X, le téléphone et son utilisateur ne sont respectivement plus au même endroit quand j'arriverai.

Geste fataliste du fédéral :

— Sauf si, admit-il. Dans ce cas, je devrai gérer la situation tout seul. Enfin, pas complètement, plaisanta-t-il froidement. Il nous reste

nos portables.

Leurs propres téléphones. Pas vraiment d'un grand secours en cas de coup dur. Mais malgré ses inquiétudes concernant son ami, le Guerrier n'avait pas le choix.

— Hum, fit-il en remballant l'ordinateur et son cordon dans leur sacoche, ça ira.

Il gagna l'entrée de la chambre en déclarant :

— Je vais me prépa...

Lui coupant la parole, une sonnerie résonna. Le portable de Brognola. Ce dernier fit signe à Bolan de revenir prendre une oreillette, attendit qu'il l'ait fait avant de décrocher :

— Yes.

— *I am Diego*, déclina la même voix que précédemment.

Levant les yeux au ciel, le fédéral renvoya, masquant son irritation :

— *Yes ! I am Washington !*

Petit silence sur la ligne, puis :

— Je... Dans une heure exactement. À la sortie Nord de Contes. Donnez-moi les caractéristiques de votre véhicule.

— Rover anthracite, renseigne Brognola. Immatriculée dans le 51. Et vous ?

— Une Fiat Stilo, couleur métal, numéro...

Pendant que Brognola notait le numéro de la plaque de la Fiat, l'Exécuteur calculait. Pour l'avoir parcouru à la suite de son dernier blitz local, il mémorisait à peu près le secteur. Même à cette heure, soixante minutes ne seraient pas de trop pour le trajet Nice-Contes. D'une grimace, il le fit comprendre au fédéral, qui plaïda, histoire de gagner du temps :

— Je ne connais pas la région. Expliquez-moi.

Puis se tournant vers le Guerrier et lui tendant un jeu de clés, il lui fit signe de prendre l'ordinateur et de partir. Vite. Bolan rafla le tout et, tandis que le fédéral parlait, il franchit la porte. Ayant gagné sa chambre, il ramassa son sac de voyage, y enfourna la combinaison de combat en compagnie de son arsenal de poche, ressortit pour se jeter dans l'ascenseur. L'esprit préoccupé.

Un détail à vérifier.

CHAPITRE XIII

Le témoin vert de la balise faisait exactement ce qu'avait expliqué Hal Brognola. Depuis la mise en service de l'ordinateur portable et sa connexion au faux allume-cigare de la Polo, la petite tache fluorescente suivait très précisément l'itinéraire emprunté par Mack Bolan. Quarante minutes plus tôt, il s'était installé dans la voiture stationnée devant l'Aston, avait démarré aussitôt pour se couler dans une circulation enfin plus fluide. Un œil sur le rétro, il avait roulé jusqu'à la promenade des Anglais, avait ensuite effectué un périple apparemment hasardeux, changeant plusieurs fois de direction, comme s'il avait cherché son chemin.

En vain.

Aucune trace de suiveurs éventuels, et le temps passait. Piquant résolument vers le nord et jouant de la « loupe » sur l'écran de l'ordinateur, il avait bientôt lancé la Polo à l'assaut des collines, sur la route qui longeait la rive Est du Paillon. Là encore, il avait soigneusement contrôlé ses arrières, s'arrêtant même à quatre reprises pour laisser passer plusieurs véhicules, tout en préparant son arsenal. Le sien, et celui de Brognola, composé de deux MAC 10, d'un Beretta 92-F, de leurs chargeurs et de leurs réducteurs de son, et d'un poignard de commando, parfaitement aiguisé. Pendant ce temps, la circulation avait continué de filer normalement sur la route. De plus en plus rare. Et toujours rien d'anormal.

Maintenant, arrivé aux portes de Contes, le Guerrier devait se l'avouer : tout à l'heure, à la fenêtre de la chambre du fédéral, il s'était sûrement fait des idées. Profitant d'un de ces arrêts, il avait encore resserré le champ de l'image satellite, et appelé Brognola. À bord de la Rover, le fédéral le suivait. Il avait quitté Nice, et abordait la route en direction de Contes. Bolan interrogea :

— Tout est clair, derrière toi ?

— Rien noté de suspect, répondit le fédéral. Mais ça ne veut rien dire.

Il avait raison. Dans ce genre d'opération « aveugle », tout était possible. L'Exécuteur conserva la ligne, commenta :

— J'achève la traversée de Contes.

— Bien compris, renvoya Brognola dans l'oreillette du satellitaire. Ouvre l'œil.

Conseil superflu. À cette heure, l'agglomération était déserte, et endormie. Moralité, rouler suffisamment vite pour ne pas attirer l'attention, mais pas trop, pour essayer de voir si la Fiat Stilo couleur métal annoncée par Caseri attendait déjà à l'endroit indiqué.

— *Son of a...*

La Stilo ! L'Exécuteur avait failli la rater ! Stationnée sous les platanes, à l'angle d'une petite place, son avant dirigé vers la route, tous feux éteints, plaque réfléchissante relativement lisible dans la lumière rasante des phares de la Polo. Derrière le pare-brise, il lui avait semblé deviner deux ombres. Très floues. Pas sûr du tout. Passé trop vite. Inquiète, la voix du fédéral résonna dans l'oreillette.

— *Problem ?*

— *No problem*, rassura le Guerrier.

Néanmoins au passage, son regard exercé avait capté le numéro de la Stilo. Celui énoncé par Caseri. Ravalant son amorce de juron, il en fit part à Brognola, lui donnant la position exacte de la VW en précisant :

— Peut-être deux passagers, mais pas certain.

L'instant d'après, il se retrouva sur une route plus étroite, poursuivit son chemin en suivant docilement le point vert sur l'écran de l'ordinateur.

Un point vert, qui s'approchait du clignotement rouge.

Sollicitant de nouveau le satellitaire, Bolan demanda au fédéral :

— Tu es où, maintenant ?

Un silence, puis :

— J'ai dépassé Saint-André. Trois ou quatre kilomètres plus haut.

Le Guerrier consulta l'écran d'ordinateur. En clair, une huitaine de kilomètres en arrière. L'écart se réduisait entre eux, car, à vue de nez, lui-même était encore à deux ou trois kilomètres du clignotement rouge. Il fut un instant tenté de retourner en arrière, pour essayer d'examiner de plus près la Stilo métallisée. Surtout son, ou ses occupants. Grâce au Smart, c'était possible, mais risqué. Il perdrait trop de temps, et, s'il était repéré, si Caseri prenait peur, toute l'affaire capotait. En fait, sa rupture de filature dans les rues de Nice l'avait retardé. Il en fit part à Brognola, recommanda :

— Calme un peu tes chevaux.

— O.K., renvoya Brognola. Mais n'oublie pas, j'ai un délai à

respecter.

— Je sais ! Je sais !

L'affaire avait été montée avec trop de précipitation. Un rythme imposé par Caseri, précisément pour coincer Brognola. Pour l'empêcher de trop réfléchir, de trop s'organiser. C'était réussi. Plus habitué à l'action violente et radicale qu'à ce type d'opération, le Guerrier piaffait intérieurement. Décidément, il n'aimait pas ce job de couverture et avait hâte d'en finir. D'arracher au mafieux tout ce qu'il savait, non seulement sur la combine turco-italo-espagnole en question, mais également un maximum d'infos sur les deux Familles camorristes régnant actuellement sur Naples. Pour un nouveau blitz, un vrai, qu'il espérait très prochain. Alors, poursuivant son chemin, il prévint Brognola :

— Je vais pénétrer le secteur. Toujours rien de suspect de ton côté ?

— Rien.

— O.K. Alors sauf urgence extrême, et jusqu'à fin d'opération, silence radio.

— Bien compris, Striker. Bonne chance.

L'Exécuteur esquissa un rictus. De la chance, c'était plutôt au fédéral d'en avoir. Car, là-haut, tout pouvait lui arriver. N'importe quel guet-apens. En prenant ainsi tout seul la responsabilité de l'entreprise, il courait un risque énorme. Le Guerrier avait beau se raisonner, il n'était pas tranquille. Cette opération *bodyguard* le mettait mal à l'aise. Surtout depuis cette impression ressentie à la fenêtre de la chambre de Brognola. Tout semblait trop facile. Trop lisse. Pourtant, ni Brognola ni lui n'avaient plus le choix.

— Fais gaffe à tes os, recommanda l'Exécuteur.

Un ricanement bref lui répondit :

— J'ai prévu. Et en plus, je compte sur toi.

Le Guerrier coupa la ligne, bascula la sonnerie sur le mode vibreur, scrutant le décor éclairé par ses phares. À gauche et à droite, les reliefs s'étaient accentués. Premiers contreforts des Alpes-Maritimes. Reportant son attention sur l'écran d'ordinateur, il fut surpris de voir les deux repères si près l'un de l'autre. Le clignotant rouge, et sa balise verte. À l'échelle de la carte, quelques centaines de mètres seulement sur la droite. Or, sur la droite, il n'y avait pas de route, rien que la montagne. Il accéléra, parcourut encore quelques hectomètres, dut se rendre à l'évidence. Aucune ouverture à droite. Aucune voie d'accès en direction du clignotant rouge. Un clignotant qui s'était éloigné du vert.

Fausse piste !

Stop pant la Polo sur le bas-côté, Bolan consulta mieux l'écran de l'ordinateur, ne remarqua rien de spécial, sollicita de nouveau la loupe, jusqu'à son maximum de grossissement. Et son regard se figea :

— *Shit !*

La route ! Ce n'était pas la bonne route !

Il y en avait une autre, passant de l'autre côté des reliefs situés à sa droite, et qui débutait derrière la placette aux platanes à la sortie de Contes ! Une voie apparemment secondaire, qui partait vers le nord-est, en direction de l'Escarène, pour remonter ensuite vers le nord. Le Guerrier fulminait intérieurement. Les mots du fédéral lui revinrent en mémoire :

« Pas très précis, mais d'après le plan, on y accède directement par la route. »

Focalisé sur le système de balise, il n'avait pas suffisamment agrandi le plan satellite. L'existence de cette voie secondaire lui avait échappé, et, de ce côté, les reliefs trop abrupts du terrain interdisaient tout passage en voiture. Quant à une escalade à pied, trop aléatoire, et beaucoup trop long. Hal Brognola serait sur place avant lui. Moralité, retour en arrière. De toute urgence. Pas facile. Route trop étroite, bordée par de profonds fossés. Si d'autres véhicules survenaient... Un nouveau juron passa les lèvres de l'Exécuteur. Il accéléra, dut parcourir encore plus d'un kilomètre avant de trouver un renforcement suffisant. Il y glissa la Polo, manœuvra, dut s'arrêter pour laisser passer une camionnette arrivant en sens contraire à une allure de sénateur. Rongeant son frein, il dut lui laisser le passage, parvint enfin à opérer son demi-tour, et à repartir dans l'autre sens. Pied au plancher. Si vite, qu'il rattrapa bientôt la camionnette, dont la vitesse n'avait pas augmenté et dont l'arrière bâché lui bouchait la vue.

— *Bitch !*

Bolan déboîta, voulut dépasser, se retrouva dans la courbe d'un virage, aperçut la lueur de phares venant en sens inverse, dut se rabattre, attendit que la voiture montante soit passée, réussit enfin à doubler, accéléra de nouveau. Crispé. Le temps courait trop vite. Prévenir Brognola. Il réactiva le satellitaire, entendit une sonnerie, puis deux, et encore deux, puis :

— *Sorry. I'm not available, but...*

Messagerie !

— *Shit !*

Le nouveau juron de l'Exécuteur avait nettement résonné dans

l'habitacle. Cette fois la situation se compliquait. Bolan n'avait pas parlé de couper les téléphones. Seulement de passer en mode vibreur. Décidément... Heureusement, la plaque annonçant Contes apparaissait au loin dans le pinceau de ses phares, et, une demi-minute plus tard, la Polo retrouvait enfin la placette aux platanes.

C'est alors que le Guerrier sentit son estomac se crispier.

La Stilo n'était plus là !

— *Great !*

L'exclamation avait à peine passé les lèvres de Hal Brognola. Tout était O.K., la Fiat Stilo était bien là, et il était à l'heure. Mieux. Presque cinq minutes d'avance. Enfin, mieux dans un sens, mais pas dans l'autre. Il avait roulé trop vite. Maintenant, il devait patienter. Laisser à Bolan le temps de reconnaître les lieux. Retarder le contact aussi longtemps que possible. Alors le fédéral avait passé son chemin, laissé un 4x4 pourtant pas très pressé le dépasser. Avait tourné un instant autour de la zone, avait arrêté la Rover un peu plus loin, à l'opposé de la placette et sous le couvert des platanes, coupé le moteur et éteint ses lumières. Histoire de planquer à l'écart, quasiment invisible, et d'attendre le moment ultime. Que celui ou ceux de la Silo s'impatiente, que ses feux s'allument, juste avant de démarrer. Enfin, seulement, il se découvrirait. À cette heure, la circulation était quasi nulle. Un camion grimpa la route au loin en pétaradant, une moto ronronnante contourna la place et s'éloigna, et le silence revint. Contes dormait. Pour le fédéral, un impératif à présent : rappeler Bolan. Le mettre au courant.

Pas vraiment l'appel d'urgence évoqué plus tôt avec lui, mais c'était parfois ce genre de détail qui faisait le succès ou l'échec d'une opération. Alors, plongé dans l'ombre de l'habitacle de la Rover, il saisit son portable, le réactiva, et...

Soudain, sa portière s'ouvrit à la volée.

Le plafonnier s'alluma, et avant que Brognola ait pu esquisser un geste, un objet sombre passa dans le champ de vision de son œil gauche, tandis qu'une voix cinglait à son oreille :

— C'est pas bien, ça !

CHAPITRE XIV

— Pas... pas bien du... du tout, ça !

Une voix qui surprit le fédéral. Une voix de femme. Basse, mais sèche. Dure, jeune, mais chargée de violence. Ou de stress.

— Il avait dit : pas de... de téléphone ! Donnez !

Une main aux doigts fins apparut devant son nez. Impérative, et frémissante à la fois.

— *Quickly !*

Hal Brognola avait noté le bégaiement. Stressée, la fille. Il obtempéra, déposa son portable dans la paume offerte, voulut tourner la tête, en fut empêché par un bras qui frôla sa tête. Il eut le temps d'apercevoir un poing serrant un objet sombre. Un objet qui percuta le plafonnier de l'habitable. Fort. Il y eut un choc, un son de plastique brisé, et la lumière s'éteignit. Aussitôt, une ombre se pencha dans l'ouverture, à peine distincte à cause de la nuit épaisse sous les platanes. Puis une main passa sous sa veste. Nerveuse. Il se sentit fouillé, des aisselles jusqu'à sa ceinture de pantalon. Adoptant un anglais presque parfait, la jeune femme ordonna :

— Descendez ! Mains sur la voiture !

Irrité, le fédéral questionna :

— *Who are you ?*

Un silence hésitant, puis :

— Antonia Caseri.

La fille du mafieux.

Hochant la tête, il quitta la voiture, se retrouva paumes appliquées sur le toit de la Rover, fut de nouveau fouillé. Une fouille nettement plus poussée. S'attardant sous sa veste à hauteur des poches intérieures, les doigts de la fille Caseri palpèrent ce qu'elles contenaient. Porte-cartes, portefeuille etc. Plus un petit objet dur, de forme rectangulaire, qu'elle arracha littéralement du vêtement. Un MP3, mais un peu particulier. L'Italienne interrogea, pleine de soupçons :

— C'est quoi, ce MP3 ? Un micro ? Un truc pour espionner ?

— Un enregistreur, renseigna le fédéral. Pour consigner les propos de votre père.

— *Impossible*. Mon père refu...

— Dans ce type d'affaire, c'est l'usage, coupa Brognola, agacé. Pas d'enregistrement, pas de passeports.

Il y eut un silence derrière lui, puis :

— Je le garde. Mon père décidera. Montrez-moi vos papiers.

— Mes papiers ?

— Une plaque de flic américain, un truc officiel, quoi !

Antonia Caseri semblait à cran. Brognola sortit son porte-cartes avec précautions, l'ouvrit, en présenta le contenu pardessus son épaule. Une lampe s'alluma dans son dos, un silence s'écoula, avant que l'Italienne ne questionne, abrupte :

— C'est quoi, le *Justice Department* ?

— La seule administration américaine qui puisse aider votre père. On fait quoi, maintenant ?

— Vous avez les passeports ?

— *Yes*.

— Montrez-les-moi.

Ça, c'était impossible. Pour l'heure, ils étaient dans la poche de Mack Bolan. Le fédéral refusa, tranchant :

— Pas question. Seulement quand le deal sera conclu.

Un ricanement bref résonna dans son dos.

— Méfiant, hein ! Vraiment pas de quoi. Quand vous le verrez...

L'Italienne laissa sa phrase en suspens. Elle semblait hésiter. La remarque avait intrigué Brognola. Il se posait des questions, mais en fait, elle n'était pas en position de force. Elle et son père avaient plus besoin de lui que le contraire.

— Si jamais vous essayez de nous avoir...

— Je n'essaie pas de vous avoir, renvoya sèchement Brognola. Mais si vous préférez tout stopper maintenant...

Antonia Caseri ne releva pas. Histoire de rattraper l'initiative, elle reprit sa fouille. Dos, hanches, cuisses, extérieur et intérieur. La main descendait vers son mollet droit, quand le fédéral lança, impatient :

— Ça va ! On y passe la nuit, ou quoi !

L'Anglais à l'accent US, le ton autoritaire... La main fouilleuse se relâcha, il sentit la fille Caseri se redresser dans son dos en soufflant d'une voix moins dure :

— Votre agent nous attend dans la Stilo. Passez devant.

« Votre agent. » Forcément Lido. La taupe grillée du F.B.I. Le numéro Un du *Justice Department* respira mieux. La présence de Lido signifiait que tout se passait normalement. Par sa présence, les Caseri avaient voulu montrer leur bonne foi. Près du fédéral, la portière de la Rover se referma en claquant faiblement et, dans son dos, l'Italienne intima :

— Allez !

Simultanément, un rayon lumineux s'était brièvement allumé près de Brognola, lui indiquant le chemin. Une lampe. L'objet sombre qu'il avait pris pour une arme. Docile, il se mit en marche sous les platanes. De son côté, Mack Bolan avait eu tout le temps. Il était en place, et contrôlait la situation. Forcément.

*
* *

La Stilo avait disparu, mais la Rover du fédéral était là, à l'écart, sous les arbres. Après une discrète reconnaissance des lieux et à la faveur de ses phares, l'Exécuteur avait pu noter l'absence de Brognola à bord. Sans doute pris en charge par ceux ou celui de la Stilo. Résultat, premier volet d'opération raté. Son ami arriverait au contact avant lui.

Sans protection.

Rageant intérieurement mais n'ayant rien noté de suspect, le Guerrier avait passé son chemin, trouvé la route manquée plus tôt, et maintenant, les repères rouge et vert de l'écran d'ordinateur se situaient sur le même secteur de la carte. À moins de cinq cents mètres l'un de l'autre. Stop pant alors de nouveau la Polo, il sacrifia deux minutes au rite de l'équipement. Combinaison de combat, armes fournies par le fédéral chargées et silencieux vissés, logées aux bons endroits de sa tenue. Opérationnelles. Les monnaies explosives, quelques biscuits du même tonneau et leurs détonateurs passèrent dans les poches du vêtement, tandis que le poignard de commando allait se fixer sous sa manche gauche. Laissant de côté le Snake de calibre trop modeste, il ceignit son front avec la sangle du Smart, rabattit le petit appareil devant son œil droit, activa le système I.L. Une image verdâtre apparut dans le réticule, décor en vision de nuit. Remontant l'ocille ton sur son front, il se réinstalla au volant, consulta l'écran de l'ordinateur, passa là aussi en système de vision nocturne. Changeant aussitôt d'apparence, l'image satellite au champ le plus resserré, se mit à restituer en plus clair toutes les sources de chaleur captées par le satellite. Des formes diverses, plus ou moins lumineuses, selon le degré d'énergie émise.

À l'aide du curseur, il focalisa le périmètre entourant le clignotant rouge, effectua le dernier agrandissement possible, obtenant ainsi une « radiographie » très précise des lieux. Une voie tortueuse, un chemin, dessiné en foncé, entrecoupé de secteurs plus clairs, à cause des masses feuillues des arbres. Au bout du chemin, une construction en forme de L, noyée dans la végétation, avec ses sources de chaleur apparaissant en clair. Autour, les taches et autres traces d'énergie dispensée par les végétaux. Arbres, massifs, évanescences diffuses, entremêlées. Une sorte de patchwork, allant du gris-vert sombre au plus clair. Le tout formant comme une peinture abstraite, un camaïeu aux formes imprécises.

Sauf...

Une étincelle passa dans le regard de l'Exécuteur. Un véhicule. Une voiture, dont la silhouette vue du dessus était précédée de deux pinceaux fortement lumineux. Elle venait d'entrer dans le périmètre concerné, louvoyant au gré des courbes plus foncées du chemin, se dirigeant rapidement vers la construction. À cet instant, l'Exécuteur fut certain qu'il s'agissait de la Stilo. Avec le fédéral à bord. À vue de nez, cinq à six minutes de trajet le séparaient d'elle. Pour le Guerrier, il était grand temps de faire la jonction. Mais alors qu'il allait redémarrer, une nouvelle étincelle fulgura dans ses prunelles fixées sur l'écran, et un souffle passa ses lèvres serrées.

— *Son of a bitch !*

Cette fois, tout allait trop vite. Vraiment trop vite !

Après deux à trois kilomètres, la Stilo avait soudain quitté la petite route, pour tourner à gauche, tressautant sur un chemin escarpé, taillé à flanc de colline. Un moment plus tôt, en s'installant à l'arrière, Hal Brognola avait pu faire visuellement « connaissance », à la fois avec Antonia Caseri, et avec « son » agent assis à l'avant. Mike Gennaro, Michele en italien, alias Lido. Un type râblé, à demi chauve, faciès de mauvais garçon, très fortement typé latin. Les deux hommes ne s'étaient rencontrés qu'une fois, pour tenter de mettre une stratégie au point. En vain. Matteo Caseri avait refusé tout contact direct avec l'un ou l'autre, avant la finalisation du deal. C'est-à-dire, cette nuit.

— *That's right*, avait seulement déclaré l'agent, en se tournant vers Brognola. *No problem.*

Il n'avait rien ajouté, avait abaissé sa glace pour allumer une cigarette, et le fédéral n'avait rien dit, reportant son attention sur la nuque de la conductrice. Col de blouson gris, courte crinière sombre coiffée à la diable et fixée au gel, longues boucles d'oreilles en formes de crucifix. Genre look *gothic*... et conduite nerveuse. Normal. Pour

une fille de dix-sept ans, ce genre d'opération n'avait rien de banal. Pendant ce temps, la Stilo grimpait le chemin tracé entre les troncs de pins et les massifs de feuillus. Dans les trouées, on apercevait par intermittences une tache de lumière. Faible, jaunâtre. Puis subitement, la maison fut là, quasiment enfouie dans la végétation. Dans le pinceau des phares, une façade claire apparut, avec sa tache lumineuse. Une seule fenêtre éclairée, condamnée par une grille ouvragée. Mas provençal typique, prolongé d'une terrasse de plain-pied, au toit couvert de tuiles canal. Un cordon de glycines courait sous la sablière en briquettes, allant s'enrouler autour des pannes d'une pergola sommant l'entrée de la maison. La Stilo s'arrêta juste devant, et Antonia Caseri lança à Brognola :

— Venez.

Puis à l'adresse de la taupe :

— Vous, restez dans la voiture. Seulement mon père et lui, précisa-t-elle en faisant allusion au fédéral.

Logique. Aucun repentir ne souhaitait déballer ses confidences devant trop de témoins. En fait, le rôle de Lido s'arrêtait là. Il n'avait servi que d'intermédiaire en amont, et de caution pour la rencontre finale. Matteo Caseri avait bien monté son affaire. D'un signe de tête, le numéro Un du *Justice Department* lui fit comprendre que c'était O.K., et, quittant la Fiat, il suivit la jeune fille. Au passage, il ne put s'empêcher de jeter un regard furtif alentour. L'impression d'une présence. Normal. Bolan était là, planqué dans la végétation, attendant qu'il se manifeste. Mais on n'en était pas encore à la remise des passeports. Auparavant, Caseri allait devoir gagner sa nouvelle nationalité, cracher le morceau, et se montrer convaincant pour la suite.

Pour le Guerrier, la notion de temps avait subitement pris une dimension démesurée. Les minutes étaient devenues des secondes, et les secondes des micro-fractions de temps. Un temps dont il avait l'impression de ne jamais pouvoir le rattraper. Mauvais briefing de Brognola, erreur d'itinéraire, trop de retard. Et pendant ce temps...

Ce n'était encore qu'une impression, mais ce qu'il avait vu l'instant d'avant à l'écran d'ordinateur ressemblait furieusement à des silhouettes humaines. Pas vraiment sûr, mais... Au volant de la Polo, il avait foncé sur la route déserte, jusqu'à ce que le point vert et le clignotant rouge de l'ordinateur soient quasiment l'un sur l'autre. Au même instant sur sa gauche, il avait découvert l'entrée du chemin. C'était là ! Mais, simultanément, son regard avait accroché le reflet. Juste une lueur. De l'acier, du verre, quelque chose de réfléchissant,

accroché par les feux de la VW. Une chose qui se trouvait quelque part plus haut, dans une courbe du chemin.

La Stilo ? Autre chose ?

Impossible de voir à l'écran. Caché par le couvert des arbres. Dans un réflexe, le pied de l'Exécuteur n'avait pas bougé de l'accélérateur. Ne pas se signaler. Filer tout droit et... Là ! Une voiture ! Un 4x4 immobilisé sur l'accotement, dans un renfoncement, sous le couvert. Tous feux éteints. Mal placé. Plaques invisibles. Instantanément, l'ordinateur de guerre de l'Exécuteur avait géré les paramètres.

Danger potentiel.

Une seconde, il songea au couple de quinquas. L'équipe du fédéral. Idiot. Hal l'aurait prévenu. Police française ? Peu probable. Caseri n'avait pas dû faire beaucoup de publicité autour de son immigration. Moralité...

Trente secondes plus tard, Bolan trouvait un endroit discret où stopper la Polo. Éteignant ses feux, il prit le temps de scruter l'écran de l'ordinateur, mais, contrairement à ce qui l'avait alerté lors de son examen précédent à la sortie de Contes, plus aucune trace thermique ne bougeait dans le périmètre du clignotement rouge. Rien que des taches immobiles, fondues dans le patchwork de l'image. Mais alors qu'il allait éteindre l'appareil, une des « traces » bougea soudain. Lentement. Une tache de forme particulière, qui ressemblait à ce qu'il avait vu plus tôt sur l'écran, et qui se déplaçait bizarrement. En louvoyant vers la maison. Plus exactement, vers la voiture garée devant.

Une silhouette humaine, qui se déplaçait lentement. Trop lentement.

Déjà, le Guerrier était dehors. Bardé de son arsenal, œilleton du Smart sur l'œil droit, poignard de commando au poing gauche et Beretta à silencieux dans le droit, il se mit à longer la route sous les pins, progressant en silence et rapidement, en direction de sa première cible.

Le 4x4.

Besoin de vérifier. Surtout, pas de bavure. Pas de victimes innocentes. Tendue vers son but mais enfin délivré de l'inaction, il parcourut la distance qui le séparait du 4x4, s'arrêta à quelques mètres sous le couvert des arbres, examina le véhicule. Apparemment, un seul occupant. Le chauffeur. Nuque contre l'appui-tête de son siège, immobile. À travers le système I.L., le regard du Guerrier descendit sur la plaque avant du véhicule, dont un bouquet végétal masquait la première partie gauche.

... 73 WKL 51

Une plaque française. 51. Comme les plaques de la Rover de Brognola.

Un tout-terrain de location.

À ce qu'il sache, la police française utilisait rarement des voitures louées en opérations. Alors, il bondit, ouvrit à la volée la portière gauche du 4x4. Dans la lumière du plafonnier, il découvrit un type, main sur la crosse d'un calibre posé sur le siège voisin. Une face étroite et creuse, de tout petits yeux noirs extrêmement surpris, une moustache ridicule, et une bouche qui s'exclama :

— *Eh ! Ma che pass...*

Largement suffisant pour comprendre que ce n'était pas du breton. Tandis que l'acier noir du réducteur de son du Beretta se vissait à la tempe du moustachu, la voix du Guerrier ordonna doucement :

— *Non muovere.*

De l'italien. Pour être sûr d'être compris.

CHAPITRE XV

— Hé ! Vous venez !

Hal Brognola s'était retourné, avait de nouveau laissé son regard errer dans le sous-bois. Discrètement, mais son attitude semblait avoir inquiété Antonia Caseri. Il l'était un peu également. Inconsciemment, il avait cherché à deviner la présence de Mack Bolan. Ou plutôt, à la localiser. Et bien sûr, sans succès. Bolan était un guerrier. Un de ces soldats d'exception que la guerre avait forgé, et que sa croisade contre le Crime Organisé avait encore plus aguerris au fil des années. Pourtant, le fédéral avait beau savoir qu'il était là, tapi dans la nuit, surveillant tout et protégeant cette rencontre insolite entre un chef mafieux et lui, il ne pouvait se défaire d'un certain malaise. Sans doute idiot. Trop longtemps resté loin des théâtres d'opérations. En résumé, devenu fonctionnaire.

— Un problème ?

La voix de la fille Caseri trahissait un regain de tension.

— Non, renvoya Brognola en faisant volte-face.

Pour la première fois, malgré ses propos fermes, son attitude assurée et ce look *gothic* ostentatoire, la jeune fille lui parut fragile. Presque touchante.

— Par ici.

Elle avait sorti une clé de sa poche de jean, et alla ouvrir la porte de la maison. Précédant Brognola dans un petit hall, à peine éclairé d'une lanterne murale, elle pressa :

— C'est par là.

Murs chaulés, décorés de chromos régionaux. Posé sur la terre cuite du sol, un coffre, genre « Trésor des Caraïbes ». Deux portes fermées, une entrouverte. Derrière celle-ci, de la lumière. Faible. Mouvante et saccadée.

— C'est moi ! lança Antonia à la cantonade.

Pas de réponse. Se dirigeant vers la porte, elle répéta :

— C'est moi. Tout est O.K.

Puis s'adressant au fédéral, elle intima :

— *Momento.*

Elle disparut un moment dans la pièce, Brognola perçut les échos d'une conversation à voix basse, et la fille Caseri reparut sur le seuil.

— Venez.

Elle s'effaça, Brognola entra, et, tandis qu'elle fermait la porte dans son dos, il découvrit la pièce. Un séjour, une longue table massive, une télé au son coupé débitant les images d'une série B, et une silhouette. Enfoncée dans un fauteuil, un journal déployé sur les genoux. Dans la lumière syncopée de la télé, le fédéral distingua une face rude, creusée de profonds sillons. Matteo Caseri. Il avait vu ses photos dans ses dossiers informatiques, pas de doute. Même dans ce faible éclairage il était bien le même. Pourtant, le *numéro Tre della Famiglia Saccia* avait perdu de sa superbe. Décoiffé, tassé, épaules rentrées. Même son regard avait changé. Aigu et luisant sur les clichés, il n'était plus que terne et absent. Comme abattu. Près de lui, posés sur un guéridon, une bouteille de whisky à demi vide, et un verre. Au quart rempli. Plus le MP3 confisqué par Antonia, qu'il avait dû examiner de près.

— *Your badge.*

Brognola haussa un sourcil.

— Quoi ?

— Montrez-moi votre plaque ! répéta Caseri dans un anglais rocailleux. Un truc officiel, bordel !

Manque de confiance en sa fille ? Paranoïa aiguë ? La voix du mafieux se voulait dure. Impérative. Mais en arrière-fond, une lassitude transparaissait. Le fédéral se fouilla, sortit son porte-cartes. À l'intérieur, sa plaque et son coupe-file du *Justice Department*. Il amorça le mouvement d'avancer, fut arrêté net.

— Stop ! Lancez !

Il obtempéra, envoya le porte-cartes sur le journal. Le mafieux s'en saisit d'une main, en examina brièvement le contenu, grogna :

— O.K.

Il sembla au fédéral surprendre dans la voix un soupir mal contenu. Puis, lui renvoyant le porte-cartes, Caseri invita en désignant un deuxième fauteuil :

— Asseyez-vous.

Un silence s'établit. Quelque part, une pendule invisible débitait ses secondes mécaniques, et tandis que Brognola prenait place dans le fauteuil, le mafieux fit basculer le journal de ses genoux. Dessous, son poing gauche serrait la crosse d'un gros automatique. Classique. Déposant l'arme entre sa cuisse et l'accoudoir du fauteuil, il offrit en

désignant la bouteille de whisky :

— Un verre ?

— *No. Thanks*, déclina le fédéral.

Il avait hâte d'en finir. Surtout hâte de savoir ce que le numéro Trois des Saccia allait lui livrer. Aussi, désignant le MP3 resté sur le guéridon, il attaqua aussitôt :

— On y va ?

Caseri leva sur lui un regard en biais, prit le temps d'avaler le reste de son verre de whisky, de le remplir de nouveau, d'en ingurgiter une grosse gorgée. Sa main tremblait un peu, et un voile de transpiration faisait luire son front creusé de profondes rides. L'alcool, la sueur, la fièvre. La trouille aussi, sans doute. Sa fille avait dit un peu plus tôt : « Quand vous le verrez... »

Désignant à son tour l'enregistreur, il finit par acquiescer d'une voix enrouée :

— Allons-y.

Le fédéral s'empara de l'appareil, en actionna un curseur, le reposa sur le guéridon en déclarant :

— Ceci est la déclaration en première entrevue... du repentí Matteo-Lucio Caseri, fiché comme numéro Trois du clan mafieux napolitain dirigé par Alessandro Saccia, dit Big Saccia.

En italien. Histoire de ne pas voir l'enregistrement ultérieurement contesté par l'intéressé, pour mauvaise compréhension. Levant les yeux sur Caseri, il interrogea dans la même langue :

— *Esatto ?*

Surpris par sa maîtrise de la langue de Dante, le mafieux demeura un instant muet, avant de soupirer :

— *Sì. Esatto !*

— *Bene*, enchaîna le numéro Un du *Justice Department*. Voulez-vous me donner la, ou les raisons, qui vous font aujourd'hui collaborer avec la justice américaine, pour y dénoncer vos anciens complices de la Camorra ?

Question préambule capitale, de laquelle dépendait toute la procédure, car en y répondant, le repentí avalisait implicitement tout ce qu'il dirait au cours de ses futurs interrogatoires. Il se livrait, pieds et poings liés. Le prix de ses passeports, d'une nouvelle identité, de son immunité aux States, et, s'il avait de la chance, de sa survie.

Très aléatoire. La mafia avait des antennes partout, et elle était rancunière.

Après un assez long silence et une large rasade de whisky, Matteo

articula :

— J'ai décidé de collaborer, pour venger les assassinats de mon ex-compagne Carmela Ordonez, de mon frère Mauricio, et de son épouse Marisa.

Sa voix se cassa, il marqua un temps, ajouta d'un ton plus ferme :

— Et aussi pour mettre ma fille Antonia à l'abri des vengeances transversales.

Brognola questionna :

— Faites-vous allusion aux assassinats, dont sont en général victimes les proches des *mafiosi* repentis ?

— *Si. Esatto.*

Le numéro Un du *Justice Department* insista :

— Vous considérez-vous d'ores et déjà une espèce de membre de la Camorra repent, désireux d'aider la justice dans sa lutte contre le Crime Organisé ?

Question également capitale pour la suite. L'Italien se racla la gorge, répondit d'une voix nette :

— *Si.*

Le fédéral se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. L'entretien démarrait bien, et il promettait. Dans sa mémoire, toutes ces questions qu'il connaissait sur le bout des doigts se présentaient à son esprit, prêtes à fuser. Sans laisser le moindre répit à Caseri. Implacablement.

En l'occurrence, la loi du plus fort.

Mike Gennaro en avait marre. Des jours qu'il avait dû fuir Naples en catastrophe. Même pas eu le temps de dire au revoir à Giovanna, sa copine du moment. Ou plutôt, adieu. Car, bien sûr, plus question pour lui de remettre les pieds en Italie. Marqué à l'encre rouge, dans toutes les mémoires mafieuses du pays. Encre rouge sang. Bien sûr, il allait rentrer au pays, mais de celui de taupe, son statut n'y vaudrait guère mieux. Il n'appartenait pas au F.B.I., n'avait même jamais été flic. Rien qu'un truand de troisième zone, dont le frère jumeau purgeait une peine de quinze ans, dans un pénitencier de Californie. Pour le viol d'un petit garçon. Lui-même serré par les flics de San Diego à la suite d'un casse minable, il sacrifiait à une peine de dix ans, quand deux types en costards gris étaient venus le voir au parloir. Pour lui raconter l'histoire d'un type. Un Italien. Il s'appelait Gennaro. Carlo Gennaro. Un *mascalzone*, un petit voyou napolitain, supposé appartenir à la Famille Scaletto, un des deux clans camorristes régnant sur Naples. Bien que baragouinant un peu d'italien du fait de ses

relations locales, Mike Gennaro n'avait jamais mis les pieds dans le pays de ses ancêtres. Pourtant, il connaissait la Camorra de réputation. La mafia. Des types sérieux... à qui les flics locaux foutaient le plus souvent la paix. Ce Carlo Gennaro n'avait pas eu de bol. Tombé sous les balles des *carabinieri*, lors d'un barrage routier. Refus de s'arrêter. Dans son coffre de voiture, des flingues, et de la dope. Preuves de son appartenance à la mafia, car à Naples, aucun trafic ne pouvait s'opérer sans l'accord de la Camorra. Jusqu'alors, Mike, l'Américain, n'avait jamais eu trace de quelconques parents à lui vivant à Naples, ni même dans toute l'Italie, mais les types du F.B.I. lui avaient dégotté un cousin. Justement ce Carlo. Un faux cousin, mais aucune importance. En revanche, lui-même avait un vrai frère, jumeau de surcroît, qui avait beaucoup de soucis au pénitencier. Un violeur d'enfants ! Les truands purs et durs de son entourage n'aimaient pas ça. Résultat, tabassages, petites séances de sodomie, etc. Alors, si Mike voulait voir le quotidien de son jumeau s'améliorer, s'il souhaitait le savoir déplacé dans une autre prison plus saine et sous un chef de condamnation plus « présentable », il devait leur rendre un petit service.

Aller à Naples, sur la tombe de son « cousin », se faire repérer par ceux de son clan, et s'arranger pour infiltrer ce dernier.

Simple, sur le papier.

Mike avait fini par accepter. Pour son frère, et aussi pour lui. Tout valait mieux que la tôle. C'est ce qu'il avait cru, mais dès son arrivée à Naples, il avait regretté. Sitôt sur la tombe du « cousin » Carlo, les autres lui étaient tombés dessus. Ils l'avaient cuisiné, avaient visiblement cru à sa parenté, avaient vérifié ses antécédents judiciaires aux States... et le clan l'avait adopté.

Le clan Scaletto.

Et bien sûr, il avait commencé à donner ses infos, au « traitant » local qu'on lui avait désigné. Le reste avait suivi. Petits boulots de dealer, puis des trucs plus méchants. Notamment le tabassage des putes récalcitrantes. Or, Mike Gennaro n'avait jamais frappé aucune femme avant ça. Un romantique, en quelque sorte. Un soir, ses copains de la Famille l'avaient trouvé dans le lit d'une de celles qu'il était chargé de corriger, et la fille ne portait aucune trace de sévices. Premiers soupçons. Depuis, il ne vivait plus. Si le clan découvrait ses véritables activités...

Il en avait la nausée. Alors, quand le numéro Trois des Saccia en personne l'avait contacté en catastrophe l'autre soir, quand il avait appris de sa bouche qu'il était grillé dans son clan, et qu'il devait fuir l'Italie pour le rejoindre en France, il n'avait qu'à peine hésité. Il connaissait Matteo de réputation, s'était demandé pourquoi un membre aussi important de la Camorra se préoccupait de lui sauver la

mise, mais la trouille l'avait emporté. Il avait raflé ses fringues et ses économies, avait sauté dans sa bagnole, et avait mis le cap au Nord.

Maintenant, il se sentait soulagé. Il était en France, par sa glace baissée il entendait les cigales craqueter dans la nuit aux senteurs de pins, Naples était loin, il allait rentrer au pays, et le F.B.I. saurait récompenser ses services. Pour lui, plus de prison, et pour son frangin, peut-être que...

— Psst !

Surpris, Mike Gennaro tourna la tête, aperçut une ombre par la glace ouverte, puis un éclair si rapide que son regard eut à peine le temps de le capter. Sous son menton, il y eut comme un crissement, une brûlure lui cisaila le cou de l'oreille à la pomme d'Adam, et, instantanément, un affreux goût de sang lui emplit la bouche et la gorge.

Le petit salon était devenu une fournaise. Matteo Caseri avait déjà allumé deux cigares, pour les laisser s'éteindre presque aussitôt. Il avait presque fini la bouteille de whisky, et sa voix devenait pâteuse. Pourtant, il répondait à chacune des questions du fédéral avec précision. Les faits, les lieux et les noms s'enregistraient à la file dans la mémoire du MP3, et Hal Brognola commençait à se faire une idée plus précise des clans napolitains. Saccia et Scaletto. Car le mafieux « vendait » les deux Familles en même temps. Il semblait en connaître un rayon, et, malgré l'alcool ingurgité, paraissait encore maître de ses confidences. Rien de précis pour le moment. Visiblement, il avait parfaitement conscience de l'aspect préliminaire de l'entrevue, et il attendait la question bonus. Celle destinée à prouver sa bonne foi, et dont la récompense était les deux passeports. Hal Brognola le savait, il n'avait « travaillé » son « témoin » de la sorte que pour en arriver là. Et c'était le moment.

— *Bene*, dit-il en se penchant en avant, coudes sur les genoux, menton sur le dos des deux mains réunies. Maintenant, parlez-moi de l'affaire Ordonez-Viserio.

Les meurtres de l'ex-compagne du mafieux, et de son confesseur, le *padre de los pobres*.

Visiblement secoué à l'énoncé du nom de la mère de sa fille, Matteo Caseri demeura un instant coi, hésita à verser le reste de la bouteille dans son verre, finit par allumer un troisième cigare, avant de déclarer d'une voix enrouée en soufflant la fumée :

— Ce salaud n'aurait pas dû faire ça.

On arrivait au cœur du sujet. Le fédéral questionna :

— Qui est ce salaud en question ?

Encore un temps mort, puis d'un coup, Caseri lâcha :

— Cette pourriture de Saccia.

Une lueur d'intérêt passa dans les prunelles de Brognola :

— Vous voulez dire, Alessandro « Big » Saccia, votre *capo* ?

— *Sì*.

— Quand vous dites qu'il n'aurait pas dû faire ça, vous parlez de l'assassinat de Carmela Ordonez ?

— *Sì*.

— Vous faites également allusion à l'assassinat de...

Lui coupant brusquement la parole, il y eut un cri à l'extérieur. Aigu et bref, comme celui d'un oiseau. Suivi de sons divers et confus. Puis un autre cri :

— Papaaa !

Un hurlement de panique. Et deux détonations.

CHAPITRE XVI

— Et ton *caporegime*, celui qui vous commande, il est comment ?

— *Mo... Molto grande ! Molto forte ! Uno colosso !*

— Habillé comment ?

— Une veste de chasse ! *Verde !*

— Son nom ?

— Or... Orso ! Mais... c'est pas son vrai... son vrai nom, je le connais pas !

Mack Bolan se moquait du vrai nom du *caporegime* de la troupe de pourris, et le temps passait à un rythme effrayant. Il hocha la tête, lâcha de sa voix d'outre-tombe :

— *Non é importante.*

Puis il recula d'un pas, pressa la détente du 92-F. La tête du *soldato* moustachu bascula violemment de côté, envoyant un geyser de sang dans l'habitacle. Frappée par la 9 mm à sa sortie du crâne transpercé, la glace opposée explosa avec un bruit sourd. L'Exécuteur referma la portière, et le plafonnier du tout-terrain s'éteignit, noyant le cadavre dans l'ombre revenue. Mais, déjà, le Guerrier n'était plus là.

Val Picoli s'en voulait. Il regrettait presque d'avoir laissé Gloria monter toute seule là-haut. Mais les autres étaient encore loin derrière eux, et elle avait tenu à faire « ça » sans son aide. Un compte à régler, avec cet abruti d'Orso. Pour lui prouver qu'elle pouvait être aussi bonne que n'importe quel *soldato* sur une opération pointue. Elle exéçrait Orso. De son vrai nom, Vezza. Aldo Vezza. Parce qu'autrefois elle avait dû quelque temps faire la pute pour bouffer, qu'il l'avait connue à cette époque-là, qu'il l'avait baisée, qu'il l'avait toujours méprisée, et qu'il la croyait inapte à autre chose que vendre son cul. Surtout incapable de monter sur les coups autrement que pour faire joli devant son mec. Lui, Valter Picoli. Précisément son ex-maquereau. Or, Gloria valait mieux que ça. Valter lui avait appris à tuer et, par deux fois depuis, elle l'avait fait seule. Deux contrats faciles, certes, mais du beau travail. Une exécution au calibre, l'autre au rasoir. Car

elle adorait le rasoir. Léger, silencieux, facile.

À présent, le couple vendait ses services au plus offrant. Parfois à des clans hors de Naples, le plus souvent aux deux Familles napolitaines. Les Saccia, les Scaletto. Elle et lui avaient toujours refusé d'entrer au service de l'une ou de l'autre. Leur trip : le free lance. Avec du fric à la clé. Ils en avaient d'ailleurs besoin. Beaucoup. Outre les belles motos, ils adoraient la vie de château, les palaces, les séjours au soleil, les fêtes *people* des endroits de luxe, avec leurs stars, leurs puissances occultes, les champagnes millésimés, le sexe et la poudre qui allaient avec. Depuis le temps, ils s'étaient fait des tas de copains dans ces milieux. Surtout Gloria. Les mecs en étaient dingues. Alors, quand Orso les avait requis pour cette opération en France, ils n'avaient pas hésité une seconde. Pour Gloria, l'occasion rêvée de prouver sa vraie valeur à ce primate. Ils avaient enfourché la Honda. Le trail Varadero 1000 ABS à injection. Un vrai petit monstre. Idéal en l'occurrence. Pour à la fois couvrir cette distance et convenir à toutes configurations topographiques, ce plus gros cube tout-terrain de leur parc s'était imposé. Cette nuit, Valter Picoli s'en félicitait. Comme il s'était félicité plus tôt dans la soirée, du choix de ce restaurant du Cap d'Antibes, par l'agent américain. Un agent localisé l'avant-veille, alors que ce Mike Gennaro, la taupe infiltrée chez les Scaletto qu'on les avait chargés de pister jusqu'en France, prenait contact avec lui à Nice. Un agent U.S., qu'ils avaient pisté à son tour, et qui leur avait involontairement fait connaître le Bacon.

Décidément, la vie avait du bon !

D'autant qu'à cette occasion, ils avaient également pu repérer la couverture de l'Américain. Ce balèze au look militaire qui l'avait rejoint là-bas, et avec lequel il avait regagné l'Aston. Postés en planque aux abords de l'hôtel, Gloria et lui avaient ensuite assisté à leur départ en deux temps. D'abord le balèze à bord de la VW, puis l'agent US, avec sa Rover. Une opération si bien montée qu'à tour de rôle, leur moto et le 4x4 d'Orso n'avaient jamais perdu leur trace. Une piste qui les avait conduits tout droit jusqu'à Contes, où ils étaient tombés... sur Gennaro et la fille à bord de la Stilo. Gennaro, lui-même filé depuis le début par la deuxième équipe d'Orso. Jonction opérée avec l'agent U.S., timing parfait, plus qu'à suivre la Stilo de la taupe, jusqu'à sa destination finale.

La planque de Caseri. Leur « contrat ».

Plus discrets que le 4x4 et l'autre bagnole de *soldati*, c'était justement eux qu'Orso avait envoyés à la suite de la Stilo. De son côté, il se chargerait du balèze. Depuis, plus de nouvelles. Normal. Silence radio, jusqu'au déclenchement de la phase finale, qui n'allait pas tarder. À cette heure, Orso avait dû s'occuper du balèze au look

militaire, et mettre tous ses gars en place. Une question de minutes.

Avec un peu de chance, Gloria aurait fait le boulot avant. Pour le fun, évidemment, pour baiser ce con d'Orso, mais surtout, pour les imposer désormais tous les deux comme les meilleurs *assassini* de Naples !

Il la connaissait, sa gonzesse ! Une experte ! Et teigneuse !

Elle allait réussir ! Elle avait toujours tout réussi, et ce serait pareil cette nuit.

Antonia Caseri n'était pas complètement soulagée. L'angoisse ne l'avait pas complètement désertée. Elle savait dans quel univers son père avait évolué toutes ces années, et pour avoir tout lu sur le sujet, elle connaissait le poids des règles de la mafia. En collaborant avec les services américains, il avait signé son arrêt de mort. Il avait eu beau tout lui raconter durant leur cavale, lui dire qu'il était condamné de toute façon, et qu'elle l'était par ricochet, qu'ils la tueraient elle aussi, comme ils avaient tué sa mère, sa peur demeurait. Un jour, dans un an ou dans dix, *ils* les retrouveraient, et les abattraient sans sommations.

Alors, pour tenter de se rassurer, elle se disait qu'en attendant, elle allait devoir apprendre à se servir de ce machin. Ce flingue pris à son père à son insu, qu'elle avait emporté avec elle, pour sa rencontre à Contes avec l'agent U.S. et cet autre type. Cet indic infiltré dans le clan Scaletto, et censé les aider à gagner l'Amérique.

Antonia n'aimait pas les indics. Ils avaient mauvaise réputation, et elle s'en méfiait comme de la peste. Particulièrement de celui-là. Sale gueule. Il lui déplaisait tellement qu'elle gardait sa main tout près de sa ceinture. Sur son flanc droit, là où, sous son blouson, elle avait conservé le petit revolver de son père. Pour le cas où, tout en sachant qu'elle n'avait jamais su se servir de ce genre d'ustensile.

C'était juste comme ça. Pour se rassurer.

Tapie sous le couvert des grands pins et histoire de se dire qu'elle servait à quelque chose, elle observait de loin la Stilo. Surtout l'indic à sale gueule. Son père avait exigé qu'il reste dans la bagnole, à l'écart de toute discussion entre l'agent U.S. et lui. Si jamais ce pourri bougeait un cil de travers...

Une ombre !

Le cœur d'Antonia avait raté plusieurs battements. Une ombre avait bougé là-bas ! Elle en était sûre ! Une ombre aussitôt disparue, fondue dans l'obscurité du sous-bois !

Regard exorbité, elle fixait la zone ténébreuse à s'en percer les prunelles. En vain. Plus rien. Pourtant c'était certain, elle n'avait pas

rêvé. Et son cœur tressauta. Rata d'autres battements. L'ombre ! Là ! Près de la Stilo ! Une silhouette imprécise qui contournait l'arrière de la Fiat, s'approchait de sa portière droite. Antonia Caseri restait là, rencognée contre ce tronc de pin. Hypnotisée, elle vit l'ombre noire bondir soudain contre la portière, perçut un son chuintant, genre craquètement de cigale. En plus filé. Plongée dans un état second qui glaçait son corps et la faisait trembler, elle vit la silhouette faire un saut en arrière, tandis qu'un rai de lumière provenant de la maison faisait luire un objet au bout de son bras. Quelque part dans sa tête, Antonia se dit qu'elle devait crier. Sortir ce revolver imbécile, vider son barillet, pourtant elle ne fit rien. Littéralement tétanisée. Dans le même temps, et cette fois nettement, elle entendit un son inquiétant, comme un souffle animal. Ou un soufflet de forge, ou encore...

Puis il y eut ce jet dans le rayon de lumière venant de la maison. Un jet à la fois sombre et ponctué de brillances, qui jaillissait en l'air par la glace baissée. Un jet discontinu, accompagné de ce souffle. Nouveau. Rauque. Comme un vagissement. Mais déjà, la silhouette s'éloignait. Agile et rapide, elle se glissait vers la maison. La pergola. La porte d'entrée !

Et dans son autre poing, un gros objet noir. Une arme à feu. Alors d'un coup tout craqua sous le crâne d'Antonia, et tout s'éclaircit en même temps. Et elle cria. Un cri aigu et bref. Ridicule. Coincé. Simultanément, elle avait enfin arraché le petit revolver de sa ceinture de jean, et, se dressant comme une folle sous les branches du pin, elle cria de nouveau. Ou plutôt, elle hurla.

— Papaaaa !

Près de la porte d'entrée, la silhouette sursauta, se retourna d'un bloc. Dans le mouvement, Antonia aperçut les contours d'une poitrine. Une femme !

Une femme, dont l'arme au gros canon se redressait. Cherchait une cible. Antonia eut peur. Très peur. Une panique viscérale, qui détendit son bras en avant, qui raidit son poing, crispa son index sur la détente du petit revolver. Rien qu'un pur réflexe. Deux fois. Très vite. Cela fit un boucan terrible, son bras tressauta, sa tête résonna douloureusement. Ses prunelles hallucinées virent la silhouette sursauter, pousser un cri étouffé, puis se jeter de côté en se tenant la tête, son bras armé toujours tendu, au bout duquel de brèves lueurs fusaient. À travers les puissants bourdonnements qui emplissaient son crâne, Antonia perçut des sons étouffés. Des sortes d'éternuements. Un rythme si rapide qu'ils semblèrent n'en faire qu'un. Des choses éclatèrent près de son crâne, un éclat la frappa à la tempe, et elle se jeta à terre en fermant les yeux.

Quand elle les rouvrit, la femme en noir avait disparu.

Gloria !

Un hurlement ! Deux coups de feu !

Le scénario redouté. Bolan contre un commando *d'amici* ? Bolan contre les services français ? De toute façon, un gros problème.

En moins de deux secondes, Hal Brognola s'était rué en avant sur Caseri, l'avait fait basculer du fauteuil sur le sol, s'était couché sur lui. En moins de deux secondes, les vieux réflexes appris autrefois en opérations avaient resurgi. Intacts. Dans le même temps, il avait arraché de l'étui fixé sous sa jambe de pantalon le petit pistolet qui avait échappé à la fouille d'Antonia Caseri. Une arme extra plate en matériaux composites, qui dotait depuis peu certaines unités spéciales d'intervention de la police U.S.

Munitions de calibre .32, mais à l'étui plus long, à la charge augmentée. Arme de défense. Très efficace. Instinctivement, il avait envoyé sa main gauche de côté, saisissant au vol le gros automatique de Caseri. Précaution d'urgence. Le mafieux aurait pu se méprendre. Se croire menacé par lui. Or, la menace était dehors. Bien présente. L'oreille exercée du fédéral avait parfaitement identifié la succession d'éternuements étouffés tout près de la maison. Arme automatique, réducteur de son. Qui avait tiré ? Pourquoi ce hurlement d'Antonia ?

Au même instant, Matteo Caseri était en proie aux mêmes questions. Se débattant lourdement sous Brognola, il cracha d'une voix soudain moins pâteuse :

— *Putana !* Ma fille !

Dégrisé d'un seul coup, il semblait pour sa part avoir bien compris la nature du problème.

— *Merda !* Ils sont là !

Expédiant un coup de genou dans la cuisse du fédéral et s'arrachant en partie à lui, il éructa, mauvais :

— Mon calibre, bordel ! Ma fille...

Sa phrase fut stoppée par un bruit. Un choc, juste au-dessus d'eux. Suivi d'un bruit de verre explosé. Des éclats sur eux et tout autour, et deux autres chocs. Sourds, cascadants, et un bruit de roulade. Instinctivement, Hal Brognola tourna la tête, son regard se figea, et son estomac s'emplit de glace.

Deux grenades !

Valter Picoli guettait chaque bruit. Rien. Il n'entendait rien de ce qu'avait annoncé Gloria sur son action là-haut. Pourtant, elle aurait déjà dû y être. Et même avoir terminé. Or, pas un coup de feu, et encore moins d'explosions. Celles des grenades qu'elle avait

emportées. Pour ne laisser aucune chance à personne. Pas de blessés, pas de témoins. Rien que des morts. Travail de pro. Maintenant c'était sûr, quelque chose n'allait pas. Il était prêt à empoigner le micro-Uzi à réducteur de son posé sur la selle de la moto, quand, subitement, il lui sembla percevoir des frôlements, des craquements ténus en contrebas. Il respira mieux. Orso et ses gars ! L'assaut final ! Enfin ! Il allait pouvoir...

— Pas crier.

Brutalement, un étau avait écrasé sa bouche, et une force incroyable lui plia les reins en arrière. Simultanément, quelque chose était venu griffer son cou sous sa pomme d'Adam et, à son oreille, la voix ajouta tout bas :

— *Non muoverse !*

Un timbre grave, lugubre, désincarné. Instinctivement, *l'assassino* free lance avait essayé d'ouvrir la bouche sous la poigne infernale, mais seulement pour respirer. En vain. Chuintant du nez, il amorça un geste vers la selle de la moto et le P.-M. posé dessus. D'un shoot puissant, son agresseur catapulta l'arme au loin, tandis que, sur son cou, le fil d'une lame lui infligeait une brûlure douloureuse.

— *Non gridare*, Valter ! souffla la voix à son oreille.

Cet accent anglo-saxon, cette voix inconnue qui prononçait son prénom... Et les *soldati* d'Orso ! Si près de là ! Tout basculait dans son esprit, et, comme pour le déstabiliser davantage, la voix sinistre reprenait, affreusement confidentielle :

— Pour Orso et les autres, je sais. Mais où est Gloria ?

Ce type savait tout ! Sûrement... forcément le balèze au look militaire ! Incroyable ! Valter Picoli avait imaginé des tas de cas de figure, mais pas celui-là. Ce mec était le diable et...

— *Presto ! Dove è Gloria ?*

Soudain au loin une espèce de cri ! Le tueur se raidit. Stupide. Un cri d'oiseau. Contre son dos, son assaillant se fit plus lourd. Et sa voix plus dure :

— Où est ta copi...

Le hurlement stoppa net la question à l'oreille de Picoli. Un hurlement de femme. Et, dans la foulée, deux détonations !

— *Son of...*

Valter Picoli n'entendit pas la fin du juron. À cause d'un bruit étrange au niveau de son cou. Un son écœurant. Celui de son dernier souffle échappé de sa gorge béante.

CHAPITRE XVII

Smart baissé devant l'œil droit, se faufilant entre les troncs et se coulant dans les zones les plus sombres, l'Exécuteur escaladait la colline, suivant le chemin sous le couvert des arbres, Beretta silencieux au poing droit, MAC 10 à réducteur de son dans le gauche.

Soudain dans l'œilleton du Smart, une forme à peine devinée entre les troncs de pins. Une silhouette humaine accroupie, figée, luminescente. Un type armé d'un P.-M. l'Exécuteur se statufia, son regard fit un rapide panoramique, aperçut une autre tache claire. Plus loin et plus haut. Un deuxième *soldato* debout, dos plaqué à un tronc, face levée en direction des coups de feu. Immobile également. Hésitation des deux ? En attente d'un ordre ?

Le Guerrier assura ses pieds au sol, leva le 92-F, visa la tête de la silhouette et enfonça la détente. Cela fit « flop », et dix mètres plus loin, la forme accroupie s'affala.

À l'instant précis où une explosion faisait vibrer la cime des pins.

— Bomba !

L'avertissement de Hal Brognola avait exactement coïncidé avec son mouvement. Dans un réflexe dont il ne se serait plus cru capable depuis longtemps, il s'était redressé, libérant Caseri et le tirant pour l'aider à se relever. Retrouvant encore les vieux automatismes, son cerveau avait analysé le problème. Grenades quadrillées défensives. Dévastatrices, mortelles. Une question de secondes. Unique moyen de gestion, un bouclier solide. Dans la pièce, un seul possible. La longue table. Plateau massif. Il cria à l'adresse du mafioso :

— *Presto !*

Caseri se débattit, lui échappa, et, la rage au ventre, le fédéral plongeait. Un véritable saut d'athlète, qui le propulsa en avant, droit vers la table. Il se vit planer une seconde, retomber lourdement. Pas assez loin. Il se protégea la tête, se dit qu'il était trop tard, qu'il allait mourir, et, dans une déflagration à peine assourdie par ses mains plaquées aux oreilles, un cataclysme ravagea tout. Son corps parut se

désintégrer, il encaissa des chocs, eut l'impression que ses entrailles s'ouvraient, fut secoué par une deuxième explosion, et son crâne implosa.

Quand la deuxième déflagration secoua les ramures des sapins, et alors qu'il allait presser la détente du Beretta en ajustant la silhouette debout contre le tronc du sapin, l'Exécuteur eut la terrible confirmation : il arrivait trop tard. Un vrai drame se déroulait là-haut. Il ne fut pas le seul à le comprendre. Au-dessus de lui dans la profondeur du couvert, des voix retentirent. Des appels, des craquements de branches, des cavalcades. Dans l'alignement du canon du 92-F, la silhouette lumineuse avait tressailli, marqué un pas en arrière à l'instant précis où l'index du Guerrier enfonçait la détente. Raté ! Le *soldato* dut encaisser des éclats d'écorce, car, plongeant au sol, il leva son poing armé, cherchant une cible improbable. L'Exécuteur l'ajusta de nouveau. Cette fois, la 9 mm atteignit sa cible avec une précision diabolique. Le crâne touché ballotta violemment, et son propriétaire s'affala en lâchant le P. -M.

Mais le Guerrier n'était plus là pour assister au spectacle.

En quelques bonds, et remplaçant le Beretta par le deuxième MAC 10, il s'était enfoncé dans le sous-bois. Slalomant entre les troncs et profitant de la vision presque parfaite du secteur par l'œilleton du Smart, il avait localisé le gros de l'ennemi. Trois *soldati*, lancés à pleine course à l'assaut du sommet de la pente. Objectif évident, le mas. Gênés par l'obscurité, ils avaient allumé des torches électriques, guidés par la voix d'un quatrième larron qui les précédait. Silhouette gigantesque et hurlante, qui, comme Bolan, brandissait deux P.-M., et disparut brusquement, happée tout là-haut par un repli du terrain. Le sommet.

Orso. À coup sûr.

Frustré, l'Exécuteur retourna ses armes en direction du trio, qui, à son tour, allait parvenir au sommet. Deux longues rafales, dont nombre d'ogives durent s'enfoncer dans les troncs des sapins, mais sur la quantité... les trois silhouettes tressautèrent, un des flingueurs eut la force de se retourner, voulut braquer sa lampe, et tandis que les deux autres s'écroulaient pour rouler dans la pente, il plia les genoux, parvint à envoyer une rafale. Un essaim long et rageur, qui se perdit sous le couvert. Poursuivant son assaut, l'Exécuteur arriva sur le type comme un boulet, envoya d'un coup de pied le P.-M. dans le décor, explosa la lampe d'une mini-rafale, et enfonçant le silencieux d'un MAC 10 dans le buste ensanglanté du *soldato*, il questionna en italien :

— C'est Orso, devant ?

Halluciné, aveugle dans l'obscurité et gémissant de douleur, le moribond haleta :

— *Che... chi...*

Il n'y comprenait rien, était proche du néant. D'une autre mini-rafale, le Guerrier mit fin à ses souffrances, bondit en avant. Parvenu au sommet, il aperçut de loin un nuage de poussière sortant par une fenêtre munie de barreaux. Sans lumière. Il fit un stop, s'accroupit, vit la Stilo garée au pied de la terrasse, distingua nettement le haut du corps de Lido. Nuque renversée contre l'appui-tête, avec plein de traces très suspectes sur le pare-brise et sur le bord de la portière.

Taupe *exit*.

Contenant une grimace, l'Exécuteur permuta ses chargeurs, et tandis qu'il fouillait le secteur dans l'œillet du Smart, il faisait les comptes des cibles traitées. Le moustachu du 4x4, Valter le motard, les deux « couvertures » du sous-bois, les trois rafaleurs près du sommet... Si « Moustache » avait dit vrai, restaient la copine du motard, Orso, et la troisième « couverture » en question.

Or, plus personne en vue.

Moralité, grand danger à l'intérieur du mas. Risque majeur pour Hal Brognola. À cet instant, Mack Bolan ne pensait plus vraiment, ni à Caseri ni à sa fille, mais à son ami. Les deux déflagrations entendues plus tôt, la poussière, et la fumée à présent qui s'échappaient par la fenêtre éclatée, en disaient long sur l'état des lieux... et de leurs occupants éventuels.

N'ayant localisé aucune cible potentielle, le Guerrier fonça de nouveau. Mais alors qu'il allait atteindre la terrasse, une silhouette apparut brusquement à l'entrée de la construction. Armée. Pas le colosse. Bénéficiant de l'effet de surprise et du système I.L., l'Exécuteur fut le premier à réagir. Dans son poing gauche, le P.-M. tressauta. Quatre fois. Presque silencieusement. Une toux discrète, qui envoya le type dinguer contre le montant de la porte, poitrail éclaté. Son arme tomba à ses pieds, le précédant d'une seconde. En deux bonds, Bolan fut sur lui, mit un genou à terre, risqua l'oculaire du Smart dans l'embrasure. Rien que poussière et fumée. Plus une lueur, au fond de l'entrée, découpant l'ouverture d'une porte. Rouge, mouvante, accompagnée d'une torsade de fumée noire.

Début d'incendie.

Au même moment, il perçut une longue plainte, suivie d'un ricanement sec. Puis une voix :

— ... *avuto torto, che ha detto, il boss !... eu tort, qu'il a dit, le boss ! Veramente torto !*

Forcément le colosse. Orso. Peut-être avec la motarde. Et cette

remarque cinglante de la part du « boss » ne pouvait s'adresser qu'à une seule personne : Caseri. Par ailleurs, aucun signe de Brognola. Moins aguerri, n'importe qui d'autre se serait sans doute précipité ; pas l'Exécuteur. Ce type de combat avait ses lois, les ignorer pouvait coûter cher. Il pensait au fédéral. Peut-être très mal en point.

Peut-être pire.

Rasant un des murs, il traversa le hall en silence, et, en trois glissements, il atteignit la porte. Posant là encore un genou au sol pour pallier toute surprise éventuelle, il risqua l'objectif du Smart dans l'ouverture, les deux P.-M. en batteries, index sur les détentes. Les premières choses qu'il vit furent des gravats partout, le balustre ventru d'un énorme pied de table, et derrière, de courtes flammes, s'échappant à la fois d'un téléviseur explosé, et d'un lourd fauteuil renversé à proximité. Une fumée dense et noire s'élevait de ce dernier, s'étalant au plafond avant de fuir par la fenêtre en lourdes volutes. Debout près du fauteuil et menaçant de son P.-M. une personne cachée par le siège massif, le colosse en jean et veste de chasseur. Un type immense, avec un cou de taureau et des bras comme des cuisses. Dans les lueurs de l'incendie naissant, Bolan le vit envoyer un coup de pied à sa victime invisible en ricanant de nouveau :

— T'es moins, fier, hein, *cornuto* ! Tu te rappelles, quand tu m'as traité de singe après cette histoire de...

L'Exécuteur n'écoutait plus vraiment. À cet instant, il aurait très facilement pu tuer le *caporegime*. Une simple rafale en pleine tête. Mais son index allait presser la détente du MAC 10, quand dans l'ocilleton du Smart, son œil droit accrocha une forme sombre et vaguement sphérique, à l'extrémité de la table. Une tête ! Tempes argentées, lunettes arrachées...

Hal Brognola !

Immobile. Avec du sang, qui s'écoulait en un lent goutte à goutte, tombant sur la terre cuite du sol.

— *Stronzo* !

Un cri strident, terrible de puissance et de rage. Tout se passa si vite que le regard de l'Exécuteur eut du mal à suivre. Une silhouette derrière les barreaux de la fenêtre, un poing tenant un pistolet, et, en face près du fauteuil, le colosse plongeant au sol. Et les détonations. Quatre coups de feu à la suite, tirés très vite.

— *Stronzooo* !

Entre les barreaux, le visage de la fille était livide. De toute évidence, Antonia Caseri. En se balançant, les deux crucifix en argent de ses oreilles renvoyaient des éclairs d'incendie. Regard exorbité, tignasse emmêlée, maquillage outrancier, bouche encore ouverte sur

sa dernière injure, elle ressemblait à une folle. Un visage que Bolan n'eut que le temps d'apercevoir. Tirée de derrière le fauteuil, une rafale déchira l'air enfumé, des balles dévastèrent ce qui restait de la croisée, et la face hallucinée bascula en arrière, happée par la nuit. Révulsé, le Guerrier aurait alors pu rafaler à travers le fauteuil, hélas, il y avait Caseri. Peut-être pas mort. Encore trop précieux. Jurant entre ses dents, Mack Bolan se rua en avant, les deux P.-M. prêts à cracher. Mais alors qu'il parvenait au fauteuil, une immense forme jaillit de derrière ce dernier, se dressant devant lui. Deux hommes. L'un devant, vêtements trempés de sang, l'autre plaqué à son dos, gigantesque. Orso, Uzi au poing droit, bi-chargeur scotché tête-bêche. L'air surpris de découvrir l'intrus, il hissait devant lui et de son seul bras gauche, tel un bouclier, le corps massif et pantelant du supplicié. Une force surhumaine.

— Tu tires, je bute cette merde.

Analysant la scène à la vitesse de la lumière, l'Exécuteur avait géré la situation. Impossible, effectivement, de tirer sans achever le blessé. Orso de son côté... Le Guerrier plongea, à la milliseconde où la rafale crépitait. Des éclats volèrent au-dessus de lui, tandis que la fumée s'épaississait d'un coup. Hélas, pas suffisamment pour le masquer au regard du colosse. Une deuxième rafale déchira l'air empuanti, arrachant du bois, faisant sauter de la terre cuite, tout près de son crâne. Le Guerrier roula de côté, aussitôt suivi par une autre giclée de frelons ravageurs. Des éclats fulgurèrent, quelque chose frappa un de ses poings, manquant lui arracher le P.-M. Situation intenable. À moins de tirer dans le tas et de truffer les deux hommes, Bolan était fichu. Lâchant l'arme et ignorant la douleur, il plongea sa main choquée dans une des poches de sa combinaison de combat, la ressortit aussitôt en se jetant à l'écart, tandis qu'une nouvelle nuée de projectiles criblait le sol près de lui. Puis il y eut le bruit. Discret. Simple « clic » métallique. Le percuteur de l'Uzi. Chargeur vide. Nécessité de permuter. Disparition du binôme sanglant derrière le fauteuil, et la voix brutale répéta :

— *Putana ! T'es qui, toi ! Un stronzo de flic ?*

— Ton meilleur ennemi, connard. Mack Bolan.

Dans sa main, deux monnaies explosives de l'ami Herman. Les serrant entre ses dents, il les tordit d'un coup sec, les balança devant lui. Dans le rougeoiement de l'incendie augmentant, il les vit décrire une rapide parabole, et disparaître derrière le fauteuil. Il ferma les yeux, lâcha le deuxième MAC 10, empoigna le Beretta, et attendit. Deux secondes. Il y eut deux déflagrations sèches, et, malgré ses paupières closes, il fut presque ébloui par l'intensité de la lumière. Rouvrant aussitôt les yeux, il perçut un juron en italien, roula de

nouveau sur lui-même. Atteignant le fauteuil en flammes, il passa la tête de côté, brandissant le 92-F, index sur la détente. Il vit les deux hommes accolés, une face égarée. Figée. Tétanisé par la charge incapacitante, Orso n'était plus qu'une statue de cire. Ou presque. Dans une esquisse de mouvement, son bras armé essaya de se redresser, retomba. Dans le poing de l'Exécuteur, le Beretta éternua. Le front massif du colosse se perça d'un orifice vomissant, son crâne partit en arrière, mais il serrait toujours Caseri contre lui, comme hésitant à s'écrouler.

Le gigantesque corps bascula enfin en arrière, son crâne éclaté percutant le mur, l'éclaboussant de sang et de cervelle.

Un choc sourd, qui coïncida avec un autre bruit. Un grattement, suivi d'un cliquetis. Derrière le Guerrier.

« *Stronzooo !* »

Du fond des limbes où elle avait plongé, Gloria Vareso avait nettement perçu le hurlement. Une voix de femme. De fille. Antonia Caseri, évidemment. Là-haut, les autres avaient fini le boulot, et cette petite conne venait de découvrir le cadavre de son père. D'où cette injure désespérée. C'était fini, et Gloria n'était pas morte. La preuve, ce mal de crâne épouvantable. Un bulldozer dans la tête, mais elle vivait. Juste perdu conscience un instant, quand, après ce coup terrible à la tête, elle s'était ruée à l'abri en plongeant dans la pinède. Cette petite salope l'avait touchée. Au crâne. Un ricochet de balle, ou un éclat de quelque chose. En tout cas, ça faisait un mal de chien... et ça pissait le sang. Ses cheveux en étaient tout poisseux. Encore groggy, elle se redressa dans les aiguilles de pins, leva les yeux, aperçut des lueurs d'incendies entre les branches, entendit soudain deux déflagrations. Sèches, très rapprochées. Ce salaud d'Orso avait gagné ! À lui les honneurs du carnage ! La rage au ventre et la cervelle en bouillie, elle envoya ses mains à l'aveuglette autour d'elle, fouilla le sol, cracha de dépit. Micro-Uzi perdu. Se relevant en chaloupant sur ses jambes encore molles, elle se repéra, descendit la pente sur une trentaine de mètres, buta sur un obstacle, baissa les yeux, ne distingua qu'une forme sombre, eut un étourdissement, sentit son crâne s'emplir de sons vibrants et sourds, faillit tomber, repartit en trébuchant, retrouva le chemin par miracle, le descendit. Sous le couvert moins dense, elle aperçut enfin les reflets métalliques qu'elle cherchait. La moto. Et Valter. Couché dans l'ombre, au pied de l'engin ! En rage, mais toujours flageolante et sentant monter une nausée, elle coassa :

— *Eh ! Specie di...*

La suite resta coincée dans sa gorge. La position du corps,

l'absence de réaction. Au bord du malaise, elle s'accroupit, secoua son amant, sentit du poisson sous ses doigts. En sueur elle se redressa, se pencha sur la moto, tourna la clé de contact, allumant du même coup ses feux restés enclenchés. Ce qu'elle vit alors à ses pieds faillit lui arracher un hurlement.

Valter ! Egorgé !

Du sang partout sur lui, et un regard halluciné, fixant stupidement les cimes des sapins ! Vision insoutenable pour quiconque, pourtant malgré son état, ce fut la rage de Gloria qui reprit le dessus. Dents serrées à se briser, elle feula comme une tigresse blessée.

— *Imbecille !*

Maigre oraison funèbre. Au même instant et dans le mouvement, elle avait tourné le guidon de la moto, envoyant le faisceau de son phare balayer le décor. Un rayon lumineux, qui loin entre les troncs, passa sur une forme allongée. Puis sur une autre, un peu plus haut.

Des hommes ! Immobiles, apparemment pleins de sang ! Des *soldati* d'Orso ! Morts !

Cette fois, Gloria Vareso faillit vomir. En quelques secondes, elle venait de comprendre. L'ennemi était là. L'agent U.S. et ce balèze vu au Bacon... qu'elle avait l'impression d'avoir déjà vu quelque part. En vrai. Ou en photo. Non. C'était idiot. En tout cas, ces deux-là n'étaient sûrement pas seuls. Les Américains avaient les moyens. Ce con d'Orso s'était fait avoir ! Un vrai guet-apens ! Malgré son état, Gloria fulminait. Déjà, son regard égaré cherchait l'arme de Valter. Le MAC 10. En vain. Dans un élan, elle se jeta vers le premier *soldato*. Là non plus, pas d'armes. Confisquées. Ou balancées dans la nature. La nausée de Gloria s'amplifiait. Pourtant elle avait envie de tuer. De rafaler le premier venu. Il lui fallait un flingue ! Vite ! Mais alors qu'elle allait se mettre à chercher, son ouïe altérée par la cacophonie de son crâne perçut un son lointain. Là-bas, tout au fond de la nuit.

Des sirènes !

À la vitesse de l'éclair, l'Exécuteur avait fait volte-face. Prêt à faire feu de nouveau. Mais, à l'ultime fraction de seconde, il avait retenu son index.

Hal ! Hal Brognola !

Redressé sur la table jonchée de gravats, un coude sur le plateau, une jambe de pantalon relevée sur un holster vide, son autre bras tendu, brandissant un petit pistolet. Du sang coulait de sa main, et ses vêtements ressemblaient à des serpillières, mais il était vivant. Dans sa face maculée de poussière, son regard pâle et froid fixait le colosse

écroulé contre le mur. Se redressant alors complètement et contenant une grimace de douleur, le fédéral grogna à l'adresse de Bolan :

— Tu l'as eu avant moi, ce fumier !

Un immense soulagement s'empara de Bolan. Comme s'il lisait dans ses pensées, le numéro Un du *Justice Department* avoua :

— J'ai bien failli y passer.

Désignant sa main ensanglantée, Bolan s'inquiéta :

— Et ça ?

— Rien, éluda le fédéral en secouant son bras, un éclat de verre.

Descendant de la table et en tapotant le plateau massif du plat de la main, il commenta :

— Solide, la bougresse. Les grenades ont explosé au sol, l'épaisseur du chêne m'a sauvé. Seulement tombé dans les pommes.

Il n'en était pas de même pour Caseri. Contre le cadavre du géant, il avait cessé de gémir, et son regard vitreux et fixe en disait long sur son état. Mort. S'adressant au fédéral qui s'époussetait calmement, Bolan interrogea en désignant le mafieux :

— Il a parlé ?

Mine déconfite du fédéral.

— On en était aux préliminaires.

En résumé, le bide. Tout un blitz, pour presque rien. Dépité, l'Exécuteur hocha la tête.

— O.K., dit-il.

Puis, se souvenant brusquement d'Antonia Caseri et de la scène entrevue plus tôt derrière la grille de la fenêtre, il s'exclama :

— *Shit !* Et la gamine ?

Il avait vu la rafale d'Orso déchiqueter la croisée, vu la face hallucinée de la jeune Italienne disparaître à la renverse...

— *I'm here.*

Bolan tourna la tête, sentit son estomac se dénouer. Antonia était vivante. Les cheveux constellés de débris, hagarde, revolver serré dans son poing tremblant. Son regard sombre engloba la scène, s'attarda sur les cadavres toujours étroitement réunis d'Orso et de son père, se ternit subitement. Avisant les deux P.-M. dans les poings du Guerrier, elle interrogea d'une voix cassée.

— C'est v... vous ?

Lui opposant un calme affecté, il répondit en italien :

— *No.*

Antonia Caseri hocha lentement la tête. Considérant la dépouille

de son père, puis l'incendie qui s'étendait, elle parut hésiter, jeta enfin le revolver à terre, se détourna et franchit la porte dans l'autre sens. Sans un mot.

Exactement à cet instant, des sons lointains résonnèrent à l'extérieur. Des sirènes...

CHAPITRE XVIII

Dans le hall départ de l'aérogare de Nice-Côte d'Azur, le vol Alitalia était annoncé, l'enregistrement débutait. Destination Naples. Pour l'Exécuteur, le moyen de mettre en œuvre les quelques infos glanées au cours de ce blitz franco-belge. Bien sûr, le troisième volet de l'affaire concernait la province espagnole de Valence, mais en l'état actuel du dossier, aucun élément ne permettait la moindre opération sur place. Carmela Ordonez, la mère d'Antonia, qui semblait en avoir su de trop sur la question, était morte, le *padre* Miguel Viserio, son confesseur, itou, quant au frère américain de ce dernier, que le F.B.I. avait sauvé d'une mort certaine en arrêtant le killer turc Selim Catli, il jurait depuis ne rien avoir reçu du *padre*, et ne rien savoir de tout ça. La peur. Menaces ou chantage des *amici* de Miami alertés par la Camorra, le F.B.I. en était certain, mais était impuissant. Du moins dans l'immédiat. Résultat pour le Guerrier, après le blitz de Contes, les blessures du fédéral, leur fuite dans la nuit avant l'arrivée des pompiers, et leur retour en catimini à l'Aston, une alternative se présentait. Ou rentrer au pays, ou battre le fer à chaud et s'envoler pour Naples. Régler leur compte aux clans Saccia, et Scaletto, grâce aux renseignements fournis par feue la taupe Mike Gennaro. Naples où, compte tenu des événements, on devait salement se méfier, y compris dans les Familles de moindre importance.

Un risque de plus pour l'Exécuteur, mais sa décision était prise, et son billet l'attendait au desk de la compagnie. Billet réservé ce matin même par Hal Brognola en même temps que le sien, avant de quitter l'Aston pour regagner Washington. Encore assez secoué, surtout au niveau des oreilles à cause des grenades, et des effets collatéraux des « monnaies », le fédéral avait néanmoins insisté pour rester à Nice au moins quarante-huit heures de plus. À l'Aston, et en compagnie de Bolan, histoire d'essayer d'attirer l'unique rescapée du blitz ; Gloria la motarde, disparue du théâtre d'opérations. Comme le Guerrier, Brognola avait songé qu'espérant se venger, la tueuse italienne finirait par se découvrir. D'ailleurs, plusieurs fois depuis ce matin et après le départ de Brognola, Bolan avait eu l'impression d'une « présence » dans son environnement. Filature en « longue corde », comme disaient

certains spécialistes. Mais rien. Fausse alerte, pas de Gloria. Peut-être gravement blessée par les balles d'Antonia, peut-être morte quelque part. En tout cas, ni la police locale, ni la gendarmerie n'avaient trouvé son cadavre, contrairement à tous les autres, découverts sur le théâtre des opérations. Tous sans le moindre papier, idem dans les véhicules, tous de location. La presse avait titré : « Sanglant règlement de comptes en PACA », et l'enquête pataugeait.

Quant à la jeune Antonia, plus de nouvelles.

Ils lui avaient trouvé une chambre à l'Aston, mais au matin, elle avait disparu, avec son beau passeport tout neuf. Ultime trace d'elle, un message sous la porte de Brognola.

« Ne me cherchez pas. »

Depuis, Bolan ne pouvait détacher ses pensées de la fille du mafieux. Paumée, forcément traumatisée, désormais tricarde en Italie. Encore un destin en charpie.

— Les passagers pour le vol Alitalia numéro...

Les haut-parleurs de l'aérogare appelaient le vol de Naples. L'âme grise, le Guerrier saisit son sac de voyage, quitta son siège et il se dirigeait vers le desk pour retirer son billet, quand une voix résonna dans son dos :

— *I'm here.*

Il tourna la tête, reçut en pleine face le regard sombre et grave.

Antonia Caseri !

Démaquillée, coiffée presque sage, sans crucifix aux oreilles, sac de voyage au pied. Dans son regard, un voile flottait. Une expression à la fois dure, et légèrement absente. Les événements de Contes, la mort de son père, des traces indélébiles. Côté look, mis à part une grosse chaîne en acier en guise de ceinture, plus de signes à connotation gothique. Un jean plein de rustines, un blouson du même type, sur un T-shirt blanc. Masquant sa surprise, voire son soulagement, Mack Bolan maugréa en italien :

— On se connaît ?

Mi-ironie, mi-reproche quant à sa disparition. Du tac au tac, Antonia renvoya :

— À partir de maintenant, on risque même de se connaître un peu plus.

Intrigué, le Guerrier interrogea :

— Comment ça ?

— Je vous attendais. En fait, j'attendais le départ de votre copain le flic, et, depuis ce matin, je ne vous ai pas quitté d'une semelle.

Cette impression de présence derrière lui, c'était elle ! Pas mal. Intrigué, Bolan s'étonna :

— Pas quitté ! *Perché* ?

Brandissant son passeport U.S., l'Italienne déclara, en anglais cette fois :

— Je m'appelle Iris Brenner, je suis américaine, j'ai dix-huit ans, et je m'envole pour Valence. Si ça vous dit...

Valence ! L'Espagne, le pays de sa mère. Secouant la tête, le Guerrier répondit, désabusé :

— Rien à faire là-bas.

Sans le quitter de son regard sombre et grave, Antonia Caseri renvoya :

— Ça, ça m'étonnerait... *mister* Bolan.

Antonia Caseri savait tout de Bolan. Ou presque. Son passé militaire, le drame familial qui l'avait lancé dans sa croisade contre le Crime Organisé, et elle avait une assez bonne idée de l'effroyable bilan des blitz successifs du tristement célèbre Exécuteur sur le sol italien. Des échos glanés ça et là, au gré des réunions du clan chez son père, des légendes qui couraient, qui avaient excité son imagination rebelle. Alors, quand elle avait entendu Bolan prononcer son propre nom devant Orso en guise d'oraison funèbre, le plan avait germé dans sa tête. Sa vengeance.

Et son vengeur serait Mack Bolan.

Car, contrairement à l'Exécuteur, elle détenait un élément essentiel pour le remettre en piste. Du moins l'avait-elle prétendu. Un élément confié par son père, au cours de leur cavale entre Naples et la France. Même s'il n'avait rien voulu révéler de précis à propos des combines du clan Saccia en Espagne, il lui avait avoué l'implication d'Alessandro « Big » Saccia dans le « suicide » de sa mère, puis confié les coordonnées d'une femme. Une certaine Maria-Dolorès. Une « amie » espagnole de longue date, par l'entremise de laquelle il avait fait connaissance de sa mère, Carmela Ordonez. Maria-Dolorès était restée la confidente de sa mère. Caseri avait alors conseillé à sa fille :

— Si, par malheur, *ils* finissaient par avoir ma peau, va trouver Maria-Dolorès à Valence, elle t'aidera.

Antonia Caseri avait ensuite résumé son enfance, « l'abandon » de sa mère, ce bégaiement qui en était résulté quand elle éprouvait un fort stress, parlé de ce père trop dur et trop distant qu'elle n'aimait pas vraiment, qu'elle craignait trop. Enfin elle avait conclu son exposé en offrant au Guerrier :

— Votre prix sera le mien, *mister* Bolan.

Ce père qu'elle n'aimait guère lui avait néanmoins laissé beaucoup d'argent. Un compte spécial à l'étranger, rien que pour elle, dès ses dix-huit ans. D'ailleurs, en vrai, elle allait vraiment avoir dix-huit ans. Dans trois jours. Elle pourrait alors retirer beaucoup de fric de ce compte spécial, et payer Bolan. L'Exécuteur avait failli sourire. Il n'était pas un tueur à gages, mais bien sûr, il avait accepté de suivre Antonia. Gratuitement. Confidente de Carmela Ordonez, cette Maria-Dolorès l'intéressait au plus haut point.

Et, depuis la veille, il attendait. Dès leur arrivée à Valence, Antonia l'avait planté à l'hôtel, avait aussitôt disparu, lui laissant un mot.

— Ne bougez pas, je vous appelle.

Une journée entière à ronger son frein ! Entre-temps, il avait téléphoné à Brognola sur sa ligne protégée, l'avait mis au courant de l'affaire, demandé de lui indiquer un fournisseur potentiel pour constituer un armement sérieux. Car, bien entendu, même en soute, il n'avait pu transporter que son arsenal de poche habituel, moins les munitions et autres gadgets, utilisés en France. Le fédéral avait promis de faire le nécessaire, mais, depuis, pas de news non plus de ce côté.

Et avec ça, une chaleur de four !

Avec la saison estivale, Bolan avait dû se contenter de ce qui restait en matière d'hébergement. Un établissement de troisième zone, situé au nord de la ville, loin au-delà de l'ancien lit maintenant asséché du rio Túria. Une chambre Spartiate, pleine d'images pieuses, avec un crucifix au-dessus du lit, et un ventilateur poussif suspendu au plafond. Le tout plongeant sur une cour, qui servait à la gargote du rez-de-chaussée, à la fois d'entrepôt, d'évacuation des fumées, et de poubelle. La seule *habitation* libre à peu près convenable, il l'avait laissée à Antonia. Celle qui donnait sur la *calle*. Mais l'Exécuteur avait connu pire. De toute façon, il n'était pas là pour le plaisir, et, il l'espérait, pour le moins longtemps possible. Car, après le carnage de Contes, le clan Saccia avait forcément sonné le tocsin chez ses associés ibériques. Moralité, *adiós* l'effet de surprise. Seules, sa vitesse de réaction, et la puissance de son action pouvaient désormais lui laisser une chance. Mais, sans armement sérieux, et sans la moindre info, il était paralysé. Or le temps passait. Trop vite. Il était plus de 18 heures, et toujours pas de nouvelles d'Antonia.

— Tu es sûr ?

Dans le combiné du portable, la voix dure à l'accent italien répondit en espagnol :

— *Seguro*. Ça lui est revenu d'un seul coup. Une impression de déjà-vu. En vrai, ou en photo, qu'elle a dit. Et puis, sa description correspond. Alors, compte tenu des dégâts... Sûr que ce fumier est dans ton fief, Ignacio. À tous les coups, Matteo a craché le morceau. De mon côté, j'ai déjà appelé qui tu sais...

Don Ignacio Ajaco savait qui était « qui tu sais ». *Monsignore*. L'intermédiaire financier du C.P.C.C. italien. Le *Credito Popolare della Carità Cristiana*, une émanation de la *Banca Vaticana*, pilier central de leur « laverie » internationale. Leur réseau de blanchiment. Mais don Ajaco n'écoutait plus qu'à demi. Il exérait les mauvaises nouvelles, et ce que lui disait Sandro « Big » Saccia en était une très mauvaise. Par ce simple coup de fil, son univers doré venait de se ternir. Gérant depuis des années de la S.I.C.I., la *Sociedad Industrial y Comercial Inmobiliario*, dont des filiales existaient en Italie, mais également un peu partout en Amérique Centrale et du Sud, la violence et le danger n'étaient plus son univers. Il l'avait presque oublié. Jusqu'à l'histoire du curé d'Alicante et de cette demi-pute alcoolique dont le gros Saccia lui avait demandé de s'occuper. Depuis, don Ajaco n'était plus dans son assiette. Si le *capo* de Naples disait vrai, si Caseri avait bavé et si le Grand Fumier était dans le secteur, tout risquait de péter. Le retour de la violence comme autrefois. Les flics mettraient leur nez partout. Non seulement à la S.I.C.I., mais également à la B.T.I. Or, la *Banco del Trabajo Inmobiliario* était la pièce maîtresse de toute l'affaire de blanchiment. Des mois de préparation, des réseaux à établir, pour des millions d'euros de transactions complexes. Une grosse combine, qui reposait sur un seul type. De Rosas. Le fondé de pouvoir de la banque. Certes, grâce à son penchant pour les petits garçons, le clan l'avait jusqu'alors tenu par les *cojones*, mais si la police lui tombait dessus... Le gros avait raison. Il fallait réagir. Très vite.

— *Bueno*, grogna Ignacio Ajaco dans le combiné. Dis à ta gonzesse de m'appeler. Maintenant.

CHAPITRE XIX

Hal Brognola avait enfin appelé. Il avait trouvé un « marchand ». Très original. Un armurier ! Un vrai, avec pignon sur rue, mais qui bossait comme indic pour la D.E.A., et qui entretenait les armes d'un club de tir. Dans la nébuleuse où évoluait l'Exécuteur depuis tant d'années, le marché parallèle de l'armement passait souvent par des réseaux inattendus. Celui-là en était un. Car l'homme travaillait aussi avec, ou plutôt, pour la police. Connue comme étant un véritable génie dans son domaine, cette dernière lui confiait généralement son matériel le plus endommagé. Souvent, l'armurier réhabilitait, parfois, c'était impossible. Seulement quelques pièces à récupérer, qui servaient à réparer d'autres armes... ou à en fabriquer de nouvelles. De celles qui ne « voient pas le jour ». Depuis quelque temps, le trafic augmentant exponentiellement entre l'Amérique du Sud et l'Espagne, certaines agences U.S. avaient décidé de réagir. Pas officiellement. La D.E.A. était trop surveillée. La presse « orientée », les associations, les ligues de tous poils... Il fallait arrêter, faire la preuve de la culpabilité, retrouver la marchandise, comprendre les misères du monde qui poussaient au crime, etc. Les pourris en profitaient. Des tonnes de poudre, généralement jetées par-dessus bord par les marins-passeurs. Résultat, peu de pistes, peu de condamnations. D'où l'avènement des « *Black Opérations* ».

Beaucoup plus efficaces, et surtout très discrètes. Et l'utilisation d'armes non répertoriées, impossibles à pister. Usage unique, puis destruction. S'étant fait « accréditer » par les réseaux du fédéral comme intermédiaire « *Black Opérations* », le Guerrier n'avait eu aucun mal à acquérir ce dont il pensait avoir besoin. Tout en cash, bien entendu.

Une affaire rondement menée.

Seul problème, le deal s'était déroulé hier soir, il était près de 17 heures, et cela faisait maintenant deux jours qu'Antonia ne donnait pas de nouvelles. À croire qu'elle abandonnait, ou qu'elle avait décidé de régler ses comptes toute seule. Suicidaire.

Quittant l'étuve qui lui servait de chambre pour aller traîner en ville une énième fois, Mack Bolan sentait cette affaire lui échapper.

Tout ça traînait trop, et à ce rythme-là, ce petit arsenal de génie, présentement dans sa chambre, enfermé dans son sac de voyage, risquait bien de ne jamais servir.

— C'est donc toi, la petite Antonia !

Depuis cette phrase d'accueil, le regard d'Antonia Caseri demeurait accroché à celui de Maria-Dolorès Aranda. Sitôt passé le seuil de la chambre une heure plus tôt, elle n'avait rien vu d'autre que ce regard. Vert jade. Limpide, magnifique, mais acéré comme une lame de navaja. D'ailleurs, rien chez Maria-Dolorès Aranda ne laissait indifférent. Pas même la voix. Légèrement rauque, prenante, dès les premières paroles. Maintenant, les deux femmes se regardaient. Ou plutôt, Antonia regardait les yeux de Maria-Dolorès, tandis que ceux de l'ex-reporter semblaient voir à travers elle. Ou plutôt, ne rien voir. Bien droite dans son fauteuil roulant, elle avait cette expression énigmatique des portraits de Vélasquez. D'emblée, Antonia s'était présentée sous sa véritable identité, et presque aussitôt, elle avait annoncé la mort de son père. Le beau regard vert jade de l'ancienne amie de Matteo Caseri s'était alors figé, et elle avait seulement dit :

— Ainsi, c'est arrivé.

Depuis, un silence s'était installé, laissant place à la rumeur lointaine d'une télé allumée quelque part, dans un appartement voisin. Il flottait dans l'air des odeurs de propre, de chocolat, de pâtisseries. Los Pájaros était un établissement de grande classe. Discrétion du personnel, décoration moderne et raffinée, climatisation, larges baies ouvertes sur les pelouses et les palmiers du parc, appartements personnalisés, aménagement quasi luxueux, mobilier choisi par les pensionnaires. Sauf le lit, équipé en l'occurrence pour personne à mobilité réduite. Le cas de Maria-Dolorès. Envoyée en Indonésie, en reportage sur l'après-tsunami, elle avait contracté un virus dans la moelle épinière. Ou une bactérie. Antonia n'avait pas bien compris. Résultat, coma, rapatriement d'urgence, traitements multiples. Maria-Dolorès Aranda avait survécu, mais tout le bas de son corps était paralysé. Célibataire, sans attaches familiales du fait de sa vie trépidante passée aux quatre coins de la planète, et malgré le soutien de ses nombreuses relations de tous bords, elle avait préféré les soins, le confort et le vaste parc arboré de cette maison de repos haut de gamme, à l'enfermement dans son studio étouffant du centre de Valence. Un luxe que, malgré sa pension d'invalidité, Maria-Dolorès n'aurait pu s'offrir sans le concours financier de Matteo Caseri. Un très gros concours. En souvenir du bon temps.

Le secret du père d'Antonia, dévoilé à sa fille l'avant-veille du

carnage de Contes. Maria-Dolorès avait été sa maîtresse, dès ses premiers voyages « d'affaires » en Espagne. Plus tard, elle lui avait présenté son amie Carmela, qui était également devenue sa maîtresse, avant de le suivre à Naples, où Antonia était née. Tout cela avec la bénédiction de Maria-Dolorès, qui aimait trop son métier pour avoir envie de se fixer, mais dont la liaison avec le mafieux n'avait pourtant jamais cessé. Étrange valse amoureuse, étrange trio. Étrange père. Maintenant, fascinée par ce regard vert jade à l'expression grave et lointaine, Antonia attendait.

— Tu es allée à Alicante ?

— Si.

— Je parle de la tombe de ta mère ?

Posée à brûle-pourpoint, la question surprit Antonia. L'émotion la fit bégayer :

— Euh... *cia... claro que si ! Manaña.*

— *Muy bien*, renvoya l'ex-reporter. Ta mère était une brave fille, mais depuis bien avant mon accident, nous ne nous voyions plus. Cet alcool, cette drogue...

Maria-Dolorès Aranda n'acheva pas. Un instant, son étonnant regard se détourna, puis revenant capter celui d'Antonia, elle prévint :

— C'est très dangereux, ce que tu me demandes là. Comme tu as pu t'en apercevoir sur la Côte d'Azur, ces gens et leurs semblables sont de vrais sauvages. Implacables.

Elle n'ajouta pas, « comme ton père », mais l'Italienne reçut parfaitement le message.

— *Sabo*, répondit-elle. Je sais.

L'Espagnole garda le silence encore un instant, puis se décidant soudain, elle déclara :

— *Vale !* Alors écoute bien.

Felipe-Esteban de Rosas avait travaillé tard. La nuit tombait, et, à cette heure, la fraîcheur relative du soir faisait sortir la foule. La plaza San Augustin était noire de monde. Une agitation qui augmentait sa migraine. Son envie de tapas dans ce bar branché de la plaza del Carmen, où il avait ses habitudes était passée. Le fondé de pouvoir de la B.T.I. avait prévu ensuite de monter dans les *barrios* du Nord où, là aussi, il avait ses habitudes, mais là encore, la forme lui manquait.

Pourtant, à cinquante-huit ans, sa fringale des petits garçons était loin d'être passée. Un jour, ça lui jouerait un mauvais tour. Ou il serait descendu par un père ou un frère, ou la police lui tomberait dessus.

Parfois, il se disait que ce serait peut-être mieux ainsi. Une sorte de soulagement. Plus à se cacher, plus à obéir au clan, plus de manœuvres financières si complexes qu'il en perdait le sommeil, et que la peur lui donnait envie de vomir. Hélas, en prison, plus de petits garçons. Un univers de brutes, où il ne tiendrait pas longtemps. Mais après tout, peut-être que la mort...

— Felipe !

Rosas tourna la tête, vit la grosse Mercedes grise au bord du trottoir, glace arrière abaissée. Dans l'ouverture, la face en lame de couteau de Jonas. Le « secrétaire » de don Ajaco. En clair, l'éminence grise. Celui qui transmettait les ordres aux membres du clan. Très contrarié, le fondé de pouvoir de la B.T.I. avait aperçu deux autres silhouettes à l'avant de la voiture. Le chauffeur, et José. L'athlétique second de Jonas. Sa migraine brusquement décuplée, Felipe-Esteban contint une grimace. Avant que Jonas n'ouvre de nouveau la bouche, il avait compris. Une convocation. Une nouvelle opération « blanchisserie ».

— Le patron veut te voir.

Simultanément, la portière arrière de la Mercedes s'était ouverte. Plus qu'une invite, un ordre. Il hocha la tête, traversa le trottoir et, sa serviette à la main, grimpa dans la voiture, s'assit près de Jonas, et claqua la portière.

On ne disait pas non à don Ignacio.

La nuit était tombée, quand Antonia Caseri quitta Los Pájaros. Maintenant, elle savait.

En digne femme de presse baignée depuis longtemps dans la vie valenciane, Maria-Dolorès avait appris beaucoup de choses. Tout ce que la police locale connaissait également, sans pouvoir... ou sans vouloir l'exploiter, faute de preuves suffisantes. Elle avait parlé longtemps, et Antonia Caseri avait bien écouté. Et tout était consigné dans la puce du petit Dictaphone acheté à son retour d'Alicante. Idée qu'elle avait eue en se souvenant du MP3 un peu spécial de l'agent américain de Contes. Ainsi, rien ne serait oublié, et grâce à ça, ce Mack Bolan allait pouvoir venger sa mère. Se montrer à la hauteur de sa légende, et massacrer toutes ces ordures ! Après, quand tous ces salauds seraient morts, elle partirait en Amérique, pour essayer de commencer une nouvelle vie.

En s'installant dans la petite Corsa qu'elle avait louée la veille pour se rendre à Alicante, elle esquissa une grimace. Un vrai four. Elle abaissa les deux glaces de portières avant, démarra le moteur, mit la clim à fond, et sortit son portable tri-bandes du fourre-tout qui lui

servait de sac.

Mack Bolan devait prendre racine. Il était temps de...

— *Disculpe !*

Antonia tourna la tête. Penchée à sa portière, la jeune femme brune souriait sous de larges lunettes noires. Antonia se dit qu'à cette heure, les *gafas de sol* ne s'imposaient plus vraiment, mais elle n'eut pas le temps de penser davantage. Le bras de la jeune femme brune s'était brusquement détendu, l'Italienne sentit sa tempe exploser, et, d'un coup, elle plongea dans un gouffre sans fond.

— *Bueno*. Tu fais comme j'ai dit.

Don Ignacio Ajaco raccrocha son portable, demeura un instant immobile, fixant sans le voir le gigantesque écran plasma, où se déroulait une de ces émissions de variétés débiles, qui plaisaient tant à Elmira.

— Un problème, *querido* ?

La voix d'Elmira était comme ces émissions de variétés.

Aussi tarte. Mais l'Ukrainienne, qui s'appelait en fait Katarina, était un super canon. Et, au lit, une vraie bombe. Le *jefe* de la *provincia* de Valence et Alicante, s'arrachant à la fois aux coussins moelleux de l'immense canapé blanc et aux jambes tentaculaires et nues de l'Ukrainienne, grogna :

— J'ai à faire.

L'instant d'après, il s'enfermait dans son bureau, allait se planter devant la baie vitrée qui occupait toute la largeur de la pièce, et, laissant son regard plonger sur le panorama illuminé de Valence qui s'étalait jusqu'à la mer, il réactiva son cellulaire et composa un numéro. Presque aussitôt, une voix répondit :

— *Pronto* ?

Le timbre de Saccia. Don Ajaco dit seulement, en italien :

— Elle l'a eue. On prend le relais.

Un bref silence sur la ligne, puis :

— *Molto bene ! Allora, avanti !*

— *Si*, renvoya l'Espagnol. On fait comme on a dit.

Il allait raccrocher, quand Saccia l'arrêta :

— N'oublie pas. Ignacio. C'est ton empire, que tu défends. Alors, contrôle tout toi-même. Absolument tout.

Ajaco acquiesça en silence. Message reçu. Il raccrocha, demeura encore un instant à fixer les lumières de la ville. Le gros Sandro avait

raison. Cette immense villa sur les hauteurs, ces marchés de milliardaire, tous ces chantiers pharaoniques déclenchés par le boom de l'immobilier et gérés par la S.I.C.I., ses voitures de luxe, son yacht de 25 mètres ancré dans la rade, son Cessna bi-moteur, son hélico basé sur la terrasse de la villa... Tout ça n'était que la partie émergée de son empire. Le reste se comptait en millions de dollars, placés pour la plupart par la B.T.I., sur une multitude de comptes domiciliés un peu partout sur la planète « offshore ». Alors, bien sûr qu'il allait le défendre, son putain d'empire ! Et, bien sûr, qu'il allait tout contrôler. Tel un capitaine de navire. Du haut de la passerelle, dès que le requin avalerait l'hameçon. Une question de minutes.

Allant se pencher sur le plateau de marbre de Carrare qui figurait son bureau, il enfonça une touche du téléphone intérieur. Immédiatement, une voix masculine répondit :

— *Si, patron ?*

— Prépare l'hélico, ordonna-t-il.

Lui, don Ignacio Ajaco... serait le tombeur du Grand Fumier !

— Mack ?

La voix d'Antonia Caseri ! Enfin ! Mais dans ce bar à tapas près du Mercado Central, *holas* tonitruants, musique, exclamations et rires se mêlaient en un vacarme épouvantable. Laisant un billet sur le comptoir et le satellitaire plaqué à l'oreille, Mack Bolan sortit sur le trottoir, répondit :

— *Si. Donde es...*

— Je... j'... j'ai vu mon amie ! coupa l'Italienne. J'... J'ai le ren... renseignement. Un de... de ses amis. Un chef de travaux. *El senior Aguilar*. Il ac... accepte de parler. *Pero... Pero*, il dit que c'est dan... dangereux. Il veut être payé !

— *No problem*, acquiesça le Guerrier. Où et quand ?

— Il... ce soir, il est sur un chan... chantier. Appelez-le tou... tout de suite !

Bolan tiqua, interrogea :

— *De acuerdo !* Mais où es-tu ?

Un silence sur la ligne, puis :

— Je... je vais le rejoindre. Il attend vo... votre coup de fil !

À en juger par le bégaiement stressé d'Antonia, cela semblait très urgent. Tandis que le Guerrier notait mentalement le numéro de portable indiqué par l'Italienne, son regard fixe s'éclairait de lueurs nouvelles. Il calma :

— *Bueno*, Antonia. J'ai bien *tout* compris.

En insistant sur le *tout*. Il y eut un déclic, communication coupée. L'avant-veille, Antonia avait disparu sans lui donner son numéro de portable. Mais cela n'avait plus qu'une importance très relative. Car que ses bégaiements aient été volontaires ou non, la fille de Caseri venait de lui lancer un message. Elle était en danger.

Bolan sauta au volant du 4x4 Nissan X-Trail loué la veille en ville, activa le satellitaire, composa le numéro cité par Antonia et démarra. Une seule sonnerie dans le combiné, puis :

— *Dígame !*

Une voix neutre. Bolan interrogea :

— *Señor Aguilar ?*

— *Si.*

— J'appelle de la part d'Antonia...

— *Si, si ! Sabo !*

Un bref silence, puis :

— Elle vous a dit, pour les *dineros* ?

— *Si*, éluda l'Exécuteur. C'est O.K. Où est-ce qu'on se voit ?

— Un complexe commercial en construction, à la sortie de Xirivella, direction *Manises-aeropuerto*. Vous connaissez ?

— Je trouverai.

— Dans les palissades côté Nord, il y a une porte métallique pleine de graffiti, marquée *entrada prohibida*. Elle ne sera pas verrouillée. Les bureaux du chantier sont en face. Vous verrez de la lumière. Je vous attends.

— Dans une heure, ça ira ?

— *Muy bien. Pero...* n'oubliez pas les *dineros*.

Bolan raccrocha sans répondre. Dix minutes plus tard et malgré une circulation démente, il retrouvait la bouilloire de sa chambre d'hôtel pour enfiler sa combinaison de combat et s'équiper. En matière de nouvel armement, un automatique Taurus 9 mm, un micro-Uzi, un M. P5K, avec chacun deux bi-chargeurs de 30 cartouches, un poignard de commando, deux pains de plastic, et un petit bijou de mort resté dans le 4x4 pour cause d'encombrement. Pour ce qui concernait son arsenal de voyage, Snake, « monnaies d'Herman » et « pâte à tarte », plus le Smart. Les chantiers de nuit étaient souvent mal éclairés. Surtout ceux où l'on vous attendait.

CHAPITRE XX

C'était un chantier gigantesque, situé entre les limites Nord de Valence, et la plate-forme de *Manises-aeropuerto*. Une zone de décharges, de terrains vagues, hérissée de panneaux publicitaires, non loin de l'autoroute, mais à laquelle on n'accédait encore que par des pistes creusées par les engins de terrassement. À vue de nez, au moins deux kilomètres de palissades, entrecoupées en divers endroits de portails métalliques contre lesquels butaient les axes d'accès. Derrière, des carcasses d'immeubles en construction, une forêt de grues avec leurs flèches d'acier dressées vers les étoiles, et leurs feux de position destinés aux avions survolant la zone. Quant à la lumière annoncée par le *señor* Aguilar, elle était invisible de l'extérieur. D'ailleurs, le Guerrier n'en avait pas besoin, le Smart lui suffisait. Ayant éteint les feux du X-Trail presque aussitôt après avoir quitté l'autoroute, il s'était approché du chantier en évitant les pistes, naviguant à vue grâce à l'I.L., entre les excavations et les collines de terre et de gravats, stoppant bientôt le 4x4 à la lisière d'un cimetière de voitures, où un panneau affichait fièrement : « *Residuos prohibidos*. » Loin de l'accès indiqué par le conducteur de travaux. Une porte couverte de graffiti, localisée à distance, avec le concours de la lunette du petit « bijou de mort » récupéré dans sa cachette du 4x4. Un fusil de sniper Mauser SP 66 version *Speziell Kommando*, de calibre 7,62 mm, équipé de deux chargeurs de dix coups, d'un énorme réducteur de son, et d'une lunette de vision nocturne avec zoom de X 1,5 à X 10, acquise au prix de l'or chez l'armurier « recycleur ». Une arme très efficace, dont le Guerrier n'avait pas cherché à savoir d'où elle venait, mais qui équipait les unités spéciales de quelques rares armées occidentales, et qui serait sûrement très utile ce soir. Comme le plastic, la « pâte à tarte » ou encore les pièces de monnaie explosives. Car le Guerrier le savait, ce rendez-vous était un piège.

Il l'avait compris dès les premiers mots d'Antonia Caseri : la jeune fille était aux mains de l'ennemi. Il ignorait où et comment c'était arrivé, il ignorait même si elle était encore en vie à cette heure, mais il n'avait pas eu le choix, et les *amigos* du secteur en étaient parfaitement conscients. Obligé de venir pour essayer de secourir l'Italienne, et pour le blitz. Ils savaient tout cela, et sans doute savaient-ils aussi qu'il le devinerait... et qu'il viendrait quand même.

L'Exécuteur, au cours de toutes ces années de guerre contre l'*Organized Crime*, avait frôlé la mort si souvent qu'un jour viendrait

où, lassée d'attendre, elle abattrait enfin sa faux. Une mort infligée... par le clan Ajaco.

Il était en route dix minutes plus tôt, quand Hal Brognola l'avait appelé sur le satellitaire. Les computers analytiques du desk Europe du *Justice Department* avaient craché l'info. Selon les derniers recoupements, le *jefe* de la *provincia* de Valencia pourrait être un certain Ignacio Ajaro, businessman important, officiellement gérant de l'antenne locale de la *Sociedad Industrial y Comercial Inmobiliario*, installée à Valence. Forts soupçons de fuites bancaires dans des paradis fiscaux, énormes marchés immobiliers, comme par exemple la *Ciudad de Sol*, la future Cité du Soleil, construite par une masse de sous-traitants, vers laquelle Bolan roulait justement.

Le hasard n'existait pas.

Un gros poisson, cet Ignacio Ajaro. Mais quasiment intouchable dans son pays, notamment à cause des législations séparées et très compliquées des diverses provinces espagnoles.

Au moment de pénétrer dans cette zone de chantiers, où il pensait enfin entamer le dernier acte de ce théâtre d'ombres, de violence et de sang, qui conduit au néant, il restait à savoir qui, du bien ou du mal, descendrait le rideau à la fin du spectacle.

Évidemment, pas question d'emprunter l'itinéraire prévu. Laissant de côté la porte aux graffiti, et après un large parcours en arc de cercle, il avait contourné l'angle Est du chantier, atteignant bientôt son secteur le plus sombre, pour s'y arrêter. Et observer. Par un espace entre deux panneaux de tôle, il avait réussi à glisser l'arme à l'intérieur du chantier, et, l'œil plaqué à l'ocilleton de la lunette, il pouvait à présent observer le décor, presque comme en plein jour. Vision très rapprochée, grâce au zoom du dispositif. Loin devant, plusieurs immeubles en construction. Des aires bétonnées, une large excavation annulaire enjambée par une passerelle de chantier, entourant une vaste agora circulaire, au centre de laquelle s'élevait l'ossature d'une tour futuriste, dont l'audacieux double pilier central était constitué de deux massives croix en béton, en forme de X assemblés en étoile. Ça et là, des poteaux électriques provisoires de chantier, alentour, des oiseaux de nuit invisibles jacassaient en battant des ailes, et, à trois cents mètres sur sa gauche, rendue plus dense par l'I.L. de l'optique, une lumière brillait. Une construction préfabriquée, une imposte au-dessus de la porte. Le bureau du chantier indiqué par le *señor* Aguilar. Autour, rien de suspect en apparence. Jusque-là, le chef de travaux semblait avoir dit vrai.

Jusque-là. Car, au même instant, le regard de l'Exécuteur se figea.

— Il fallait que tu voies ça, Felipe.

La phrase de don Ignacio était à peine parvenue à l'oreille de Felipe-Esteban de Rosas. Tout juste un murmure, un ton de confiance. Mais le *jefe* de la *provincia* de Valence et Alicante ne l'avait pas fait amener ici pour lui dire des mots doux. Pas le genre. Alors, malgré la tiédeur de la nuit, le fondé de pouvoir de la B.T.I. tremblait un peu. Il y avait de quoi. Cette convocation de nuit, ce transport en hélico jusqu'au sommet de cette tour en construction, ce décor sinistre quinze étages plus bas et cet affût nocturne dans un silence de mort...

— C'est pour que tu comprennes, Felipe, reprit la voix presque suave à l'oreille de Rosas. Que tu comprennes bien que chez nous, l'erreur n'est pas permise. Ni l'erreur, ni la trahison.

Tournant la tête, le *jefe* interpella l'ombre immobile derrière eux.

— *La verdad, Jonas !* Non ?

— *Si*, répondit sobrement le *secretario-consejero* du boss.

Revenant au fondé de pouvoir, Ajaco demanda :

— Tu me comprends, n'est-ce pas ?

Rosas comprit parfaitement, et son angoisse monta d'un cran. Il connaissait trop le *jefe* de la région pour s'illusionner. Cette mise en scène correspondait à une démarche très précise. Il en eut la confirmation en entendant la suite :

— Je t'ai fait conduire ici pour que tu voies comment, avec presque rien, la B.T.I. sait protéger ses chantiers des voleurs, des vandales, des intrus de toutes sortes. Pourtant, grâce à ce presque rien, je vais t'offrir un grand spectacle, Felipe, pour que tu comprennes comment je traite mes adversaires. Car tu vas voir l'un d'eux mourir, *mi amigo*. Mourir en direct.

Mourir ! Le mot était prononcé. Terrible de froideur. Presque d'indifférence. Cette fois, Rosas sentit ses jambes mollir sous lui, et crispées sur le garde-fou de la terrasse de la tour, ses mains se mirent à trembler, tandis que sa bouche s'asséchait subitement. Heureusement, la lune était absente, et, dans cette nuit noire, Ignacio Ajaco ne pouvait pas le voir. Pourtant, la voix reprit à son oreille :

— Tu as peur, Felipe. C'est bien. Celui qui a peur trahit moins que les autres.

Il y eut un silence, à peine troublé par le léger grésillement du talkie-walkie, resté avec le pilote et la fille, dans la cabine du Gazelle. L'hélico du *jefe*, posé derrière eux sur la terrasse, tous feux éteints. Puis de nouveau la voix, sourde et confidentielle :

— Regarde bien, Felipe. Mais pas là-bas. Pas cette lumière dans le bungalow. C'est dans le noir, qu'il faut regarder. Sais-tu pourquoi ?

Felipe-Esteban de Rosas eut à peine la force de secouer la tête. Plaqué à lui, le *jefe* de la *provincia* souffla :

— Parce que l'heure est dépassée. Il est très malin, il a deviné. Alors, il va prendre un autre chemin. Pour essayer de nous surprendre. Hélas pour lui, il n'y parviendra pas. Tout est en place. Il va mourir. Là, quelque part devant nous, en pleine lumière. Alors ouvre bien tes yeux, *mi amigo*. Regarde bien, ça ne va plus tarder.

L'œil exercé du Guerrier avait vu ce qu'il cherchait. Rien qu'un reflet, assorti d'une ombre en arrière-plan, sur la ligne de balcons du premier étage de la tour au double pilier en X. Un reflet métallique, qui avait toute l'apparence d'un canon d'arme, tenu par un tireur embusqué. Le tout aussitôt disparu, mais c'était largement suffisant. Son instinct ne l'avait pas trompé, on l'attendait bel et bien. Piège évident, effectifs indéterminés, issue très incertaine. De plus, le traquenard pouvait très bien être à multiples détentes. Quels que soient leurs clans, les mafieux savaient faire preuve d'imagination, et souvent au cours de sa longue guerre contre eux, l'Exécuteur avait pu en faire l'expérience. Pestant intérieurement contre l'inconscience d'Antonia qui n'en avait fait qu'à sa tête, il eut tout de même une pensée pour elle. Si ces ordures l'avaient... Puis son esprit se cloisonna. Rien que l'essentiel. Gérer la situation. Réfléchir à la place de l'ennemi, passer ses options en revue. Deviner. D'abord, le choix du terrain. Isolé, discret, mais très sombre, hormis là-bas, la lumière dans le bungalow. En la circonstance, deux cas de figures logiques. Soit l'adversaire disposait d'autant de systèmes I.L. que d'effectifs armés, soit la lumière était censée inonder le secteur au déclenchement des hostilités. Des projecteurs. Beaucoup, compte tenu de l'étendue à couvrir. Une installation hors normes. Inconcevable en l'occurrence. C'était donc autre chose. Un système plus simple, comme par exemple des voitures embusquées, dont les phares s'allumeraient au moment opportun. Possible, mais aléatoire. Chantier trop vaste. Tout en balayant lentement le décor de la lunette I.L., le Guerrier réfléchissait. Par ici, rien n'était vraiment isolé. Trop de lumière, trop de tapage, et la police rappli...

— Pffff !

Le souffle avait à peine passé les lèvres de l'Exécuteur. Aussi discret que ce qu'il découvrait.

Là-bas ! À cent mètres environ, un objet pâle, fixé sur l'entretoise d'une tour de grue géante, à quelques mètres du sol. Un objet de

forme caractéristique, parfaitement visible dans le réticule de la lunette I.L.

Un détecteur de mouvements.

Une de ces banales cellules, qu'on trouvait dans les rayons de bricolage. Rien que la cellule. Sans le projecteur. Bolan releva la lunette, découvrit bientôt le câble. Beaucoup plus fin que celui des commandes de la grue qui montait le long de la structure métallique. Un câble pâle, parfois visible, parfois non, mais grimpant jusqu'à ce qu'il cherchait : quatre gros projecteurs, dirigés vers le sol dans quatre directions, et accrochés sous la cabine de manœuvres, à environ quarante mètres de haut.

Système anti voleurs. Dans le regard du Guerrier, une lueur passa. Sa patience et son sens de l'analyse avaient payé. Sans le concours de la lunette I.L. à fort rapprochement, il serait tombé dans le piège.

Mais rien n'était joué.

D'autres systèmes analogues devaient exister en divers points du chantier. Hélas, il eut beau s'user l'œil, les quatre autres grues visibles d'ici étaient trop éloignées. Moralité, d'abord celle-ci. Le plus en douceur possible. Faute de quoi, ce serait Fort Alamo. Alors, réglant la lunette, il fit monter une balle dans le canon du SP, mit un genou à terre, réengagea le canon dans l'interstice de la palissade, posa son index sur la détente, et l'œil derrière l'œillet, il positionna le réticule fluorescent de la lunette sur le point de cible souhaité. À dix mètres du sol, exactement entre deux traverses métalliques de la grue, là où le câble de la cellule formait une boucle bien visible. Un tir qui requerrait une précision diabolique, digne des snipers d'exception. Comme le sergent Miséricorde l'avait été. Autrefois, quand il était jeune, et qu'il était le meilleur. Aujourd'hui, un challenge. Risqué. Mais l'éclatement de la cellule aurait fait trop de bruit. Pas le choix. Dès que son index enfonça la détente, il sut que c'était gagné. L'instinct. Il avait raison. Là-bas, la boucle du câble fut violemment secouée, sa partie inférieure disparut, tandis que l'autre retombait en se balançant mollement. Coupée net. Dans la nuit noire, le départ du coup de feu n'avait pas fait plus de bruit qu'un robinet expulsant une poche d'air, mais si un flingueur se planquait par ici...

Pas de réaction.

L'Exécuteur patienta encore un moment, surveillant de nouveau le chantier à travers la lunette du S.P. En vain. Les pourris étaient bien planqués. Machinalement, il opéra un mouvement vertical, suivant l'angle de la tour, observant les balcons jusqu'au sommet de l'immeuble. Toujours rien. Il allait abandonner, quand son regard accrocha la scène : le mouvement fugace d'une tache claire, tout là-haut, sur le rebord du garde-fou de la terrasse. Comme la partie

supérieure d'une tête, aussitôt effacée. Tout autre que l'Exécuteur aurait pu croire à une illusion d'optique, pas lui. L'ennemi était là. Du moins en partie. Et en l'état actuel de la situation, le seul moyen de vérifier était précisément la grue. Celle dont il venait de saboter le détecteur de mouvements. En espérant ne pas en trouver d'autres sur le parcours... et que les pourris ne soient pas équipés de systèmes de vision nocturne. Ce qui n'était pas sûr. Toutefois, avant d'escalader la grue, une nécessité s'imposait. Le coup de pied dans la fourmilière. Façon Exécuteur.

Pour ça, une seule formule : créer la panique.

Alors, se redressant, le Guerrier se mit en mouvement. Une minute plus tard, il trouvait ce qu'il cherchait. Un espace entre le sol et le bas d'une tôle, presque suffisant pour s'y glisser. À l'aide d'un bout de chevron détaché de la structure, il creusa la terre, déposa le fusil, empoigna le Taurus à réducteur de son, et se contentant cette fois du Smart devant l'œil droit, il engagea son corps sous la palissade, tête en avant, prêt à tout. Mais là encore, rien. Accrochant le fusil à son épaule, Taurus toujours au poing, l'œil aux aguets et dans le plus grand silence, il gagna un amoncellement de parpaings, se hissa au sommet, fit faire un long panoramique au Smart, et ce qu'il espérait de cette position plus élevée se produisit.

Une silhouette. Droit devant, entre la grue et l'excavation annulaire de l'agora. Un flingueur. Accroupi entre deux palettes de matériaux, casquette de golf sur le crâne et P.-M. au poing. Sa première cible. Bien nette. Offerte. Vérifiant qu'aucun autre guetteur et qu'aucun détecteur ne sévissait dans le secteur, le Guerrier quitta son perchoir, effectua un détour, se retrouva bientôt dans le dos du flingueur. Déposant le fusil à terre et remettant le Taurus à sa ceinture, il libéra le poignard de commando de sa gaine de combinaison, et en deux glissements imperceptibles, il fut sur sa proie. Sa main gauche s'abattit sur la bouche du type, tira en arrière, tandis que sa lame luisait brièvement dans la nuit. Tranchée net, la gorge du rafaleur émit un affreux bruit de pompe, du chaud gicla, son corps tressauta violemment, rua un instant en crachant un souffle anarchique, ne fut plus animé que de brefs soubresauts. Cerveau privé de sang. L'Exécuteur accompagna le corps à terre, le lâcha, essuya sa lame au blouson du moribond en observant les environs. Rien ne bronchait. Récupérant alors le fusil, il allait reprendre sa progression, quand la chose s'inscrivit dans l'image verdâtre du Smart : un deuxième détecteur.

Beaucoup moins visible que celui de la grue. Plus foncé. Ou plus sale. À une centaine de mètres. Et, d'un coup, l'Exécuteur en découvrit trois autres. Puis encore deux. Tous fixés à ces poteaux électriques

provisoires qui jalonnaient l'aire de travaux. Un chantier décidément bien protégé. L'appareil le plus près se trouvait à moins de vingt mètres. En plein sur le chemin qu'il s'était tracé. Au sommet du mât, deux simples réflecteurs style réverbère, mais c'était déjà trop. Et, cette fois, le câble de l'appareil montait le long de son support. Un poteau de bois, certes, mais qui renverrait forcément un son à l'impact. Et, bien sûr, pas question de s'approcher pour saboter discrètement. En pleine lumière, Bolan serait instantanément transformé en steak tartare. Deuxième option, détruire la cellule le plus silencieusement possible. Un tir tangent. Juste de quoi faire sauter l'avant de l'engin. Scalper son détecteur, sans éclater le boîtier. Exploit plus délicat encore que le précédent. Mais, à cette distance, c'était jouable. Reprenant le fusil, il régla la lunette, épaula, visa posément, bloqua son souffle, et son index enfonça la détente. L'arme tressauta, cracha son bruit de robinet plein d'air. À vingt mètres, l'avant du bloc cellule vola en l'air, arraché de son serti par le frottement de l'ogive. En retombant, les morceaux de la petite plaque en plastique cascadèrent sur la terre sèche dans une succession de sons fêlés, faisant s'envoler un oiseau invisible dans un nerveux battement d'ailes. Aucune autre réaction. Encouragé, et pour avoir les coudées franches, le Guerrier épaula de nouveau le fusil, et tira. Cinq fois. Cinq cibles atteintes, mais avec moins de bonheur. Deux d'entre elles explosèrent littéralement, faisant s'envoler plusieurs oiseaux nocturnes, dans un bruit d'ailes effréné et un concert de cris stridents. Quelque part, du côté de la tour, il y eut une série de raclements, suivie par ce qui ressemblait à des appels étouffés. On se posait des questions. Puis plus rien. Mais dans la lunette du S.P., l'Exécuteur avait eu le temps d'apercevoir cette fois deux silhouettes se dresser sur les balcons du premier étage de la tour de l'agora, avec ses assises en X, extrêmement tentantes.

Profitant des cris des oiseaux, du changement d'ambiance et des zones les plus sombres du chantier, le Guerrier s'était élancé. En quelques bonds, il fut au bord de l'excavation annulaire entourant l'agora. Une large tranchée bétonnée, franchissable grâce à la passerelle aperçue plus tôt. Scrutant le secteur dans l'œillet du Smart, il repéra alors sa deuxième proie. Un *soldado* planqué derrière la jambe oblique d'un des X en béton soutenant la structure de la tour. Apparemment seul, un P.-M. au poing. Gras et glissant, le plateau trembla sous les pieds de Bolan, mais, déjà, il filait en avant. Arrivant derrière le type comme la foudre, il répéta l'opération précédente : égorgement éclair, accompagnement du corps jusqu'à terre. Une poignée de secondes plus tard et dans un élan fantastique, les semelles de ses Nike escaladaient le béton brut et oblique du X le plus proche, à la croisée duquel il arriva dans un dernier bond. Là, surveillant

toujours le secteur, il sortit les deux pains de plastic de sous sa combinaison, y ajouta tous les biscuits explosifs qu'il avait emportés, fixa l'ensemble autour de la partie la plus étroite du X, y enfonça deux détonateurs à retard, les activa et redescendit prestement.

À partir de maintenant, il avait cinq minutes pour rallier la grue géante et grimper jusqu'à sa cabine.

P.-M. au poing, en quelques enjambées il fut de nouveau sur la passerelle. À cet instant, un cri résonna dans son dos. D'instinct, il tourna la tête, vit le rayon d'une lampe, aperçut une silhouette penchée sur le cadavre, au pied du X en béton. Dans le même temps, une rafale déchira la nuit. Des frelons rageurs le frôlèrent, et, sous ses pieds, il sentit la passerelle tanguer. Il glissa, bascula de côté, fit un pas, redressa le canon du P.-M. Soudain, le bois du plateau céda sous ses pieds. Il lança sa main libre, voulut se rattraper, mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide. Sa chute lui sembla interminable, puis il y eut l'impact, étrangement mou, dans une masse tiède où son corps s'enfonça d'un coup. Normal. Au fond de l'excavation, le béton était tout frais.

Prêt à servir de linceul.

CHAPITRE XXI

L'Exécuteur allait mourir noyé dans du béton frais !

C'était gluant, presque tiède, et il s'enlisait. Ou plutôt, il se sentait glisser vers le bas d'une pente et sa main libre ne trouvait pas de prise. Au-dessus de lui, des cris résonnaient, et des rayons de lampes balayaient la nuit en tous sens. Ils avaient découvert le cadavre sous la tour, et l'hallali était lancé. La glissade de l'Exécuteur se poursuivait inexorablement, mais le Smart était toujours en place, et il gardait son bras armé levé, index sur la détente. Réflexe de guerrier. Il se dit alors qu'avec un peu de chance, il pourrait au moins défendre sa peau chèrement. S'il ne mourait pas avant, coulé dans le béton. Mais, à l'instant où tout lui semblait perdu, sa chute fut soudain stoppée. Sous ses pieds, du solide. Il baissa les yeux, s'aperçut qu'il n'était immergé que jusqu'à la taille... et qu'en fait de béton, il ne s'agissait apparemment que de boue. Épaisse, grasse, malodorante. Mélange d'eaux d'écoulement, de plâtre, de résidus de ciment. Simultanément, quelque chose le frappa au visage, et, relevant les yeux, il découvrit le filin en acier qui servait de garde-fou à la passerelle. Dans sa chute, il l'avait en partie détaché, et il pendait au-dessus de lui. D'instinct, sa main libre l'attrapa, et, d'un élan, il s'arracha à la boue. Assurant ses semelles à la pente en béton, il raccrocha l'Uzi à sa ceinture, et, risquant le tout pour le tout, il se hissa, passant bientôt le haut de sa tête au ras de la tranchée. D'un rétablissement puissant et tandis que des faisceaux de lampes couraient en tous sens à sa recherche, il bascula sur la terre ferme, roula de côté, faillit perdre le fusil, fouilla une de ses poches, en retira deux monnaies explosives aveuglantes et incapacitantes. Rapide torsion entre les dents, infect goût de boue dans la bouche, balancement du bras, oreilles bouchées, paupières fermées. Derrière celles-ci, il y eut deux éclairs puissants, deux explosions très sèches. Il rouvrit les yeux, rattrapa le fusil qui glissait, l'assura à son épaule. Empoignant ensuite l'Uzi et le MP 5K à la fois, il se redressa à demi, pour s'élancer en avant, échappant aux rayons des lampes et plongeant de nouveau dans la nuit, certain d'avoir choisi la bonne option. Le gros des troupes ennemies semblait bel et bien se concentrer sur la tour, et l'attaquer de front eût été suicidaire. Les

effets des explosifs duraient trop peu de temps. Moralité, retour en arrière, reprendre la main, dominer la situation. Trempé jusqu'à mi-corps, pataugeant dans ses Nike gorgées de boue, poursuivi par des tirs aveugles et désordonnés, il effectua un large détour, profitant à la fois de l'ombre et des angles morts. Enfin, revenant sur ses pas, après un temps qui lui parut une éternité, et s'attendant à chaque seconde à encaisser une rafale, il n'était plus qu'à une centaine de mètres de la grue monumentale, quand, brusquement, la lumière l'inonda. Crue, blême, violente.

Un projecteur ! Une cellule de détection !

Instinctivement, il dressa ses deux armes vers le ciel, lâcha deux rafales, et des choses explosèrent au-dessus de lui. Mais à la seconde où la lumière disparut, il encaissa un choc, et tout se brouilla dans sa tête.

« — ¡ *El es aquí ! ¡ El es aquí !* »

La voix de l'immense José avait résonné si fort dans le talkie-walkie resté dans la cabine du Gazelle qu'Ignacio Ajaco l'entendit parfaitement. Agacé, il grinça entre ses dents :

— ¡ *Maricon !*

Le vernis du riche gérant de la S.I.C.I. craquait. Bien sûr qu'il était là, le Fumier ! Lui aussi l'avait vu ! Penché sur le parapet de la terrasse dès le cri poussé en bas par le *soldado*, le *jefe* avait suivi tout le déroulement de l'opération, jusqu'à ces explosions sèches, et ces éclairs aveuglants. Un vrai fiasco ! Toute une armée de flingueurs, des rafales en pagaille, et le gibier fichait le camp dans un éclair de flash. Une retraite précipitée de la grande Salope, qui tempérait un peu la rage de l'Espagnol. L'Exécuteur s'enfuyait devant ses troupes comme un lapin !

Lui ! La légende vivante qui terrorisait tous les *amigos* de la planète !

Depuis un instant, il avait disparu dans le noir, mais désormais, la chasse était lancée. Il n'irait plus très...

Comme pour lui donner raison, droit devant, la nuit fut brusquement transpercée par une lumière crue. Le système fonctionnait enfin ! Et dans la lumière, la grande Salope ! Piégé ! Agrafé comme un papillon par une épingle. Obligeant Rosas toujours tremblant à se pencher à son tour au-dessus du parapet, il remonta les jumelles devant ses yeux, reprit sa voix de confidences pour déclarer :

— Regarde bien comment je punis ceux qui me défient.

Lui coupant la parole, d'autres rafales éclatèrent en dessous d'eux, et la lumière s'éteignit, escamotant la haute silhouette noire du Fumier. À cet instant, il sembla à Ignacio Ajaco avoir eu le temps de

voir Bolan chanceler tout là-bas. À l'intérieur de la cabine du Gazelle, la voix furieuse de José résonna de nouveau dans le talkie-walkie :

« j Puta ! On voit plus que dalle ! Il va foutre le camp ! »

— Sûrement pas, lança alors une autre voix, féminine celle-là, à l'intérieur de l'hélico. Il ne va pas foutre le camp. Pas lui.

Dans l'ombre de la terrasse, le *jefe* de Valencia hocha lentement la tête, et un rictus mauvais étira sa bouche trop mince. Peut-être bien qu'elle avait raison, l'Italienne. Peut-être bien que le Fumier serait assez débile pour rester. Pour se battre.

Mack Bolan était groggy. Tout un projecteur lui était tombé dessus. Choc au crâne, sensation de vide, du chaud dans les cheveux. Du sang. D'abord, il s'était cru aveugle, puis avait réalisé. Le Smart avait été éjecté sous le choc. Perdu. Un réflexe avait alors failli le jeter en avant, car les rafales crépitaient toujours, et les ogives vrombissaient tout autour. Et soudain, il y eut un choc sourd tout près de sa tête. Dans le bois du poteau qui supportait le détecteur. Puis un autre. Encore plus près. Des tirs qui n'avaient rien à voir avec les rafales désordonnées. Quelque part, un sniper était en train de l'ajuster.

Un tireur équipé d'une lunette à vision nocturne !

De nouveau, l'Exécuteur faillit tenter de se mettre à l'abri, mais le champ trop restreint de l'I.L. de la lunette du S.P. ne suffirait pas. Il avait besoin du Smart. Absolument. Décrochant le fusil de son épaule, il se jeta au sol, amena la lunette devant son œil, ratissa lentement le terrain dans un balayage rotatif... et découvrit le mini-Caméscope. Les tirs se succédaient, et des chocs lourds résonnaient autour de sa tête de plus en plus près. Sniper amateur. Réglage de lunette laborieux. Une formidable chance pour le Guerrier, qui bondit en avant, tout en réajustant le Smart sur son front. Aussitôt, l'image luminescente revint, toutefois moins nette. Objectif souillé. Ou rayé. Remettant l'examen à plus tard, Bolan avait plongé à l'écart derrière l'abri d'un alignement de palettes chargées de matériaux. Idéal. Là, gluant de boue puante mais bien calé contre les parpaings et le canon du S.P. engagé dans un interstice, il put enfin reprendre l'initiative. D'abord le sniper. Presque aussitôt dans le champ de la lunette. Tapi à l'angle du deuxième balcon de la tour et rapproché dix fois par la lunette. L'index de l'Exécuteur pressa la détente. À si peu de distance optique, une telle cible ne se ratait pas, et il ne faillit pas à la règle. À plus de cent mètres de là, le front atteint de plein fouet se creusa d'un gros orifice, dont un geyser rendu verdâtre par l'I.L. s'échappa. Le Sniper lâcha son fusil qui bascula par-dessus le parapet, s'écroula en arrière,

disparut. Arroseur arrosé. Mais déjà, le Guerrier n'était plus là. À l'estime, il ne restait que trois minutes environ avant l'explosion, quand il parvint au pied de la grue géante. Après moins de deux minutes d'escalade effrénée, il poussait enfin le panneau de la trappe d'accès à la cabine. Sans avoir entendu la moindre balle siffler à ses oreilles.

Les pourris avaient perdu sa trace.

C'était une grue dernière génération. À l'intérieur du module de commandes, tout était propre, et des schémas gravés sur une plaque expliquaient les manœuvres. Le Guerrier connaissait les bases. Pas très compliqué, mais ce n'était pas au programme. Il n'avait choisi la grue que comme observatoire. D'ici, il pouvait tout voir. Presque tout contrôler. Soulevant un des abattants vitrés à l'avant de la cabine, il jeta un regard en bas, posa le canon du S.P. sur le bord inférieur du panneau, régla la lunette, approcha son œil, découvrit cette fois de nombreux effectifs. Au moins une douzaine de *soldados* visibles de cet angle-là. Sept répartis sur les balcons des 1^{er} et 2^e étages de la tour, quatre ou cinq qui couraient sur l'agora, brandissant à la fois leurs lampes et leurs armes, plus trois autres, surgis comme par enchantement de la direction opposée. Tous à sa recherche. Parfois, une rafale partait au hasard. Illusion d'une présence, ou tirs de couverture. La bataille était déclenchée, le Guerrier avait à présent hâte d'en finir. Le temps passait. Dans moins d'une minute... Alors il pressa la détente du Mauser. Cinq fois. Coup sur coup. Juste le temps de réajuster. Cinq corps s'écroulèrent, des lampes roulèrent à terre, et les trois rescapés se mirent à cavalier en tous sens. Sans comprendre. La panique. L'Exécuteur visa, tira trois fois, et, à leur tour, les trois cibles humaines culbutèrent. Tirs de *vrai* sniper. Sans faute. Relevant alors le canon de son fusil, il prit la terrasse dans sa ligne de visée, resta le geste suspendu.

Là-bas, tout en haut de la tour, trois silhouettes, et un hélico !

Un léger sifflement passa les lèvres de l'Exécuteur. Il ne s'était pas attendu à tant d'honneurs. Car, forcément, ces silhouettes sur la terrasse ne pouvaient être que des gros bonnets. Venus là pour la circonstance. Pour assister à son exécution. Tel César dans la loge impériale de l'arène, présidant la mise à mort du gladiateur. Ignacio Ajaco en personne ? Sûrement trop beau. Une esquisse de sourire glacé naissant au coin de ses lèvres, il ajusta le réticule fluo de la lunette sur sa première cible. Un gros type à demi chauve, plaqué contre le flanc de son voisin, et qui semblait lui parler à l'oreille. Mais alors que son index allait peser sur la détente, un éclair éblouissant déchira la nuit, suivi d'une énorme déflagration, qui secoua l'air tiède d'une puissante onde de choc.

Les pains de plastic.

Exactement cinq minutes. L'onde de choc avait fait bouger l'angle de visée du S.P. Le Guerrier corrigea, retrouva les trois silhouettes sur la terrasse. Immobiles, comme pétrifiées. Idem dans les étages inférieurs de la tour. Les tireurs embusqués ne tiraient plus. Figés. Stupeur et inquiétude. Puis des voix s'élevèrent, et des cris. La crainte montait. Puis un début d'affolement. Justifié. Car même d'ici, Bolan avait perçu le craquement. En deux temps. D'abord sec, puis sourd. Comme l'annonce d'un séisme. C'était un peu ça. En bas, un des pieds en double X de la tour avait cédé au point le plus étroit, montrant ses fers à béton tordus. Des blocs avaient volé partout, et des flingueurs des étages débarquaient pour constater les dégâts. Posément, le Guerrier ajusta le premier, pressa la détente du Mauser, en ajusta deux autres qu'il coucha également, et il enfonçait la détente pour la quatrième fois, quand un autre craquement sourd résonna dans la nuit. Cette fois, des cris paniqués suivirent, tandis qu'une lézarde se dessinait sur la façade, suffisamment haute et large pour que le Guerrier puisse la voir nettement. Incrédule, il se dit que, même idéalement répartie, une telle charge d'explosif ne pouvait abattre un bâtiment de cette importance. Pourtant, à voir la faille s'élargir encore et quelques morceaux de béton se détacher des balcons, le doute le saisit. Les promoteurs de la mafia espagnole imitaient-ils les méthodes « d'économie » bien connues de ceux de la Camorra ? La qualité du béton local s'en ressentait-elle ? En tout cas, sur la terrasse de la tour, les intéressés ne semblaient pas se poser la question. Avec un bel ensemble, les trois silhouettes s'étaient ruées vers l'hélico, dont les rotors venaient de se mettre à tourner. Mais alors qu'elles s'y enfournaient, Bolan aperçut une autre silhouette sauter de l'appareil un P.-M. au poing, traverser la terrasse en quelques bonds, et disparaître dans la casemate d'accès à la terrasse. Dans son regard, une lueur passa, à la fois surprise et intriguée. Le grondement des rotors augmentait graduellement, et subitement, l'idée frappa le Guerrier.

La grue !

Un regard vers la tour, un autre vers la longue flèche de la grue.

Bingo !

Instantanément, il avait fait sauter la partie inférieure du tableau de contrôle d'un coup de pied. À l'intérieur, des cordons de fils électriques. Arrachant ceux du contact, il réunit leurs parties dénudées, et prodige de la technique, des voyants de couleurs s'allumèrent sur le tableau de bord, tandis qu'un frisson léger courait sous ses pieds. Levant l'objectif du Smart vers la plaque explicative, il enfonça deux curseurs, s'empara des leviers de commandes, et, sans

hésiter, il amorça la manœuvre.

CHAPITRE XXII

— ¡ *Puta !* Tu le décolles, ce putain d'hélico ?

Don Ignacio ignorait ce qui s'était produit au bas de la tour, mais il avait parfaitement ressenti les vibrations inquiétantes de la terrasse sous ses pieds. Bien sûr, il savait qu'en tirant ainsi les prix sur les matériaux de ses constructions, le béton n'était pas d'aussi bonne qualité que l'imposaient les cahiers des charges, mais de là à...

— ¡ *Qué pasa ! Qué pasa !*

Près d'Ajaco sur la banquette arrière, Rosas tremblait de tous ses membres, et n'arrivait pas à boucler sa ceinture. Installé à l'avant près du pilote, l'ascétique Jonas avait armé son MAC 10, prêt à rafaler tout ce qui bougerait. Avant d'être le *consejero* de don Ajaco, il avait eu un passé très « actif ». Beaucoup de morts sur la conscience. Dernier assassinat commandité par lui, celui de cette demi-pute alcoolo. L'expoule de ce Rital, ce Matteo Caseri, le père de cette pétasse, qui était venue foutre son nez dans leurs combines, et qu'ils avaient piégée à sa sortie de la maison de repos. S'adressant à Jonas, Ajaco ordonna :

— Passe-moi le calibre d'Antonio.

Tandis que le *consejero* le privait de son automatique S&W 9 m pour le remettre au *jefe*, le pilote s'activait à ses commandes, et, dans la cabine, le vacarme des rotors montait crescendo. Ajaco cria de nouveau :

— ¡ *Entonces !* Tu la soulèves, cette putain de machi...

Lui coupant soudain la parole, un énorme fracas résonna au-dessus d'eux, animant l'hélico d'un brutal mouvement pendulaire. Ignacio Ajaco se dit qu'ils décollaient bizarrement, mit cela sur le compte de la précipitation, puis, d'un coup, l'appareil se mit à tourner sur lui-même, ses patins raclant affreusement le béton de la terrasse. Un long objet sombre vola à l'extérieur, alla frapper violemment le parapet de la terrasse, se brisa en lambeaux qui volèrent au loin. On aurait dit...

Une pale ! La voilure de l'hélico !

La turbine du Gazelle parut s'emballer, émit un sifflement aigu, eut un raté, puis ce fut le silence. Si brutal que les oreilles du *jefe* en

sifflèrent.

— ¡ *Mierda* ! jura le pilote.

Effaré, il avait levé les yeux, cherchant à comprendre à travers le plexiglas de la « bulle » ce qui s'était passé.

— ¡ *Qué pasa* ! gémit le fondé de pouvoir complètement affolé.
¡ *Qué*...

Il n'acheva pas. Le Gazelle décollait ! Sans moteurs, et en silence ! Ou presque. Un grincement sourd au-dessus de la cabine. Suivi d'un craquement.

— ¡ *Puta* ! jura Jonas à l'avant. C'est la...

Lui non plus n'acheva pas. Il avait compris l'inconcevable, et brandissant son P.-M., il essayait de rouvrir la porte de son côté, pour s'éjecter de l'appareil. Mais le battant résistait, et lorsqu'il y parvint enfin, le Gazelle était déjà très haut. Trop. Ignacio Ajaco le vit hésiter, passer le haut du corps à l'extérieur, tendant son bras armé à la recherche d'une cible. En vain. L'appareil tournait sur lui-même à donner la nausée. Le pilote cria :

— ¡ *Mierda* ! *La grúa* !

Alors, don Ignacio comprit à son tour. C'était une grue qui les soulevait. Son câble de levage et son crochet étaient venus se prendre dans le rotor, avait brisé les pales au passage, s'était entortillé autour de l'axe, et avait tout coincé. Tout noué ensemble. Et maintenant...

— ¡ *Puta* de puta !

Visiblement, Jonas ne savait que faire. Son P.-M. ne lui servait à rien et son regard exorbité essayait de contrarier le mouvement rotatif de l'appareil pour tenter de fixer la grue. Sa cible. Trop tard pour sauter à présent. Sous l'hélico, la terrasse de la tour avait disparu. Ils étaient dans le vide, à quarante mètres du sol ! Profitant d'un ralentissement du mouvement giratoire, le *consejero* ressortit son bras armé dehors, canon du MAC 10 cherchant la cabine de la grue. Quasiment invisible. À la seconde où il allait envoyer sa rafale, il y eut un bruit sec à l'avant du cockpit, et la tête de Jonas ballotta violemment de côté. Des choses molles giclèrent dans la cabine, du sang éclaboussa les passagers arrière, tandis que le pilote s'égosillait :

— ¡ *Mierda* de mierda !

Arrachant le P.-M. du poing du mort, il allait passer son bras à l'extérieur à son tour, quand un nouveau bruit sec résonna dans le cockpit. Il émit un hoquet sonore, se rejeta en arrière comme pour se protéger. Inutile. Éclaté au niveau de la carotide, son cou pissait le sang en longs jets convulsifs. Cette fois, « l'arrosage » fut pour Rosas. Lâchant un couinement ridicule, le fondé de pouvoir se jeta sur le jefe

de Valencia en hurlant :

— ¡ Quero salir ! Quero salir ! Je veux sortir !

Mais Ajaco ne l'écoutait pas. Tétanisé, il ne songeait même pas à le repousser. Il n'y comprenait rien. Tout son groupe *d'asesinos* était sur place ! Des durs de durs ! De vrais tueurs ! Et il suffisait d'une explosion et d'une grue pour que ce...

— Ignacio Ajaco !

Le *jefe* tressaillit. Son nom ! Cette voix grave, à l'accent yankee, à la fois forte et sinistre, comme amplifiée par un haut-parleur s'adressait à lui en l'appelant par son nom ! Ce Fumier était le diable en personne !

— Écoute bien, don Ajaco ! Écoute comme elle craque, ta belle tour de la Ciudad de Sol ! Écoute tes vaillants *soldados* se faire descendre en fuyant cette tour que tu as construite avec des matériaux pourris !

Suivirent plusieurs toux sèches, comme amplifiées par un haut-parleur. Bien sûr, un haut-parleur. Toutes les grues de l'immense chantier en étaient équipées, pour permettre aux grutiers de communiquer avec le sol.

— Tu entends, Ajaco ?

Maintenant, des cris montaient vers l'hélico. De rage. De douleur, de panique. Et d'autres toux encore. Nombreuses. Jusqu'à ce que les cris venus d'en bas cessent. Dans le pesant silence qui suivit, la voix grave et forte annonça, plus sinistre encore :

— Voilà, don Ajaco ! Je crois que tous tes vaillants *soldados* sont morts, désormais. Et ceux qui auraient échappé furent comme des lapins pour ne pas mourir. Comme tu vas mourir à ton tour.

Figé sur son siège, le *jefe* de Valencia et Alicante cherchait la solution. Désespérément. En montant ce guet-apens, il n'avait jamais pensé que cela puisse se retourner contre lui, l'homme le plus puissant de la Costa del Azahar, et de la Costa Blanca. Sandro « Big » Saccia lui avait dit de défendre son empire, or il restait là, avec le calibre du pilote au poing, à ne savoir qu'en faire ! Lui qui avait été un des meilleurs *soldados* de son époque, et qui...

— ¡ No ! No !

Comme brusquement arraché à un cauchemar, Felipe-Esteban de Rosas s'était rué sur sa porte. L'ouvrant à la volée, il se mit à hurler en direction de la grue :

— No soy un bandido ! Estoy Felipe-Esteban de Rosas ! El banquero de...

— Ta gueule !

La voix du *jefe*. Toujours immobile, il répéta d'une voix dure :

— Ferme ta sale gueule de *sádico por niños* !

Mais le banquier pédophile n'écoutait pas. Tremblant de la tête aux pieds, grelottant de peur et se tordant le cou pour tenter de corriger le mouvement giratoire de l'hélico, il hurla encore :

— Ne me tuez pas ! Je... je sais des choses ! Je connais des tas de numéros de comptes secrets ! Je connais des noms. Des gens importants, des parlementaires des Cortes ! Des grands capitaines d'industrie ! Et... et même un...

— Ferme ta gueule, espèce de minable *mierda* !

— ... un évêque italien, qui trafique avec eux le blanchiment d'argent ! Ne me tuez pas ! Je jure que c'est vrai ! Un évêque du Vatican ! Entre eux, ils l'appellent *Monsignore* ! Seulement *Monsignore* !

— Boucle-la !

— Mais moi, je sais qui il est, cet évêque ! Il gère des portefeuilles au *Credito Popolare della Carità Cristiana* ! Il... s'appelle *Monsignore*... *Monsignore* Tus...

La suite se perdit dans l'explosion. Détonation assourdissante, qui fit vibrer la cabine du Gazelle. Percuté entre les omoplates et quasiment à bout portant, le fondé de pouvoir fut littéralement catapulté en avant par la terrible 9 mm. Sous la poussée de son corps, la porte s'ouvrit en grand, et le cadavre bascula dans le vide, happé par la nuit. Fou de peur et de rage, Ignacio Ajaco cherchait toujours la solution, mais son esprit tournait à vide. Ou plutôt, il savait déjà, qu'il n'y avait rien à faire. Qu'il était fichu, que son parcours couleur de sang puant la mort allait s'arrêter là. À travers une espèce de brouillard sonore fait de battements cardiaques et de bourdonnements aux oreilles, il entendit au loin la voix sinistre à l'accent yankee lui lancer :

— ... *donde está la hija de Caseri* ?

Il comprit vaguement qu'il était question de la jeune Italienne, et cracha en se penchant à la porte restée béante :

— Va te faire foutre, *maricon* !

À l'aveuglette, et tandis que la cabine commençait un mouvement giratoire en sens inverse, il vida le chargeur du S&W en direction de la grue. Sans illusions. Puis se laissant aller contre le dossier du siège, il eut l'impression d'entendre très loin un vague son de sirène, et il ferma les yeux. Quand il sentit brusquement son estomac lui remonter dans la gorge, il sut que le Fumier avait libéré le câble de la grue, et que le Gazelle chutait vers le sol.

À la vitesse de la mort.

Gloria Vareso était à bout de souffle. Depuis cette blessure à la tête qu'elle avait pu faire suturer par un de ces médecins appartenant à la jetset niçoise et qu'elle avait connu à Nice au cours de leurs soirées débridées, quelque chose semblait cassé en elle. Comme si la mort de Valter avait fait sauter ses ressorts. C'est ce qu'elle avait cru, jusqu'à ce qu'elle appelle le gros Saccia en personne. Il lui avait parlé de l'Espagne, d'Alicante, de la mère d'Antonia, etc. Elle avait alors décidé de reprendre le combat, et elle avait tenu bon, tout au long de la longue traque qui l'avait amenée jusqu'en Espagne, à la poursuite du grand Fumier. À Nice, parfaitement consciente que le flic U.S. et ce Bolan lui tendaient un piège en demeurant à l'Aston après le carnage de Contes, elle s'était contentée de les filer l'un après l'autre. Prudemment. La haine aux tripes. Quoi qu'il puisse lui en coûter, elle s'était juré de venger cet *imbécille* de Valter. Saccia lui avait dit de contacter son ami Ignacio Ajaco. Elle l'avait fait, et ils étaient tombés d'accord. Elle se chargeait de la première phase de leur plan, et lui de la suite. Alors, quand après avoir filé cette petite salope d'Antonia Caseri à Alicante, quand après l'avoir encore suivie après son retour à Valence, elle l'avait vue sortir de cette maison de repos, elle n'avait pas hésité. Action express. La petite conne estourbie, elle n'avait plus eu qu'à la livrer aux hommes d'Ajaco.

Et voilà que tout venait de foirer lamentablement ! Même que si elle était restée avec ces quatre cons à bord de l'hélico, elle serait à présent réduite en bouillie !

— *Merda !*

Le juron avait à peine passé ses lèvres, mais elle brûlait d'une haine sans bornes. Une haine encore attisée par le dépit, la frustration. En sautant du Gazelle, puis en dévalant quatre à quatre et P.-M. au poing les quinze étages de cette tour qui craquait à faire peur, elle avait espéré retrouver José. L'immense tueur l'aurait aidée à coincer le grand Fumier, et elle l'aurait tué de ses propres mains. Mais elle n'était tombée que sur des cadavres, et, en découvrant celui du second de Jonas au bas de la tour, elle avait failli hurler de rage. C'était foutu. Dans cette nuit sans lune, même avec une lampe, elle n'arriverait pas à ses fins. Puis il y avait eu cet énorme « boum », et elle avait vu l'appareil s'écraser au sol, puis prendre feu, et exploser. Heureusement, elle était sauvée, mais maintenant, Bolan le Fumier avait disparu. Plus un seul coup de feu. Rien que cet incendie, ces cadavres et ses remugles de mort... et par-dessus les craquements de l'incendie, ces sons dans le lointain. Ces sirènes qui... Alors folle de cette espèce de désespoir glacé qui dévaste le cœur et les entrailles, elle leva la tête au ciel, et telle une incantation lancée vers les étoiles, elle se mit à hurler à s'arracher la gorge :

— Fumier ! Je te retrouverai ! Je te retrouverai, Bolan le Fumier !
Et je te tuerai !

Des sirènes ! Pompiers ? Police ? Pas le temps d'analyser. Mack Bolan courait à perdre haleine. Son crâne lui faisait un mal de chien, ses pieds glissaient dans ses Nike pleines de boue, et cette descente en catastrophe du haut de la grue lui avait cassé les jambes. Mais brutalement, l'impératif s'était imposé : Antonia !

Il l'avait presque oubliée le temps de l'action, ne lui revenant à la mémoire qu'en posant la question à Ajaco du haut de la grue. Antonia peut-être morte ! Peut-être déjà enfouie quelque part, ou jetée dans une décharge ! Pourtant, il courait. Vers un seul but. Le préfabriqué. La lumière. Là où il aurait dû se rendre directement en arrivant tout à l'heure. Là où il était censé la retrouver, en compagnie du chef de travaux. Mais, plus il courait, moins l'espoir persistait. Et le bungalow fut là. Avec son imposte éclairée. Les deux P-M. rechargés aux poings, l'Exécuteur remonta le Smart sur son front et fonça. Tel un boulet de canon, il arriva en trombe sur la porte. Sous la poussée démente, le panneau explosa littéralement, et il bondit à l'intérieur, les deux P-M. prêts à cracher la mort. Des éclats volèrent partout, la lumière l'éblouit un dixième de seconde, mais déjà, l'échec était consommé.

Personne.

Un plan de travail sur tréteaux, des chaises, une table d'architecte, des rouleaux de papier, des plans partout, y compris sous le plan de travail et sur le plancher. Les uns sur les autres, certains pliés, d'autres en boule. Joli bordel ! Rien d'autre.

— *Shit !*

La gorge nouée, le Guerrier allait ressortir, quand son regard accrocha la chose. Entre les tréteaux du plan de travail. Il se pencha, souleva un monceau de plans, et jura :

— *Son of...*

Il n'acheva pas. Le corps était plein de sang... mais c'était le corps d'un homme. Il portait un blouson, un jean et un caleçon entièrement descendus sur la paire de baskets dont Bolan avait aperçu le bout d'une semelle sous les plans. Et sous lui, du sang coulait encore, souillant le plancher. Un sang qui sourdait de son cou. Juste à l'endroit de la carotide. Là où la lame du cutter était enfoncée.

La scène n'était pas difficile à reconstituer. La jolie prisonnière, son gardien qui veut se payer du bon temps, la jeune fille s'emparant du premier outil de dessinateur ou d'architecte qui lui tombe sous la main. Un cutter. Galvanisé par l'espoir, Bolan se rua à l'extérieur, appela :

— Antonia ?

Dans la nuit, les plaintes des sirènes approchaient. Dans un moment, le secteur grouillerait d'uniformes de toutes sortes.

— Antonia !

Toujours rien. Impossible de rester. Alors, rebroussant chemin, remisant le MP 5K dans son attache de ceinture, le Smart de nouveau devant l'œil droit, Bolan gagna la porte ménagée dans la palissade. Le battant métallique indiqué par le pseudo *señor* Aguilar. Non verrouillée. Sur ses gardes, il l'ouvrit, découvrit les graffiti, et l'index sur la détente de l'Uzi, il franchit l'ouverture... pour se figer sur place.

Une forme, là, tassée contre le bas de la palissade. Recroquevillée, T-shirt en lambeaux, un pied nu.

Antonia Caseri !

Tremblante, claquant des dents, les yeux levés sur Bolan. Regard halluciné, bras croisés sur l'abdomen, comme pour le protéger d'un supplice inavouable. Alors, le Guerrier sut qu'il avait bien fait. Très bien fait de les tuer tous. S'accroupissant près de la jeune fille, il la saisit par les épaules, et la soulevant doucement, il lui souffla :

— Pardon, petite.

Parfois comme cette nuit, il avait honte. Simplement honte d'être un homme, de faire partie de cette race qui pouvait faire si mal à une femme, presque encore une enfant.

— Viens, dit-il encore en la soutenant. Viens, c'est fini.

À cet instant, très loin derrière les palissades, il lui sembla percevoir les échos d'une voix. Une voix de femme. Comme une sorte de plainte, ou de malédiction. Il crut même le temps d'un souffle entendre son nom par-dessus la rumeur de l'incendie et celle des sirènes qui approchaient. Puis, presque inaudible, il lui sembla percevoir encore, quelque chose qui ressemblait à une incantation lancée vers le ciel noir :

— ... te... ouvrirai ! Te... retrouverai... Bolan le Fumier !... te tuerai !

Une lueur glacée passa alors dans les prunelles du Guerrier. Il savait que rien n'était fini. Que jamais sa guerre ne cesserait. Et cette voix dans le lointain ne lui apprenait rien qu'il ne sache déjà...